ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Année 2011

LES ANIMAUX

D'ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

ŒUVRE DE LEWIS CARROLL

THÈSE

Pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Présentée et soutenue publiquement devant

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE CRÉTEIL

le……

par

Aurélie, Julie, Célia FOURNIER

Née le 13 Mars 1985 à Clamart (Haut de Seine)

JURY

Président : M.
Professeur à la Faculté de Médecine de CRÉTEIL

Membres
Directeur : Dr Lénaïg Halos
Maitre de conférences à l'ENVA
Co-Directeur : Denis Trarieux
Professeur agrégé de Français-Philosophie en classe préparatoire au Lycée Saint-Louis (Paris)
Assesseur : Dr Ludovic Freyburger
Maître de conférences à l'ENVA

LISTE DES MEMBRES DU CORPS ENSEIGNANT

Directeur : M. le Professeur MIALOT Jean-Paul

Directeurs honoraires : MM. les Professeurs MORAILLON Robert, PARODI André-Laurent, PILET Charles, TOMA Bernard

Professeurs honoraires: MM. BRUGERE Henri, BUSSIERAS Jean, CERF Olivier, CLERC Bernard, CRESPEAU François, DEPUTTE Bertrand

LE BARS Henri, MOUTHON Gilbert, MILHAUD Guy, POUCHELON Jean-Louis, ROZIER Jacques

DEPARTEMENT D'ELEVAGE ET DE PATHOLOGIE DES EQUIDES ET DES CARNIVORES (DEPEC)

Chef du département : M. POLACK Bruno, Maître de conférences - Adjoint : M. BLOT Stéphane, Professeur

- UNITE DE CARDIOLOGIE
Mme CHETBOUL Valérie, Professeur
M. GKOUNI Vassiliki, Praticien hospitalier

- UNITE DE CLINIQUE EQUINE
M. AUDIGIE Fabrice, Professeur*
M. DENOIX Jean-Marie, Professeur
Mme GIRAUDET Aude, Praticien hospitalier
Mlle CHRISTMANN Undine, Maître de conférences
Mme MESPOULHES-RIVIERE Céline, Maître de conférences contractuel
Mme PRADIER Sophie, Maître de conférences contractuel
Melle DUPAYS Anne-Gaëlle, Maître de conférences contractuel

- UNITE D'IMAGERIE MEDICALE
M. LABRUYERE Julien, Professeur contractuel
Mme STAMBOULI Fouzia, Praticien hospitalier

- UNITE DE MEDECINE
M. BLOT Stéphane, Professeur*
M. ROSENBERG Charles, Maître de conférences
Mme MAUREY-GUENEC Christelle, Maître de conférences
Mme BENCHEKROUN Ghita, Maître de conférences contractuel

- UNITE DE MEDECINE DE L'ELEVAGE ET DU SPORT
M. GRANDJEAN Dominique, Professeur *
Mme YAGUIYAN-COLLIARD Laurence, Maître de conférences contractuel

- DISCIPLINE : NUTRITION-ALIMENTATION
M. PARAGON Bernard, Professeur

- DISCIPLINE : OPHTALMOLOGIE
Mme CHAHORY Sabine, Maître de conférences

- UNITE DE PARASITOLOGIE ET MALADIES PARASITAIRES
M. CHERMETTE René, Professeur *
M. POLACK Bruno, Maître de conférences
M. GUILLOT Jacques, Professeur
Mme MARIGNAC Geneviève, Maître de conférences
M. HUBERT Blaise, Praticien hospitalier
M. BLAGA Radu Gheorghe, Maître de conférences contractuel (rattaché au DPASP)

- UNITE DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE
M. FAYOLLE Pascal, Professeur *
M. MOISSONNIER Pierre, Professeur
M. MAILHAC Jean-Marie, Maître de conférences
M. NIEBAUER Gert, Professeur contractuel
Mme VIATEAU-DUVAL Véronique, Maître de conférences
Mme RAVARY-PLUMIOEN Bérangère, Maître de conférences (rattachée au DPASP)
M. ZILBERSTEIN Luca, Maître de conférences

- UNITE DE REPRODUCTION ANIMALE
M. FONTBONNE Alain, Maître de conférences*
M. NUDELMANN Nicolas, Maître de conférences
M. REMY Dominique, Maître de conférences (rattaché au DPASP)
M. DESBOIS Christophe, Maître de conférences
Mme CONSTANT Fabienne, Maître de conférences (rattachée au DPASP)
Mme MASSE-MOREL Gaëlle, Maître de conférences contractuel (rattachée au DPASP)
M. MAUFFRE Vincent, Maître de conférences contractuel (rattaché au DPASP)

- DISCIPLINE : URGENCE SOINS INTENSIFS
Mme Françoise ROUX, Maître de conférences

DEPARTEMENT DES PRODUCTIONS ANIMALES ET DE LA SANTE PUBLIQUE (DPASP)

Chef du département : M. MILLEMANN Yves, Maître de conférences - Adjoint : Mme DUFOUR Barbara, Professeur

- DISCIPLINE : BIOSTATISTIQUES
M. DESQUILBET Loïc, Maître de conférences contractuel

- UNITE D'HYGIENE ET INDUSTRIE DES ALIMENTS D'ORIGINE ANIMALE
M. BOLNOT François, Maître de conférences *
M. CARLIER Vincent, Professeur
Mme COLMIN Catherine, Maître de conférences
M. AUGUSTIN Jean-Christophe, Maître de conférences

- UNITE DES MALADIES CONTAGIEUSES
M. BENET Jean-Jacques, Professeur*
Mme HADDAD/HOANG-XUAN Nadia, Professeur
Mme DUFOUR Barbara, Professeur
Melle PRAUD Anne, Maître de conférences contractuel

- UNITE DE PATHOLOGIE MEDICALE DU BETAIL ET DES ANIMAUX DE BASSE-COUR
M. MILLEMANN Yves, Maître de conférences *
Mme BRUGERE-PICOUX Jeanne, Professeur (rattachée au DSBP)
M. ADJOU Karim, Maître de conférences
M. BELBIS Guillaume, Maître de conférences contractuel
M. HESKIA Bernard, Professeur contractuel

- UNITE DE ZOOTECHNIE, ECONOMIE RURALE
Mme GRIMARD-BALLIF Bénédicte, Professeur*
M. COURREAU Jean-François, Professeur
M. BOSSE Philippe, Professeur
Mme LEROY Isabelle, Maître de conférences
M. ARNE Pascal, Maître de conférences
M. PONTER Andrew, Professeur

DEPARTEMENT DES SCIENCES BIOLOGIQUES ET PHARMACEUTIQUES (DSBP)

Chef du département : Mme COMBRISSON Hélène, Professeur - Adjoint : Mme LE PODER Sophie, Maître de conférences

- UNITE D'ANATOMIE DES ANIMAUX DOMESTIQUES
M. CHATEAU Henry, Maître de conférences*
Mme CREVIER-DENOIX Nathalie, Professeur
M. DEGUEURCE Christophe, Professeur
Mme ROBERT Céline, Maître de conférences

- DISCIPLINE : ANGLAIS
Mme CONAN Muriel, Professeur certifié

- UNITE DE BIOCHIMIE
M. MICHAUX Jean-Michel, Maître de conférences*
M. BELLIER Sylvain, Maître de conférences

- DISCIPLINE : EDUCATION PHYSIQUE ET SPORTIVE
M. PHILIPS, Professeur certifié

- UNITE DE GENETIQUE MEDICALE ET MOLECULAIRE
Mme ABITBOL Marie, Maître de conférences*
M. PANTHIER Jean-Jacques, Professeur

-UNITE D'HISTOLOGIE, ANATOMIE PATHOLOGIQUE
M. FONTAINE Jean-Jacques, Professeur *
Mme BERNEX Florence, Maître de conférences
Mme CORDONNIER-LEFORT Nathalie, Maître de conférences
M. REYES GOMEZ Edouard, Maître de conférences contractuel

- UNITE DE PATHOLOGIE GENERALE MICROBIOLOGIE, IMMUNOLOGIE
Mme QUINTIN-COLONNA Françoise, Professeur*
M. BOULOUIS Henri-Jean, Professeur
M. FREYBURGER Ludovic, Maître de conférences

- UNITE DE PHARMACIE ET TOXICOLOGIE

M. TISSIER Renaud, Maître de conférences*
Mme ENRIQUEZ Brigitte, Professeur
M. PERROT Sébastien, Maître de conférences

- UNITE DE PHYSIOLOGIE ET THERAPEUTIQUE
Mme COMBRISSON Hélène, Professeur*
M. TIRET Laurent, Maître de conférences
Mme STORCK-PILOT Fanny, Maître de conférences

- UNITE DE VIROLOGIE
M. ELOIT Marc, Professeur *
Mme LE PODER Sophie, Maître de conférences

* responsable d'unité

REMERCIEMENTS

A

Professeur à l'Université de Médecine de Créteil,

Qui nous fait l'honneur d'accepter la présidence de notre jury de thèse,

Hommage respectueux

A Madame le Docteur Lénaïg HALOS,

Maître de Conférences de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort,

Qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter la direction de cette thèse.

Merci d'avoir eu l'ouverture d'esprit d'accepter un tel sujet.

Sincères remerciements.

A Monsieur Denis TRARIEUX,

Professeur agrégé de Français-Philosophie en classe préparatoire
au Lycée Saint-Louis (Paris),

Qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter la co-direction de cette thèse.

Merci pour m'avoir accompagnée durant mes années à Saint-Louis et au cours de

cette thèse ; elle n'aurait jamais vu le jour sans vous…

Trouvez ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

A Monsieur le Docteur Ludovic FREYBURGER,

Maître de Conférences de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort,

Qui nous a fait l'honneur et le plaisir d'accepter de prendre part à notre jury de thèse.

Merci d'avoir eu l'ouverture d'esprit d'accepter un tel sujet.

Sincères remerciements.

Je tiens également à remercier toutes les personnes m'ayant soutenue et ayant marqué ma vie. Parce que sans elles, je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui, parce que sans elles, je n'aurais pas eu cette ouverture d'esprit et par conséquent, sans elles, cette thèse n'aurait jamais été écrite…

Mes parents, simplement parce que je ne serais pas là sans eux !

Mon père, pour ta force, ta logique et ton amour de la nature que tu as su me transmettre, j'espère que tu serais fier de moi…

Ma mère, pour ton amour inconditionnel, tes sacrifices, ton humour et ta dérision lors des coups durs, et parce que tu sais me ramener les pieds sur terre quand il faut…

Mon frère (et sa petite famille), parce que, même si nos chemins se sont séparés, je sais que tu seras toujours présent, et parce qu'*Alice* était ton idée !

Mes grands-parents, pour les nombreuses glaces et l'apprentissage des tables de multiplications ! et le reste de ma famille, pour tous ces petits moments de bonheur passés ensemble…

Mon parrain, pour avoir été présent dans le moment le plus difficile de ma vie, pour m'apporter une autre vision de la médecine, et pour me rappeler de m'amuser comme une gamine !

Aude, parce qu'une amitié de plus de 20 ans c'est précieux, pour tes remarques piquantes mais tellement vraies, et pour ton soutien…

Aline, parce que je peux compter sur toi si je me coupe le doigt lors d'une pendaison de crémaillère !

Clémence, Aurélien et Guillaume, parce que la prépa sans vous aurait été moins supportable… (et **Mumu** pour m'avoir fait découvrir le théâtre d'impro !)

Marine, parce que ces 3 ans de collocations auront marqué ma vie !

Lucie et Nirina, parce que les cliniques à Alfort n'auraient pas été les mêmes sans vous !

Aux autres amis d'Alfort : Chloé, Flore, Manon, Elodie, Miléva, Alice, Damien, Nico, Jocelyn et bien d'autres dont ma mémoire de poisson rouge m'empêche de me souvenir… Merci pour les soirées, les débats mouvementés, les ragots partagés… A mes Anciens et ma poulotte pour ses mémorables souvenirs de l'Accueil…

A mes amis de voyages: Stu (because I have finally understood the difference between sci fi and fantasy!), Aude, Thalia, Marie, John, Tom, Zoe, Cissou, Liloute, Gaspard, Thomas, Christelle, Delphine, David… et ceux que je ne connais pas encore.

Aux amis de l'équitation, du théâtre, de Mambo Salsa, parce que le partage d'une passion crée forcément des liens…

A certains de mes professeurs (au-delà de leur fonction, vous m'aurez transmi un petit plus) : Mme Ranson parce que vous m'avez donné le goût de la lecture, Mr Protti pour votre soutien, parce que vous avez cru en moi et m'avez aidé dans le choix de ma classe préparatoire, Mme Aslanides, pour votre force et votre humanité, sans votre soutien et votre patience, je n'aurais peut être jamais été vétérinaire, Dr Rosenberg, parce que sans vous je n'aurais pas connu Cambridge et Saint Hyacinthe, Dr Mark Reading for your kindness… Mes sincères remerciements et mon plus grand respect.

A Berlioz et Thalie, mes 2 chats, parce qu'ils se surpassent d'ingéniosité pour inventer une nouvelle bêtise et me font rire tous les jours et parce qu'ils m'ont appris l'observation et la patience…

A tous ceux qui liront cette thèse…

« A quoi peut bien servir un livre où il n'y a ni images ni conversations ? »

Alice, illustration de *De l'autre côté du miroir*
[Tenniel, illustrateur d'*Alice*]

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....5

I) Un auteur, un récit et des animaux déconcertants.....7

A) Lewis Carroll en son temps : une figure paradoxale 7

1) Dodgson/Carroll, deux hommes partageant une même vie… 7
2) Contre une vie frileuse dans un univers clos et protégé, la confrontation à l'aventure et à l'hostilité du Pays des Merveilles. 10
3) Le respect des règles de l'époque victorienne face à l'omniprésence de transgressions au sein du Pays des Merveilles.....11

B) Alice, un conte de fées pas comme les autres.....14

1) L'histoire au fil du texte 14
2) Les éléments du merveilleux et du rêve.....15
3) Des distances prises par rapport à la tradition du conte 17

C) Des animaux au symbolisme particulier 21

1) La faune du Pays des Merveilles 21
2) Le symbolisme traditionnel de ces animaux 23
3) Ce que Carroll en a fait 25

II) Le rôle des animaux du pays des Merveilles.....27

A) L'animal, point de suture entre réalité et fiction : le pilier d'une structure onirique 27

1) Le Lapin Blanc, animal au caractère particulier qui joue le rôle de passeur et fil conducteur.....27
2) Les animaux, objets de caricature 30
3) Des animaux fantastiques 37
4) Des animaux adjuvants.....41

B) Une pédagogie par l'animal : un enseignement bestial !.....48

1) L'éducation de la Simili-Tortue et du Griffon et son organisation 48
2) L'enseignement scientifique délivré par le Lièvre, le Loir et la Simili-Tortue ..50
3) L'enseignement littéraire prodigué par une multitude d'animaux.....52
4) Philosophie : une quête identitaire rendue possible par la confrontation avec la Chenille, le Pigeon, et le Chat de Chester.....65
5) L'enseignement de la vie.....69

C) Les bénéfices personnels tirés de la rencontre des animaux..... 72

1) L'Animal, objet de fascination, favorise l'imagination nécessaire au développement cognitif et émotionnel de l'enfant. 72
2) L'animal, objet d'affection, catalyse le développement d'une socialisation..... 74
3) L'animal, sujet d'observation, favorise le développement de la biologie et l'enseignement 75
4) L'animal, outil de satire, favorise le développement du sens critique 77

CONCLUSION 79

BIBLIOGRAPHIE 81

NOTE SUR L'EDITION CHOISIE COMME REFERENCE ET SUR LE RENVOI AUX CITATIONS :

LEWIS CARROLL. *Les aventures d'Alice au pays des merveilles – Ce qu'Alice trouva de l'autre côté du miroir.* Illustration de John Tenniel. Traduction de Jacques Papy. Edition présentée et annotée par Jean Gattégno. Folio Classique – Gallimar - Paris. 1994.

Les citations sont référencées par des numéros inscrits entre parenthèse selon la notation suivante :

- le nombre romain renvoie au chapitre
- le nombre arabe à la page

Ainsi « Pas de place ! Pas de place ! » sera référencée (VII, p109) soit le chapitre 7, page 109.

Par ailleurs, si la référence se rapporte à un chapitre dans son ensemble, seul le chiffre romain sera inscrit entre parenthèses.

De cette manière, les personnes n'ayant pas la même édition pourront malgré tout retrouver aisément cette citation dans le texte.

INTRODUCTION

L'Animal est depuis la préhistoire au centre des préoccupations de l'Homme. D'abord simple proie ou prédateur, il est devenu, au fil du temps, un compagnon indispensable : ressource alimentaire, protecteur, soutien dans le travail et au combat… L'animal prend, dans notre société actuelle, une place de plus en plus importante sous diverses formes : par sa présence au sein de nos foyers ou simplement comme source d'inspiration dans notre culture.

Cette présence animale, dans la culture occidentale, se retrouve notamment dans la littérature enfantine. Les contes de fées plus particulièrement, se sont emparés du lien profond existant entre l'Animal et l'Homme pour créer leurs bestiaires fantastiques participant à la féérie inhérente à ces œuvres. L'animal revêt alors différents aspects : fabuleux, ils permettent l'enrichissement du héros comme la poule aux œufs d'or de *Jack et le haricot*, au comportement humain, tel *Le Chat botté*, messagers ou conseillés, ils aident le héros à surmonter ses épreuves, enfin, objet de métamorphose, ils testent l'amour ou la fidélité du héros comme dans la *Belle et la Bête*. [37]

Parmi cette littérature enfantine, *Alice aux Pays des Merveilles* est un conte à part à la renommée internationale. Plus connu sous le titre Alice's *adventures in Wonderland*, cet ouvrage est l'un des plus fameux des livres d'Angleterre. Il fut, Outre-Manche, un classique des comédies musicales de Noël jusqu'aux années 1930.

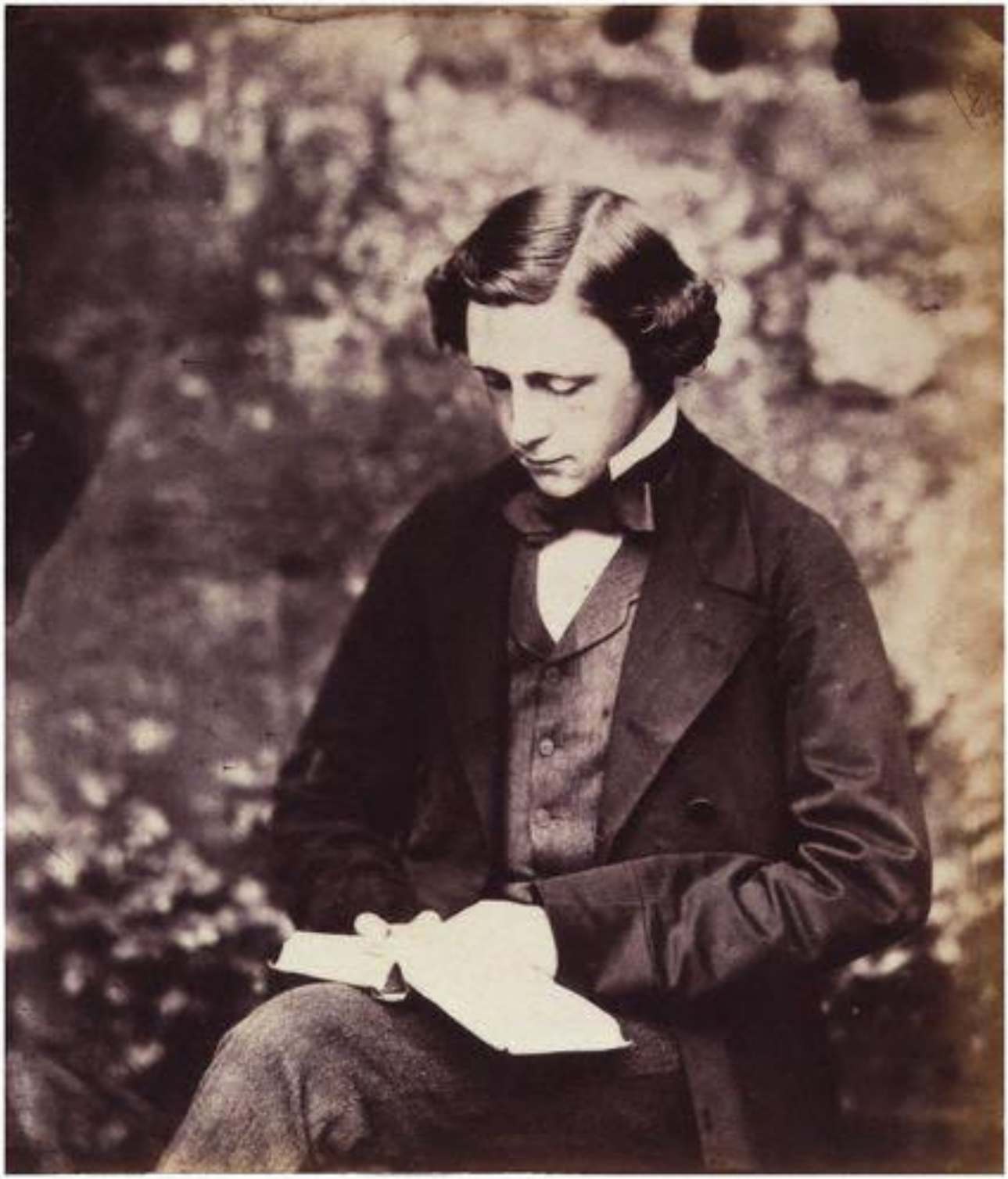
Son auteur, Lewis Carroll, connut le succès de son vivant – son succès fut tout de même limité par le genre même de la littérature enfantine qui apparaissait à l'époque victorienne comme mineur, vaguement frivole. Pseudonyme de Charles Lutwidge Dodgson, professeur de mathématiques et de logique à Oxford, ce double sera amateur de photographie et de théâtre. Homme solitaire, il préfère la compagnie des petites filles, ses seules amies, auxquelles il dédie ses œuvres, poèmes et devinettes.

Cet ouvrage est étudié sous différentes approches : psychologique, philosophique, linguistique…Toutefois aucune de ces études ne s'est intéressée au bestiaire d'*Alice* alors que ce récit comporte plus d'une quarantaine d'animaux. Qu'apportent-ils au récit ? Quel rôle ont-ils ?

La crainte de la censure semble peu probable, Charles Lutwidge Dodgson n'a pas hésité à révéler sa pensée dans divers pamphlets au cours de sa vie et l'œuvre d'*Alice* ne présente pas d'outrage à la royauté. Que chercha Carroll, féru de logique, lorsqu'il mit en scène ces êtres vivants ? Pourquoi a-t-il choisi ceux-ci en particulier ?

Cette thèse se penchera donc dans un premier temps sur son auteur et ce qui l'a poussé à écrire cette surprenante histoire, sur les particularités d'*Alice* et de son bestiaire qui en font un conte à part. Puis dans un second temps, nous chercherons à comprendre les éléments du monde réel qui ont inspiré Carroll dans la création de cette faune du Pays des Merveilles, le rôle de ces bêtes dans cet ouvrage et leur apport à la société.

Fig1. Charles Lutwidge Dodgson alias Lewis Carroll, auteur des aventures d'Alice au Pays des Merveilles [Autoportrait, National Portrait Gallery, London: NPG P7(26)]



I) Un auteur, un récit et des animaux déconcertants

A) Lewis Carroll en son temps : une figure paradoxale

1) Dodgson/Carroll, deux hommes partageant une même vie…

Charles Lutwige Dodgson alias Lewis Carroll, auteur d'*Alice au Pays des Merveilles*, refuse toute sa vie de confondre ces deux noms mettant un point d'honneur à séparer ses deux vies : celle du révérend Dodgson, professeur de mathématiques à Oxford, vivant une vie rangée, monotone et solitaire et celle de Carroll, l'auteur pour enfants, plein de malice, et entouré d'amis. Comment cette seconde personnalité est-elle apparue ? Pourquoi refuse-t-il la confusion de ces deux noms ? Qu'est ce qui l'a amené à rédiger cette œuvre ?

Ainsi, cinq ans avant l'avènement de la reine Victoria, le 27 janvier 1832, dans le comté de Cheshire, nait Charles Lutwidge Dodgson (Fig.1). Troisième d'une fratrie de 11 enfants gauchers, pour la plupart des filles et dont sept (y compris lui) bégaient, Charles passe son enfance à la campagne dans le presbytère de Daresbury. Puis, sa famille et lui déménagent dans le Yorkshire, à Richmond, où âgé de 11 ans, il est placé en pensionnat. [15, 20, 48, 59]

En 1846, il entre dans une prestigieuse école publique « Rugby » dans laquelle la pratique du bizutage des plus jeunes est d'usage, mettant un terme au paradis de son enfance. Il vit d'ailleurs très mal ses trois années au collège : « Aucune considération au monde ne pourrait me persuader de vivre de nouveau ces trois années ». En accentuant le regret d'être séparé de ses sœurs, ses camarades d'école lui donnent la crainte et le dégoût des garçons. "J'adore les enfants... à l'exception des petits garçons " affirmera-t-il. [15, 20, 48, 59]

Ses premiers débuts dans l'écriture sont sous forme de « magazines familiaux » pour distraire ses frères et sœurs puis pour le *Magazine du Presbytère* pour lequel toute la famille est mise à contribution. [15, 48]

L'année 1850 signe son entrée à Christ Church à Oxford, mais est aussi marquée par la mort de sa mère. Charles en est très affecté, ce qui contribuera peut-être à rendre plus difficile ses relations avec son père. Il travaille d'arrache-pied, sans se faire beaucoup d'amis, et obtient brillamment son diplôme de mathématiques en décembre 1854. Parallèlement, en 1852 le collège lui accorde le titre de « student » ce qui signifie qu'il devient un membre permanent du collège, et qu'il sera appelé, plus tard à enseigner à Oxford (équivalent d'un assistant de faculté d'aujourd'hui). En contrepartie, il s'engage, au moins provisoirement, à devenir prêtre et à rester célibataire. [15, 20, 48]

Trois ans plus tard (1856), il devient « tutor ». Il a alors à sa charge son premier élève. Le nombre d'élèves à qui il enseignera les mathématiques, deviendra plus conséquent. Il trouvera cette « tâche ingrate et rebutante » ; les mathématiques étant une matière pour laquelle les étudiants de l'époque, d'après lui, n'avaient aucun goût. Ses élèves ont gardé le souvenir d'« un personnage guindé, toujours vêtu d'une redingote noire à peine ouverte sur un faux col d'ecclésiastique,

promenant un visage aux traits fins et aux accents mélancoliques. Ses cours, qu'il débitait mécaniquement, suscitaient surtout l'ennui » [48]. Cette même année, le doyen de l'université décéda et fut remplacé par Henry George Liddell, père de la petite Alice ayant inspiré les aventures. [15, 20, 48]

Sa carrière d'écrivain commence par plusieurs pamphlets pour un petit hebdomadaire londonien The Comic Times qui sera remplacé par un mensuel, The Train. Le directeur de la publication suggère à Charles Lutwidge Dodgson de prendre un pseudonyme ; c'est ainsi que naît Lewis Carroll (Charles Lutwidge du latin Carolus Ludovicus, alias Carroll Lewis). Puis il écrit dans d'autres périodiques tels que l'hebdomadaire de Charles Dickens All the Year Round. [15, 20, 59]

Le 25 avril 1856, C.L. Dodgson qui vient d'acheter un appareil photographique, décide de l'étrenner en photographiant la cathédrale de Christ Church. Cathédrale devant laquelle il fait alors la rencontre d'Alice. Par la suite, il entretiendra une relation d'amitié avec les petites Liddell, mais conflictuelle avec Madame et surtout Monsieur Liddell. En effet, malgré son renoncement à devenir prêtre sous prétexte de son bégaiement et de sa timidité, (il sera malgré tout ordonné diacre en 1861), Charles Lutwidge Dodgson parvient à rester à Christ Church, où il attaque avec virulence par le biais de pamphlets - leur anonymat ne trompant personne - Mr Liddell, le mettant en accusation avec plusieurs des autorités d'Oxford. Par ailleurs, l'attachement de Lewis Carroll à Alice inquiète quelque peu Mrs et Mr Liddell. [15, 20, 59]

C'est au cours d'une promenade en barque sur l'Isis, que Lewis Carroll, le 4 juillet 1862, raconte pour la première fois ce qui deviendra *Alice aux Pays des Merveilles*, et ce pour satisfaire la demande pressante des trois sœurs Liddell. Cette histoire est complètement improvisée. Alice Liddell priera alors ardemment son conteur de lui mettre par écrit ces aventures extraordinaires. Carroll retravaille le texte et l'enrichit de chapitres entiers tels que « un thé extravagant ». L'éditeur Mac Millian accepte immédiatement l'histoire qui sera illustrée par John Tenniel, caricaturiste alors célèbre (Mac Millian ayant jugé médiocres les illustrations faites par Carroll). [9, 15, 20, 29, 48, 59]

Trois ans après, jour pour jour, sera publiée la première version d'*Alice aux Pays des Merveilles* : «Les aventures d'Alice sous terre ». *Alice aux pays des Merveilles* est un tel succès que, Carroll envisage une "suite" illustrée également par Tenniel et publiée la veille de Noël : *De l'autre côté du miroir* (1871) [15, 48]

L'été 1867, après un voyage en Russie, Lewis Carroll publie dans un périodique pour enfant, « La vengeance de Bruno » qui deviendra *Sylvie et Bruno*, son second roman. Un an plus tard meurt subitement son père et malgré les conflits passés, il en demeura choqué. La famille Dodgson (à savoir ses frères et sœurs encore célibataires) quitte alors le presbytère et s'installe à Guildford près de Londres. [15, 20]

En 1876 parut la *Chasse au Snark*, son quatrième roman. Cette même année C.L. Dodgson se passionne pour la logique. En 1877, C.L. Dodgson prend ses quartiers à Eastbourne, station balnéaire du Sud de l'Angleterre et ce pendant vingt ans. Il entreprend *la défense d'Euclide*, son dernier ouvrage mathématique (édité, comme tous les ouvrages de ce type, sous son vrai nom). Puis en 1879, Carroll fit la

rencontre d'une illustratrice pour enfants au South Kensington Museum (aujourd'hui Victoria et Albert Museum à Londres), Gertrude Thomson avec laquelle il va partager ses sorties au théâtre et galeries d'art. Il se rendra alors compte que « la société des enfants [lui] est délicieuse, mais [il] confesse que celle des adultes est beaucoup plus intéressante ! ». [15, 59]

En 1881, à l'approche de la cinquantaine, il décide de démissionner de sa charge de maître de conférences en mathématiques. Par ailleurs, cet arrêt soudain accompagne l'abandon brutal de la photographie l'année précédente, mais il commence à enseigner la logique dans un collège de jeunes filles. [15, 20]

En 1886, Henry Savile Clarke, dramaturge, adapte, avec l'accord de Carroll, *Alice* au théâtre. Ainsi à l'approche de Noël, a lieu la première représentation d'*Alice au Pays des Merveilles* au Prince of Wales, théâtre de Londres. La comédie musicale part en tournée et restera un classique de Noël jusqu'en 1930. [15, 20]

En 1891, le doyen Liddell quitte Christ Church. Charles reçoit la visite d'Alice Liddell épouse Hargreaves, leur dernière rencontre. [15]

L'année 1894 fut dédiée entièrement à la logique, Charles rédige le paradoxe : *Ce que se dirent Achille et la tortue*. [15]

A soixante-cinq ans, C.L. Dodgson, en pleine forme physique et intellectuelle, se rend à Guildford pour Noël et y contracte une bronchite, d'abord bénigne puis foudroyante. Il meurt le 14 janvier 1898. Lewis Carroll lui survivra grâce à ses œuvres. Il demeurera dans les mémoires aux côtés de tous ses personnages et son nom sera donné à son style si particulier : le non-sens carrollien. [15, 20]

Ainsi, Lewis Carroll est né de la demande d'un directeur de publication, mais s'est développé avec la création d'*Alice au Pays des Merveilles* et au contact de ses petites amies. En effet, la fracture qu'il connaît à Rugby School le rapproche des petites filles et le rend méfiant des garçons, par conséquent le travail d'enseignant en mathématiques pour les jeunes étudiants est moins attrayant que celui d'écrivain (c'est d'ailleurs pour faire plaisir à une petite fille qu'il débute l'écriture d'*Alice*). Ainsi, Charles Lutwidge Dodgson est enfermé dans une vie rangée. Seul, à la charge d'un travail qui ne lui plait pas, il trouve dans son double, une échappatoire à la tristesse de sa vie. Ce personnage fictif qui connaît le succès, est alors un alibi parfait pour approcher ses petites amies.

Cependant, Dodgson reprend le dessus suite à son dernier roman en 1876. La découverte de la logique lui permet l'épanouissement qu'il n'a encore jamais eu. En effet, sa passion pour la logique est suivie, quelques années plus tard, de son abandon de la photographie et de sa démission de Christ Church. Il s'affirme dans ses choix et décide alors d'enseigner la logique aux jeunes filles. Ce n'est donc pas l'enseignement qui le rebutait mais l'enseignement des garçons qui lui posait problème.

2) Contre une vie frileuse dans un univers clos et protégé, la confrontation à l'aventure et à l'hostilité du Pays des Merveilles

L'hostilité du Pays des Merveilles et notamment des animaux qui le peuplent, nous amène à nous interroger sur les raisons qui ont poussé Lewis Carroll à opter pour une vision aussi noire de ce pays. Pourquoi l'auteur voyait-il une certaine sauvagerie dans le monde qui l'entoure ?

Tout d'abord, Charles Lutwidge grandit dans un véritable paradis enfantin ; ses parents sont irréprochables. Sa mère est connue pour être gentille, bonne, ne prononçant jamais un mot plus haut que l'autre, et son père dégage une image de personne digne, altruiste ; il est parfait à l'égard de sa femme et de ses enfants. Ainsi, ses anomalies (le bégaiement, la timidité et le fait d'être gaucher) sont partagées par une communauté soudée, isolée au sein du presbytère. Cet isolement permet à Charles de développer une personnalité d'enfant doué, hors des normes, dans ce cocon protecteur. [59]

Mais cet isolement ne prépare pas cette jeune personnalité à affronter la réalité. Aussi, lorsque l'adolescent est confronté aux autres enfants à l'école de Richmond puis à la Rugby School, ses anomalies, alors source d'incommunicabilité, lui attirent des brimades dont il gardera d'affreux souvenirs. [9, 59] D'ailleurs, bien que ces brimades aient eu lieu à l'adolescence, Charles ne semble pas avoir oublié la brutalité de ce premier contact.

En effet, cette brutalité se retrouve dans le comportement des animaux du Pays des Merveilles. Ces animaux échangent avec Alice des paroles remplies d'hostilité. De nombreux adjectifs permettent de rendre compte du ton employé par les bêtes : elles lui parlent sévèrement (II I, p67, V, p84, VIII, p124), sèchement (V, p85), d'une « voix furieuse » (IV, p76), d'un ton indigné (VII, p118), la méprisent (V, p84, V, p93, VII, p113), l'ignorent (VI, p97, IX, p145), ne cessent de lui ordonner de se taire (V,p86, IX, p143) : « chut, chut » (VII, p117), « asseyez vous et ne prononcez pas une seule parole avant que j'aie fini » (IX, p141) ou bien ne répondent pas à ses questions (VII, p116, IX, p145). [19] En outre ces animaux la jugent négativement : « je te trouve bien bornée, tu devrais avoir honte » (IX, p142), « idiote fieffée » (IX, p144), « la moindre crevette aurait pu dire ça » (X, p151), jugeant son école « peu fameuse » (IX, p143). Ainsi, les bêtes du Pays des Merveilles semblent refléter la vision de leur créateur vis-à-vis de ses relations avec le monde extérieur. Cependant, Carroll, au-delà de ses anomalies, montre à travers son œuvre, qu'il avait perçu la complexité du langage et de la socialisation. En effet, Alice ne parvient pas à communiquer avec les êtres vivants qu'elle rencontre et pourtant elle ne souffre d'aucune difficulté à s'exprimer (pas de bégaiement, de dyslexie…) et connait les règles de bienséance. Elle se retrouve malgré tous ses efforts, seule face à l'hostilité du monde qui l'entoure.

Cette hostilité ne se réduit d'ailleurs pas à la férocité des paroles. Alice doit surmonter de nombreuses épreuves dont notamment une chute dans un puits très profond, une inadéquation permanente au monde qui l'entoure (tantôt trop petite face à une souris, tantôt trop grande dans la maison du Lapin Blanc), l'assaut d'une pluie de pierres, le risque d'être dévorée par un énorme petit chien, l'attaque d'un pigeon sur un malentendu, une partie de thé parmi des fous, la rencontre d'une Reine

« féroce » qui souhaite couper la tête de tout le monde et celle d'un griffon (animal mythique mi aigle, mi lion), et enfin elle se retrouve projetée au cœur d'un procès dont elle ignore tout. [19]

A travers cette série d'épreuves, Carroll montre que la vie est une bataille permanente. Toutefois, suite à l'épisode de brutalité de son adolescence, au lieu d'affronter le monde qui l'entoure et les épreuves de la vie, Dodgson va se replier sur lui-même. Ainsi, il passe quarante sept années de sa vie domicilié à Oxford qui, en tant qu'université, possède un caractère protecteur. Cet univers clos ne l'a pas incité à s'ouvrir au monde extérieur. De plus, lorsqu'en 1856, il est promu enseignant, il se trouve brutalement projeté dans le monde des adultes. Monde dans lequel il se sent mal à l'aise (son bégaiement s'accentuant en présence d'adultes), il s'attarde alors peu avec ses collègues. Cette soudaine projection dans le monde des adultes, dans lequel il se sent inadapté, a certainement contribué à ce repli dans le monde universitaire. [9, 59]

A contrario, Alice ne se replie pas sur elle-même et cherche chaque fois à nouer contact, malgré sa timidité. Elle n'a pas hésité un instant à suivre le Lapin Blanc dont elle ne connaissait rien, à explorer ce Pays des merveilles dans lequel elle venait de tomber, plutôt que de rester auprès de sa sœur qui représente le monde connu et rassurant. Ainsi, Carroll, tel un enfant, crée son héroïne, pleine de force et de courage, qui ose affronter le monde.

3) Le respect des règles de l'époque victorienne face à l'omniprésence de transgressions au sein du Pays des Merveilles

La double personnalité de Charles Lutwidge Dodgson/Lewis Carroll se révèle face à une époque victorienne réputée austère. Ainsi, le mathématicien qu'est Dodgson, s'accommode parfaitement d'une telle époque remplie de règles. Mais l'auteur pour enfant, plein de malice, ne peut se satisfaire d'une telle rigueur. Comment Lewis Carroll réagit-il à cette époque ?

L'époque victorienne marque, en effet, l'avènement de la bourgeoisie anglaise. L'Angleterre était à son comble de la prospérité et la majorité des anglais étaient satisfaits de leur gouvernement, de l'Eglise, du code moral, de la hiérarchie sociale.[31]

Cette société bien pensante se satisfait logiquement d'une éducation traditionnelle. Ainsi, depuis le XVIe siècle, l'Angleterre compte de nombreux pensionnats pour jeune fille leur conférant l'éducation requise pour former de vraies ladies à partir de jeunes filles de classe moyenne. Dès leur plus jeune âge, ces jeunes filles reçoivent une instruction leur permettant de réaliser un bon mariage dont dépendront leur vie et leur aisance futures. C'est pourquoi l'enseignement ne propose pas aux jeunes filles le même contenu que pour les garçons, et se centre sur l'acquisition de quelques connaissances de base « les trois R » (« *teach the three Rs* »), c'est-à-dire la lecture, l'écriture, et le calcul (*reading, (w)riting and reckoning)* complétées par les *accomplishments*, les talents d'agrément qui leur permettront plus tard de faire honneur à leur mari. Cette instruction est dispensée de manière rigoureuse et austère dans un contexte sanitaire insalubre. [63]

Charlotte Brontë fait référence à ces pensionnats dans son roman, *Jane Eyre* : les conditions, au pensionnat de Lowood, y sont précaires, « salle de classe froide et

mal éclairée », « nos vêtements étaient insuffisants pour nous protéger de ce froid extrême », « notre maigre pitance ne suffisait pas à nos appétits d'adolescentes », voire insalubre, c'était un « foyer de brouillard et de miasmes pestilentiels » et la discipline régnait en maître, «'Silence ! », « De l'ordre ! », « la discipline fut la plus forte », « la maitresse lui infligea une douzaine de coups sur la nuque ».[3]

Bien ancré dans cette époque, Charles a un profond respect pour ceux qu'il aime ainsi que pour tout un système social qu'il aurait été malséant de contester ; ce qui anéantit chez lui toute tentative de rébellion. Il adoptera donc le comportement, la foi, les idées morales, les préjugés de son père et jusqu'au goût de celui-ci pour les mathématiques. [59] Mais ce cadre rigide dans lequel évolue Dodgson vole en éclat dans l'œuvre de Carroll et les transgressions sont omniprésentes aux Pays des Merveilles. Ce dernier semble s'insurger contre ce monde empli de droiture en renversant les lois de la physique, de la biologie, les règles des jeux, de la justice, de l'éducation. Quels éléments de l'œuvre de Carroll révèlent cette permanente transgression ?

Bien que Dodgson soit scientifique, Carroll commence par transgresser les lois de la science. Tout d'abord, il défie Newton et sa loi de la gravité. Ainsi son héroïne chute dans un terrier extrêmement profond à une vitesse très faible (I, p42-43) or la chute des corps est régie par la loi suivante : $V = \sqrt{2gz_0}$. Cette loi explique que la vitesse à l'impact (V) est proportionnelle à l'altitude (zo), par conséquent la vitesse à l'impact au sol d'Alice aurait du être particulièrement importante (en effet elle explique qu'elle n'aura plus peur de tomber d'un toit donc zo doit être supérieur à un toit de maison) et susceptible de la tuer.

Puis, Carroll joue avec les lois régissant la rotation de la Terre, car, le Chapelier indique que le temps s'est arrêté en précisant qu'avant (lorsqu'ils étaient amis) il pouvait être ralenti ou accéléré à sa guise (VII, p113-114). Or, l'heure est une notion établie par l'Homme pour se situer dans la journée, appréhender les changements du monde qui l'entoure. Pour ce faire il inventa l'horloge solaire qui donne l'heure grâce à la révolution qu'opère la Terre sur elle-même en vingt-quatre heures. Si le temps peut être accéléré ou ralenti, cela signifie que la rotation de la Terre sur elle-même est accélérée ou ralentie, ce qui est impossible.

Enfin, les lois de la biologie sont transgressées en ce qui concerne la croissance d'un corps. Ainsi, Alice, au gré de ce qu'elle ingère, rapetisse ou grandit. Or la biologie s'intéresse aux différentes possibilités de s'accroître. Cette croissance est régie par deux principales hormones la somatotropine et les hormones thyroïdiennes. Une anomalie de l'une ou l'autre peut entrainer un gigantisme ou un nanisme. Toutefois, rapetisser est impossible et les proportions décrites par Carroll sont loin d'être connues du monde médical. En effet peu de mesures nous sont données mais Alice est si petite qu'elle se méprend sur la nature de la souris, la confondant avec un hippopotame (II, p57) (si les proportions sont conservées, Alice à ce stade mesurerait quelques centimètres de haut) et elle imagine envoyer par la poste un cadeau de Noël à ses pieds tellement ils lui apparaissent éloignés (II, p52).

Ensuite, Carroll joue avec les règles sociales et le code de bienséance. Il inverse les rôles lors de l'épisode où le Lapin Blanc confond Alice avec sa servante Marie-Anne (IV, p71-72). Alice en rit et s'imagine être la servante de Dinah. Cette possibilité lui paraît absurde dans la vraie vie, mais ne semble pas la choquer au

Pays des Merveilles. Par ailleurs Alice, bien qu'elle soit une petite fille de la bourgeoisie anglaise qui connaît parfaitement les règles de l'éducation victorienne, ne cesse de couper la parole alors qu'on lui avait intimé le silence (chapitre IX), elle entre dans la maison de la Duchesse sans y avoir été autorisée. De même, elle s'assiéra alors qu'elle n'était pas la bienvenue : « Pas de place !, pas de place ! » s'écrièrent le Lièvre de Mars et le Chapelier fou (VII, p109).

Carroll va même à l'encontre de la morale en mettant en scène le rapt du bébé par Alice et bafoue la probité en nous faisant assister à un procès qui ne respecte pas les étapes normales et dans lequel règne le plus grand désordre au sein même du tribunal (XI). Alice doit intervenir pour faire régner la justice en contre disant le raisonnement du Roi, « Cela ne prouve rien du tout ! » (XII, p171) puis reprend la Reine qui souhaite « la sentence d'abord, la délibération ensuite » en lui répondant : « C'est stupide ! », « En voilà une idée ! » (XII, p174).

Il ira jusqu'à supprimer les règles lors des jeux auxquels Alice participe tels que la course au Caucus (III, p64) qui n'a ni réel début, ni fin, et aucun perdant et la partie de Croquet dont Alice trouve qu' « on dirait qu'il n'y a aucune règle du jeu (en tout cas s'il y en a, personne ne les suit) » (VIII, p130).

Cette transgression permanente est celle d'un enfant qui ne connaît pas de limite. Or Alice, qui est une petite fille modèle de la bourgeoisie victorienne, connaît bien les règles qui régissent le monde dans lequel elle évolue. Elle se retrouve alors propulsée dans un univers éloigné du sien. Ce décalage entre ces deux mondes met en relief une petite fille en porte à faux dans ce Pays des Merveilles comme Dodgson/Carroll l'était dans la réalité. Elle fait tout à rebours ou à contretemps de ce qui est convenable sur un plan social. Elle est inadaptée à son espace, toujours trop grande ou trop petite et en a conscience. En revanche, alors que Dodgson subissait la rigidité du monde, Alice ose se rebeller contre l'anormalité qui l'entoure. Elle est hardie et audacieuse, la projection idéalisée de son auteur. [59]

Cependant, cette double personnalité s'accorde sur l'importance des lois de la logique. Si Lewis Carroll s'inscrit dans une tradition qu'est le conte pour enfant, c'est pour la plier à son inspiration, en ponctuant son œuvre de multiples transgressions. Néanmoins, ses personnages répondent à une saine logique et cherchent au contraire à échapper au sens commun, aux habitudes de pensée. Ils font en quelque sorte le contraire de ce qu'on attend d'eux, déroutant le lecteur. Ainsi, la parodie et le non-sens, deux genres que Lewis Carroll manipule avec génie, sont alors les clefs qui ouvrent au lecteur l'univers d'Alice et rétablissent la logique. Ils feignent de lui laisser espérer une explication logique puis, traîtreusement, trompent ses habitudes de pensée. Le lecteur se rend alors compte du bon sens de ces animaux dont le raisonnement apparaît dans un premier temps absurde mais qui ne transgresse pas les lois de la logique.

B) Alice, un conte de fées pas comme les autres

1) L'histoire au fil du texte

Au cours de mes recherches, et de mes échanges avec les gens qui m'entourent, je me suis rendue compte, combien personne ne connaît réellement cette histoire. La plupart connaissent la version cinématographique de Walt Disney et plus récemment celle de Tim Burton, mais ces versions n'ont rien à voir avec l'histoire, elles sont un condensé voire une adaptation libre de *Alice au Pays des Merveilles* et de sa suite, *De l'autre côté du miroir et ce qu'Alice y trouva*.

Alice est une œuvre qui au premier abord n'établit pas de liens entre les différentes rencontres de l'héroïne. Elle est composée de douze tableaux. Ainsi, voici un résumé de ce récit, pour partager quelques éléments de discussion dans la suite de cette étude. [9]

Alors qu'Alice rêvasse auprès de sa sœur, elle aperçoit subitement un lapin blanc sortir une montre de son gilet. Mordue de curiosité, elle s'élance à la poursuite du lapin qui la conduit au Pays des Merveilles. Arrivée dans ce surprenant pays, elle observe une porte qui mène dans un joli jardin. Afin d'atteindre ce jardin, Alice va boire un petit flacon puis manger un gâteau qui la feront changer de taille. Cependant, elle n'atteint jamais la taille adéquate et ces métamorphoses la conduisent à s'interroger sur son identité. Se comparant à ses camarades, elle s'inquiète d'être Mabel (l'élève la plus stupide de sa classe). Cette révélation la plonge dans un tel chagrin que ses larmes forment une marre. Elle y fait la rencontre d'une souris et d'une myriade de créatures.

Une fois que tous les animaux et Alice se soient extraits de cette marre, ils tiennent conseil pour répondre à la grande question : « Comment se sécher ? ». Ils décident alors de tous participer à une course au caucus. Puis la Souris consent à raconter son histoire, mais, vexée par l'intervention d'Alice à propos de sa chatte Dinah, celle-ci s'enfuit accompagnée de toutes les créatures, laissant Alice seule.

Alice rencontre à nouveau le Lapin Blanc qui recherche des gants et un éventail. Celui-ci l'interpelle (avec colère) et la somme d'aller les chercher chez lui sans plus tarder. Une fois à l'intérieur de la maison du Lapin, elle boit une nouvelle petite fiole et devient démesurément grande. Le Lapin cherchant un moyen de l'en faire sortir, l'assaille de petites pierres qui se transforment en gâteaux. Alice en mange et rapetisse. Une fois au dehors, elle s'échappe et recherche quelque chose à manger pour retrouver sa taille ; elle tombe alors sur un champignon sur lequel se trouve une chenille bleue qui fume un narguilé.

Cette chenille interroge Alice sur ce qu'elle est, puis lui explique qu'un côté du champignon la fera grandir et l'autre rapetisser. Alice en mange et son cou s'allonge. Un Pigeon l'attaque alors sur un malentendu (la prenant pour un serpent). Elle finit par récupérer sa taille en croquant alternativement dans chaque morceau du champignon. Elle découvre ensuite la maison d'une Duchesse et entre sans y être invitée. Une fois à l'intérieur, elle y découvre le Chat du comté du Chester. Celui-ci lui indique la maison du Lièvre de Mars.

Rendue à la demeure du Lièvre de Mars, elle le rencontre en compagnie du Chapelier et du Loir, en pleine partie de thé. Ceux-ci polémiquent alors sur le Temps, puis le Loir raconte une histoire à propos de trois filles qui vivent dans un puits de

mélasse. Alice finit par s'en aller, dégoutée par leur grossièreté. Elle se retrouve alors dans la salle du départ qui donne sur le fameux jardin dans lequel elle finit par entrer. Ce jardin est en réalité le terrain de croquet de la Reine. Cette dernière demande à Alice si elle connaît la Simili-Tortue. La réponse étant négative, elle enjoint le Griffon de l'y conduire. La Tortue lui conte sa jeunesse (notamment l'éducation qu'elle a reçue). Puis, accompagnée du Griffon, elle lui explique comment se danse le quadrille des homards. Enfin, le Griffon ramène Alice car un procès va s'ouvrir.

Lorsqu'ils arrivent au tribunal, une foule est déjà réunie pour statuer sur le sort du valet de cœur qui aurait volé les tartes que la Reine avait faites. Sont appelés comme témoins le Chapelier fou, la Duchesse et … Alice.

Puis, le Lapin/Héraut révèle le contenu d'une lettre expliquant comment le Valet a pris les tartes et « les lui a rendues ». Mais, alors que la Reine demande la sentence avant la délibération, Alice s'y oppose déclenchant sa fureur. Sur ce, Alice leur fait remarquer que ce n'est qu'un jeu de cartes. A ses mots, ils lui sautent tous dessus, ce qui réveillera Alice. Pour finir, elle raconte son rêve à sa sœur qui imagine ensuite toutes ces créatures au gré des bruits de la campagne.

2) Les éléments du merveilleux et du rêve

Le rêve et le merveilleux constituent les piliers de ce conte. Ils permettent tous deux le glissement de la réalité à la fiction et favorisent ainsi l'évasion vers un autre monde rempli de découvertes, alternative à l'ennui. Comment Carroll, réussit-il malgré l'hostilité du Pays des Merveilles, à nous entraîner dans un univers féérique ?

Le merveilleux, d'après le *Guide des idées littéraires*, correspond au registre littéraire dans lequel « le surnaturel se mêle de façon harmonieuse à la réalité pour enchanter le lecteur ». Ainsi, *Alice aux pays des merveilles* nous plonge dans le merveilleux, en partant de l'hypothèse que certains enfants peuvent entrer en contact avec des animaux. Il arrive très souvent aux tout petits de discuter gaiement avec leurs peluches ou leur animal domestique, il n'est alors pas surprenant qu'ils prennent pour acquis cet échange. Carroll effectue ce glissement du réel au merveilleux par la simple apparition d'un lapin qui parle. Il ne change rien du décor initial ; le surnaturel se mêle alors de manière harmonieuse au monde réel d'Alice. La parole sera ainsi donnée à tous les êtres du pays des merveilles (à l'exception de l'énorme petit chien), sans que le lecteur en soit surpris. [9, 23]

Ainsi, à la parole animale fait suite une autre notion du merveilleux : aucune réaction particulière n'apparaît chez les protagonistes, ils acceptent le surnaturel comme un élément tout à fait naturel. Le lecteur d'un conte sait qu'il entre dans l'irrationnel et accepte les éléments fantastiques, ne demandant aucune justification. Bien qu'Alice soit la première surprise : « Au temps où je lisais des contes, je croyais que ça n'arrivait jamais » (IV, p74), elle montre une certaine conscience que le monde qui l'entoure est irréel et emprunté aux contes. Elle est lucide, le monde qui l'entoure est teinté de merveilleux mais elle l'accepte comme tel. [14] En effet, « Alice trouva naturel de bavarder familièrement avec [les animaux qui peuplent ce pays merveilleux]» (III, p61). [14] Lewis Carroll, pour faciliter ce glissement, a humanisé certains de ces petits êtres. Le Lapin Blanc porte un gilet (I, p42), des gants et un éventail (IV, p72), la chenille se tient les bras croisés et fume un long narguilé (IV, p83), le poisson et la grenouille portent une livrée et ont les cheveux poudrés (VI,

p95), le chat de Cheshire sourit (VI, p98), le Lièvre de Mars, le Loir (et le Chapelier Fou) prennent le thé (VII, p109). La projection anthropomorphique se fait aisément : il n'est alors pas surprenant que des animaux humanisés, parlent. De plus, Carroll étant le créateur de son univers, il est obligé d'avoir foi en celui-ci, s'il veut lui donner cohérence, et pour ce faire, il raisonne comme un enfant. En effet, les animaux ne sont pas les seuls à être personnifiés, des notions abstraites telles que le temps vont prendre la forme d'une personne permettant aux enfants de se représenter cette idée abstraite. [2] En outre, Carroll complète son univers enfantin en y ajoutant des créatures tirées de la mythologie et du fantastique tels que le Griffon et la Simili-tortue ainsi que des jeux enfantins tels que les cartes à jouer, les comptines, qui vont s'animer sous les yeux du lecteur.

Enfin, il puise dans le merveilleux, un ingrédient fréquent : les métamorphoses. Toutefois à la différence d'*Alice,* les métamorphoses des contes de fées sont généralement la transformation d'un des protagonistes en animal par punition ou, pour les héros bienveillants, une transformation constitue une épreuve et n'est que temporaire. Mais, en ce qui concerne Alice, ses métamorphoses sont uniquement des changements de taille soulignant ainsi son inadaptation à l'environnement qui l'entoure.

Grâce au merveilleux, Carroll transporte le lecteur dans un autre monde, un univers totalement inconnu, magique, étrange. Il permet au héros (et au lecteur) de s'évader de la vie qu'il mène pour un monde inconnu dans lequel il est amené à réaliser de nombreuses découvertes lors de son exploration. Ainsi le merveilleux devient une alternative à l'ennui et la pâleur de la vie. Il propose un lointain écho de notre quotidien, déformé et agrémenté de surprenantes rencontres. Cette part du merveilleux fait oublier au lecteur l'hostilité du Pays des Merveilles.

Aux éléments du merveilleux précédemment cités s'ajoute un ingrédient plus rare des contes de fée : le rêve. Le tour de force de Carroll est d'avoir opéré un passage du monde réel au merveilleux sans qu'un seul instant on puisse supposer que l'héroïne commence à rêver. Cependant au premier abord, ce conte semble n'avoir ni récit à proprement parler, ni déroulement d'une histoire qui ait un sens et une durée, et surtout pas de sens moral ce qui rend flou et instable le récit ; cette absence de récit, de déroulement et de sens moral sont caractéristiques d'un rêve. [9] L'absence de lien apparent entre les différentes rencontres d'Alice et le non-sens omniprésent rendent presque inintelligible cette œuvre jusqu'à ce qu'Alice fasse la découverte que ce n'était qu'un rêve à la fin du récit, découverte qu'elle partage avec sa sœur et le lecteur : « Oh, quel rêve bizarre je viens de faire ! » . [9]

L'habileté de Carroll est d'avoir suggéré et rendu vraisemblable ce rêve dès les premières lignes alors qu'il ne nous est révélé qu'à la fin du récit. : Alice « très lasse », «… se sentait toute endormie et toute stupide à cause de la chaleur » (Ip41). Quoi de plus naturel qu'Alice se soit effectivement endormie et mise à rêver ?

En outre, le rêve est connu pour emprunter au quotidien des éléments et former une histoire. Il est élaboré par notre cerveau et servirait à mémoriser les événements de la veille. Par ailleurs, le rêve intègre les éléments qui nous entourent pour préserver notre sommeil, essentiel au bon fonctionnement des êtres vivants. Cependant lorsque ces éléments sont trop présents, nous nous réveillons.

Ainsi Carroll respecte cette notion de réveil dû à un élément perturbateur du sommeil. Ce sont les feuilles mortes tombant sur Alice qui vont la réveiller. Cependant son cerveau a tenté de les intégrer à son rêve pour préserver son sommeil sous la représentation des cartes à jouer.

Par ailleurs, Carroll prend soin de réaliser un parallèle entre le monde réel d'Alice et les éléments de son rêve :

« Elle resta assise, les yeux fermés, croyant presque être aux Pays des Merveilles, tout en sachant fort bien qu'il lui suffirait de les rouvrir pour retrouver la terne réalité. L'herbe ne bruirait plus qu'au souffle du vent, et , seul le balancement des tiges de roseaux ferait naître des rides à la surface de la mare… le tintement des tasses de thé deviendrait le tintement des clochettes des moutons, les cris aigus de la Reine ne seraient plus que la voix du petit berger…Les éternuements du Bébé, le cri du Griffon et tous les autres bruits étranges, se transformeraient (elle ne le savait que trop), en la rumeur confuse qui montait de la basse cour, tandis que le meuglement lointain du bétail remplacerait les lourds sanglots de la Simili-Tortue». (XIIp177)

Les éléments du merveilleux et ceux du rêve, plongent le lecteur dans un monde rempli de féérie, dans lequel tout est prétexte à émerveillement car le merveilleux carrollien est de nature enfantin. Par ailleurs, les éléments du merveilleux sont classiques des contes de fées, par conséquent, le lecteur est, de manière inconsciente, rassuré dès le début de l'histoire. Le lecteur sait que l'histoire se terminera bien. De même, bien qu'un cauchemar se vive intensément par son créateur, il peut être interrompu à tout moment. Ainsi le lecteur n'est pas inquiet par le sort de son héroïne. Bien que le Pays des Merveilles soit rempli d'hostilité, Carroll réussit cependant, à l'aide de la conjugaison d'éléments communs aux contes de fées et d'une structure onirique, à entrainer le lecteur vers la féérie.

3) Des distances prises par rapport à la tradition du conte

De la même manière qu'il a refusé la contrainte des règles victoriennes en créant un univers de transgression, Lewis Carroll prend ses distances avec la tradition du conte refusant ainsi la contrainte imposée par ce genre littéraire. En effet, *Alice* est traditionnellement connu pour être un conte de fées, cependant de nombreux éléments bousculent nos habitudes. Quels éléments rompent avec la tradition et font d'*Alice* un conte à part ?

Son auteur d'abord, n'est qu'illusion. En effet, l'utilisation d'un pseudonyme (Lewis Carroll) de la part de Charles Dogdson signifie que ce conte de fée a été écrit par un personnage fictif. Ce pseudonyme a par ailleurs une importance particulière pour son auteur, lui permettant de séparer sa vie privée, sérieuse et monotone, de sa vie publique pleine de fantaisie.

Ensuite l'histoire même de sa rédaction est surprenante ! En effet, tout débuta le 4 juillet 1862, au cours d'une promenade en bateau sur l'Isis, un jour de grand soleil (« dans cette après midi dorée », p39), où Dodgson raconta à Alice (Fig.2), Lorina et Edith Liddell et à son ami Duckworth, *les aventures d'Alice sous la terre* qu'il improvisait alors complètement.

Fig.2 : Alice Pleasance Liddell âgée d'environ dix ans. Elle fut la muse qui inspira l'histoire *d'Alice au Pays des Merveilles* à Lewis Carroll [Charles Lutwidge Dodgson]

Or les archives météorologiques de l'époque nous révèlent que la journée était pluvieuse et non ensoleillée. Leur mémoire a donc gardé uniquement les moments joyeux et embellit les éléments perturbant cette journée idyllique. D'ailleurs, cette journée eut une résonance particulière puisque Lewis Carroll la raconte dans son journal : « Remonté la rivière jusqu'à Godston avec les trois petites Liddell. Nous avons pris le thé au bord de l'eau et n'avons pas regagné Christ Church avant huit heures et demie. » . Il écrit en face sur la page suivante de son journal : « A cette occasion, je leur ai raconté une histoire fantastique intitulée *Les aventures d'Alice sous terre*, que j'ai entrepris d'écrire pour Alice. ». Cette histoire commença à être rédigée le 13 novembre et fut présentée à Mr Tenniel le 25 janvier qui la reçut amicalement. Le manuscrit fut envoyé à Alice le 26 novembre 1864. L'œuvre finale fut publiée en 1865, trois ans jours pour jour, après cette fameuse promenade. [15, 21]

Le conte de fées folklorique est traditionnellement le résultat d'une histoire qui a été remodelée sans cesse. Chaque narrateur élimine et ajoute certains éléments pour rendre l'histoire plus significative pour lui-même et pour ses auditeurs qu'il connaît bien. [2] Or, *Alice* est un conte qui s'inscrit bien dans la tradition orale : Carroll a certainement inventé son histoire au vu des réactions des trois fillettes mais cette histoire n'a pas connu de remodelage puisqu'elle n'a eu qu'un narrateur. Lewis Carroll a transcrit ce conte en conservant le récit initial et en y ajoutant des scènes pour l'enrichir, scènes qui ont été écrites d'un trait sans remaniement. Cette histoire nous est alors retranscrite dans toute sa pureté ce qui fait sa singularité.

Ainsi, *Alice* est née sous la pression de l'événement ; ce n'était pas chez Carroll un désir d'écrire pour les enfants : « c'est pour faire plaisir à une enfant que j'aimais (je ne rappelle pas avoir eu d'autre motif), j'écrivis et illustrai de mes propres dessins. En le rédigeant j'y ajoutai de nombreuses idées originales, qui semblaient naitre d'elles-mêmes et se greffer sur la souche d'origine ; chaque idée, chaque phrase des dialogues m'est venue toute seule ». *Alice* est née sous la pression d'un besoin de conter pour une petite fille qui était chère à ses yeux. [9]

Toutefois le désir d'écrire pour une enfant revêt chez Carroll un sentiment plus profond. Alice ne fut qu'un élément déclenchant. Ainsi un auteur pour enfant désire écrire pour plusieurs raisons : outre faire plaisir à de petits enfants, il existe aussi le sentiment d'être incapable de faire mieux, de les éduquer en divertissant parce qu'on croit les comprendre, ou enfin simplement parce qu'on a gardé soi-même l'âme d'un enfant , que les problèmes qui se posaient à l'enfant qu'on était, faute d'avoir été résolus, se sont transportés à l'âge adulte. Aussi, Carroll, outre cette pression d'écrire pour un être cher, peut être classé dans cette dernière catégorie (tout comme James Barries de *Peter Pan*). Son âme d'enfant se retrouve dans l'extrême simplicité du vocabulaire et un refus des explications (pas de préface ni de commentaire). *Alice* expose des problèmes qui à la première lecture sont simples, dans un cadre où le rôle des « grandes personnes » est considérablement réduit (cinq adultes : La sœur d'Alice, le Roi et la Reine, la Duchesse et la cuisinière). Cette capacité à entrer dans la peau d'un enfant fait d'*Alice* un conte de fées à part. [9]

D'autre part, si Carroll s'inscrit dans la tradition du conte, il en transforme à la fois la structure et le message. En effet, *Alice au Pays des Merveilles* ne s'ouvre pas sur le traditionnel « Il était une fois… ». Ensuite, d'après Tolkien, connu notamment pour le célèbre conte *Le seigneur des anneaux*, le nombre d'éléments constituant les

contes de fées est de quatre, à savoir l'imagination, la guérison d'un profond désespoir, la délivrance d'un grand danger (une menace dirigée contre l'existence physique du héros, ou contre son existence morale), et, par-dessus tout, le réconfort.[2] Or Alice possède bien l'imagination (son histoire même est l'objet de son inventivité), la guérison d'un désespoir résidant dans la découverte de son identité, et le réconfort de la fin lorsqu'on se réveille avec elle, toutefois elle n'est pas menacée par un grand danger (hormis la Reine qui coupe les têtes mais cette dernière est tournée en ridicule). Cette modification structurale, participe alors à l'incongruité de cette œuvre.

Enfin, Lewis Carroll de par sa capacité à entrer dans la peau d'un enfant sait comment les amuser, les intéresser. Un autre tour de force de Lewis Carroll rendant *Alice aux Pays des Merveilles* si particulier, est d'avoir réhabilité le jeu, le rêve, et la folie dans son œuvre pour mieux approcher cette vérité de l'enfance. Cette réhabilitation est alors le point de départ à une formidable créativité, nous restituant la part de l'enfance qui sommeille en chacun de nous, tout comme Walt Disney au travers de ses adaptations cinématographiques. C'est sans aucun doute une des raisons majeures du succès de son œuvre : le lecteur est transporté dans un ailleurs merveilleux par le biais du jeu et du rêve. Toutefois, Bettelheim nous explique « qu'il existe évidemment des différences très importantes entre les contes de fées et les rêves. Dans le rêve, l'accomplissement des désirs est le plus souvent déguisé alors qu'il est ouvertement exprimé dans les contes de fées. Dans le rêve, les problèmes qui bouleversent l'individu ne trouvent pas de solution, alors que le conte de fées promet qu'une solution heureuse sera trouvée ». Cette mixité rêve/conte de fées rend floue la limite : Lewis Carroll prend soin de nous faire comprendre qu'Alice ne fait que rêver toutefois son désir de retrouver son identité est clairement exprimé et elle semble y parvenir car elle s'affirme franchement à la fin : « je m'appelle Alice, plaise à votre majesté » (VIII, p124). [2]

Ainsi, bien qu'*Alice* semble demeurer un conte de fées, sa structure clairement onirique et la distance prise par Carroll avec la tradition du conte rendent difficile la classification d'*Alice* dans un genre littéraire clairement défini, ce qui renforce la singularité de cette œuvre.

C) Des animaux au symbolisme particulier

1) La faune du Pays des Merveilles

Le bestiaire du Pays des Merveilles est très diversifié et compte plus de quarante espèces (Tab.1). Ce bestiaire est en grande majorité inspiré de la faune qui nous entoure : 57% des espèces appartiennent à une faune dite familière (en rose), que Carroll et les petites Liddell ont pu rencontrer au cours d'une de leur ballade dans la campagne anglaise, 6% ont complètement disparu ou sont inventées (violet), 15% sont empruntés au bestiaire marin (bleu), 22% à la faune exotique, certainement en provenance des récits d'explorateurs (vert).

Tableau 1 : Le bestiaire du Pays des Merveilles en fonction de leur apparition par chapitre et de leur provenance (une faune dite familière (en rose), complètement disparue ou inventée (violet), marine (bleu), et exotique (vert)).

Chapitre 1	Lapin Blanc	(Dinah)	(Chat, Chauve-souris)			
Chapitre 2	Lapin Blanc	Souris	(Dinah)	(Petit chien)	Canard, Dodo, Lori, Aiglon	(Abeille, Crocodile, Morse, Hippopotame)
Chapitre 3	Canard, Dodo, Lori, Aiglon	Souris	(Dinah)	Crabe, Pie, Serin		
Chapitre 4	Lapin Blanc	(Dinah)	Lézard, Cochon d'Inde	Petit chien	Chenille	
Chapitre 5	Chenille	Pigeon	(Serpent)			
Chapitre 6	Poisson, Grenouille	Chat de Chester	Cochon	(Lièvre de Mars)		
Chapitre 7	Lièvre de Mars	Loir	(Corbeau)	(Chauve-souris)		
Chapitre 8	Lapin Blanc	Hérisson et Flamand rose	Chat de Chester			
Chapitre 9	Griffon, Simili-Tortue	(Tortue Grecque)				
Chapitre 10	Griffon, Simili-Tortue	(Homard, tortue, phoque, méduse)	(Merlan, Escargot, Brochet, Aiguille et Requin-marteau, Crevette)	(Tigre, Hibou)		
Chapitre 11	Lapin Blanc	Lièvre de Mars	Loir	Cochon d'Inde		
Chapitre 12	(Poisson rouge)	Lézard	Lapin Blanc	(Lapin, Souris, Lièvre, Griffon cochon d'Inde, Lézard, Simili-Tortue)	(Mouton, Bétail)	

Toutes les espèces ne revêtent pas la même importance au sein du récit (Tab.2). Certaines n'apparaissent que très peu au cours de l'histoire (61% n'apparaissent que dans un seul chapitre), voire ne font l'objet que d'une évocation (50% ne sont qu'évoquées, elles ne sont pas physiquement présentes) alors que

d'autres espèces vont prendre plus d'importance, notamment le Lapin Blanc qui apparaît dans la moitié de l'ouvrage.

Cette importance est toutefois à nuancer. Par exemple, les Cochons d'Inde apparaissent plus souvent que la Chenille (ils apparaissent dans trois chapitres alors que la Chenille n'apparaît que dans un seul chapitre), cependant, presque tout un chapitre « Conseils d'une Chenille » est consacré à cette dernière. Par ailleurs, cette Chenille joue un rôle clef puisqu'elle fait partie des animaux adjuvants alors que les Cochons d'Inde jouent un rôle secondaire au sein du récit.

Tableau 2 : Le bestiaire du Pays des Merveilles en fonction du nombre et des chapitres d'apparition, et de leur présence réelle (gras) ou d'une simple évocation. Les espèces soulignées ont une importance plus grande au sein du conte.

Nombre d'Apparitions ou évocations	Animal	Apparitions dans les chapitres:						Nombre d'Apparitions ou évocations	Animal	Apparitions dans les chapitres:	
6	**Lapin Blanc**	1	2	4	8	11	12	1	Crabe	3	
4	Dinah	1	2	3	4			1	Crevette	10	
4	**Lièvre de Mars**	6	7	11	12			1	Crocodile	2	
3	**Cochon d'Inde**	4	11	12				1	Escargot	10	
3	**Griffon**	9	10	12				1	**Flamand rose**	8	
3	**Simili-Tortue**	9	10	12				1	**Grenouille**	6	
3	**Souris**	2	3	12				1	**Hérisson**	8	
2	**Aiglon**	2	3					1	Hibou	10	
2	**Canard**	2	3					1	Hippopotame	2	
2	**Chat de Chester**	6	8					1	Homard	10	
2	Chauve-souris	1	7					1	Méduse	10	
2	**Chenille**	4	5					1	Merlan	10	
2	**Dodo**	2	3					1	Morse	2	
2	**Lézard**	4	12					1	Mouton	12	
2	**Loir**	7	11					1	**Petit Chien**	4	
2	**Lori**	2	3					1	Phoque	10	
2	**Tortue**	9	10					1	Pie	3	
1	Abeille	2						1	**Pigeon**	5	
1	Aiguille	10						1	Poisson	6	
1	Bétail	12						1	Requin	10	
1	Brochet	10						1	Serin	3	
1	**Cochon**	6						1	Serpent	5	
1	Corbeau	7						1	Tigre	10	

C'est pour ces raisons que cette étude nous à conduit à faire des choix : tous les animaux ne feront pas l'objet de réflexion, seule une dizaine est réellement abordée, fonction de leur importance et de leur apport à l'étude : le lapin, la souris, le dodo, le loir et le lièvre, le griffon et la tortue, le chat, la chenille et le pigeon.

2) Le symbolisme traditionnel de ces animaux

Le symbole est une image qui permet de désigner une idée, un concept. Le symbolisme animalier s'inspire des caractéristiques de chaque animal pour représenter un trait de caractère de l'homme. A titre d'exemple, le Chien est devenu l'allégorie de la fidélité. Cependant, tenter de décoder un symbole est un exercice périlleux car un symbole peut avoir plusieurs sens, il en change selon les cultures et il n'est pas indépendant des symboles qui l'entourent. [23]

Parmi les animaux précédemment cités, chacun est porteur d'une idée. Comment sont-ils perçus dans nos sociétés ? Que symbolisent-ils ? Quels traits nous ont inspirés pour les élever au rang de symbole ?

Le Lapin/Lièvre incarne généralement la fertilité au vu du nombre de lapereaux qui voient le jour à chaque portée. A la période du rut, son excitation symbolise la folie. Ses bonds lui confèrent une image de joie de vivre, de dynamisme et cette proie, particulièrement sur ses gardes représente la vigilance. Ses tremblements sont perçus comme de la lâcheté, de la timidité ou de la peur. Il incarne aussi la forme enfantine, immature d'une personne (un novice est souvent nommé lapin) alors image de confiance et de renoncement. [5, 7]

La Souris, petite et malicieuse, et le Rat, moins sympathique, partagent pourtant une même image : ils sont symbole de prévoyance lorsqu'ils fuient le navire lors de naufrages. [5, 7]

Le Chat est un animal particulièrement ambigu. Souvent associé à la lune à cause de la variation du diamètre pupillaire, il est dit lunatique. De comportement changeant, capricieux, il peut être très câlin et, l'instant d'après, donner un coup de patte. Prédateur crépusculaire jouant avec ses proies, il représente le Mal, la malchance, la sournoiserie, la traîtrise ; il est alors l'associé du diable et de la sorcière (notamment s'il est de couleur noire). En revanche, sa souplesse, son port de tête, son élégance, teintés d'insolence, vont lui attribuer l'image de la liberté, l'indépendance, l'insoumission ; refusant toute contrainte il peut malgré tout paraître égoïste. Sa langueur fait de lui la représentation de la sensualité, de la féminité. Son ambivalence le hisse comme symbole du Mystère ; il est la composante de notre personnalité qui refuse les clichés. [5, 7]

Le Chenille/Papillon est utilisé comme symbole de la métamorphose, transformation qu'elle subit pour passer d'un animal terrestre à un animal aérien. Ce passage d'un élément à l'autre représente la renaissance, l'élévation de l'âme. Tout comme l'Ame, il semble insaisissable et immortelle. Ses ailes fragiles et chatoyantes lui confèrent le symbole de la beauté. [5, 7]

Le Pigeon ne porte pas en lui de symbole particulier ; il faut se tourner vers une race particulière de Pigeon pour en tirer une représentation : la Colombe/Tourterelle. Cette race frappe par sa blancheur et sa grâce lui conférant l'image de paix (souvent dessinée avec un rameau d'olivier dans son bec), de pureté, de simplicité. Par ailleurs, il semblerait que la femelle reste fidèle au mâle, et ce même après la mort de son compagnon, lui donnant ainsi l'image de la fidélité conjugale. [5, 7]

Le Loir, tout comme le Pigeon, ne semble pas véhiculer de réel symbole. Sa capacité à hiberner et sa caractéristique nocturne font de lui un animal paresseux

sans cesse endormi. Cependant, d'autres animaux semblent davantage représenter la paresse, tel que l'âne, le faisant tomber dans l'oubli en ce qui concerne le symbolisme animal. [43]

Le Dodo, oiseau autrefois endémique de l'île Maurice, ressemble à une grosse pintade. Sa lourdeur et ses ailes atrophiées en font un animal pataud et repoussant, incapable de voler. Ce gibier est une proie idéale des marins hollandais et fut vite anéanti. Cependant au début du XIXe siècle, peu d'hommes s'intéressaient à cet animal et beaucoup pensaient que cet oiseau appartenait à la mythologie. Grâce aux rapports écrits de George Clarke à propos de la découverte d'ossements dans la Mare aux Songes puis sa popularité dans *Alice au Pays des Merveilles*, cet oiseau a été réhabilité dans nos mémoires. Erigé au rang des martyrs, il est aujourd'hui, l'archétype de l'espèce éteinte. Son extinction étant entièrement imputable à l'espèce humaine, il nous rappelle notre culpabilité et notre devoir de protection de la faune. [55]

La Tortue est un animal qui a traversé les âges. En provenance de la préhistoire, elle symbolise la longévité et la force. Son silence et sa lenteur sont perçus comme un signe de patience et de sagesse. Sa capacité à se rétracter à l'intérieur de sa carapace en fait le symbole de la retraite, de l'intériorisation de soi et de l'isolement du monde, afin de mieux méditer. Ainsi cette carapace renferme toute sa sagesse et ses connaissances. Elle est alors représentée comme véritable puits de savoir. Toutefois, lorsque les hommes commencent à comprendre certains mécanismes de l'univers, leur croyance en la puissance du ciel s'évanouit et la Tortue devient alors le symbole de l'ignorance et de la naïveté des ancêtres. [5, 7]

Le griffon, animal mythique, hybride d'un lion et d'un aigle, porte en lui les symboles de ces deux animaux. Le Lion est doté d'une force et d'une agilité extraordinaires et son rugissement effraie la faune qui l'entoure, lui conférant l'image de puissance et de pouvoir. Son port imposant et son regard fier font de lui une figure majestueuse l'élisant Roi des animaux. Vigilant, il combattra avec bravoure, furie et acharnement quiconque entrant sur son territoire ; il est alors associé au courage. Quant à l'Aigle, il est le Seigneur des airs. Doté d'ailes robustes et de serres acérées, il est l'image de la puissance. Capable d'atteindre la hauteur la plus élevé, il symbolise alors la liberté et l'élévation à la connaissance, faisant aussi de lui une image de solitude et d'orgueil. Doté d'un champ de vision exceptionnel et veillant sur ses petits, il incarne l'extrême vigilance. Son port impérieux traduit en lui l'ambition, la condescendance et une volonté de domination. [5, 7]

Ainsi, cette faune hétéroclite porte en elle, une variété importante de symboles souvent contradictoires. Ces différents animaux ont une place importante dans l'œuvre de Carroll. Symbolisent-ils les mêmes idées ou sont-ils nés d'une autre inspiration de la part de Carroll?

3) Ce que Carroll en a fait

Le Lapin carrollien est un animal ambivalent : peureux ou timide (il court « à toute vitesse » pour ne pas arriver en retard (I, p45), et s'inquiète de se faire exécuter, « Oh mes pauvres petites pattes ! Oh ma fourrure et mes moustaches ! Elle va me faire exécuter » (IV, p71)), il peut aussi s'avérer être impitoyable envers ses domestiques ou envers l'intrus dans sa maison. Par ailleurs, sa blancheur vient renforcer la forme enfantine qu'il symbolise, trouvant écho en l'Alice du début du conte. Une Alice qui attribue naïvement sa confiance en un Lapin et le suit dans un terrier sans s'interroger sur les risques. Elle renonce à ses habitudes et à la proximité de sa famille (sa sœur) pour s'élancer vers d'extraordinaires aventures.

Quant au Lièvre, Carroll s'est servi de son image de fou pour créer son personnage car celui-ci dérive de l'expression anglaise « Fou comme un Lièvre de Mars », elle-même due à l'excitation importante de celui-ci lors de la période du rut.

La Souris carrollienne est énorme comparée à Alice. Carroll va à l'encontre de nos habitudes de petite souris. Par ailleurs, si elle est un animal souvent sympathique aux enfants, elle est ici sèche, autoritaire.

Le Chat carrollien apparaît sous deux formes : il est incarné par Dinah au début du récit puis par le Chat-du-comté-de-Chester. Cette incarnation par deux personnages rappelle l'ambivalence de cet animal.
Dinah est dépeinte comme assise près du feu, ronronnant de manière charmante tout en faisant sa toilette (II, p59). Elle apparaît comme une figure douce et, d'après Alice, elle est « la meilleure chatte du monde » (III, p70), cependant elle semble aussi être une chasseuse hors pair.
Le Chat-du-comté-de-Chester est le premier chat qu'Alice voit sourire. Ce sourire lui confère un air charmant, néanmoins son apparence physique (« des griffes extrêmement longues et un très grand nombre de dents » (VI, p104)) impose le respect. Ses apparitions et disparitions qui appartiennent au domaine du fantastique, son sourire ainsi que sa philosophie sibylline concourent à la symbolique du mystère.

Toutefois, aucun d'eux ne semble de comportement changeant ou capricieux, bien au contraire. Loin de représenter le Mal, son physique et son sourire mettent mal à l'aise, il paraît fourbe. Cependant le Chat va faire preuve de bonne volonté en l'aidant dans ce pays de fous alors que tous les animaux la rejettent ; il sera son seul ami. En outre, son refus de baiser la main du Roi et la réplique d'Alice : « un chat peut bien regarder un Roi » (VIII, p131) rappelle l'insoumission de cet animal.

La Chenille est aussi utilisée dans cette œuvre pour son symbole de métamorphose. Elle est le reflet des changements de taille d'Alice. Cette renaissance qu'elle représente peut être perçue comme la naissance d'une nouvelle Alice, grandie par sa sagesse à la fin de ses aventures.

Le Pigeon, normalement figure de Paix, est à l'opposé de son rôle. Il est vindicatif, cherchant à faire fuir l'intrus : « un gros pigeon s'était jeté en plein sur son visage, et la frappait violemment de ses ailes » (V, p91). Loin de l'image de simplicité habituelle, il recherche des rapprochements complexes entre la fillette et les serpents pour mieux appuyer sa théorie et légitimer sa virulence pour défendre son nid.

Le Loir porteur de paresse et d'endormissement est utilisé à cette même fin par Carroll. Ces deux particularités sont intrinsèques à sa personne. En effet, alors qu'il tente, comme ses compagnons, de démontrer l'inexactitude des propos d'Alice en déclamant : « C'est comme si tu disais […] que : ''Je respire quand je dors'', c'est la même chose que ''Je dors quand je respire'' », il est repris par le Chapelier « C'est bien la même chose pour toi » (VII, p111). Ces répliques, bien qu'extrêmes, mettent en avant que le Loir passe sa vie à dormir (la respiration supportant l'image du souffle vital).

Le Dodo comme précédemment évoqué, n'était que très peu connu du public. Les personnes pensaient que son existence était un mythe. A l'époque victorienne, il ne symbolisait aucunement l'extinction des espèces ; Carroll n'a donc pas utilisé la symbolique animalière pour créer son personnage. En revanche, l'engouement de son œuvre a permis de le faire connaître auprès du public et ainsi ramener à la surface le souvenir de son extermination le hissant au plan d'emblème de l'extinction animale. Carroll s'est en fait servi de la sonorité double de son nom rappelant le bégaiement dont il était atteint.

La Tortue carrollienne ne s'intériorise pas le moins du monde et loin d'être silencieuse, elle chante sa mélancolie à qui veut l'entendre. Cependant, son image de longévité est traduite dans la mélancolie et les souvenirs de son éducation. Elle montre tout son savoir en énumérant tous les cours auxquels elle a assisté.

Cependant, Carroll ne semble pas s'être inspiré de sa symbolique pour créer son personnage. Son nom complet étant la Simili-Tortue, référence au nom d'une soupe en vogue à l'époque : ''The Mock Turtle Soup'', soit la soupe à la Simili-tortue.

Le Griffon carrollien est une véritable caricature. Bien qu'il soit symbole de vigilance, Alice le découvre profondément endormi (IX). Carroll ne prend pas le temps de nous le dépeindre, il nous incite à regarder l'image de Tenniel. Le lecteur découvre alors un Griffon chétif. Alors que cette créature est traditionnellement terrifiante et que son « aspect […] ne plaisait guère à [Alice] » (IX, p140), cette dernière a moins peur de rester en sa compagnie que de repartir auprès de la Reine. En outre, sa posture n'est en rien majestueuse et ne traduit ni puissance, ni pouvoir. Ses répliques sont toutefois teintées de condescendance : « Comment ! tu n'as jamais entendu parler de laidification ! […], si tu ne sais pas ce que c'est que ''laidifier'', tu es une idiote fieffée. » (IX, p144)

Carroll ne s'attarde pas sur le symbolisme animalier pour créer ses personnages. Bien au-delà du simple symbole, ces créatures ont une résonnance bien plus intime pour leur créateur. Quels sont les éléments ayant inspiré Carroll lors de la naissance de ses personnages ? Quels sont leur rôle dans cet ouvrage?

II) Le rôle des animaux du pays des Merveilles

A) L'animal, point de suture entre réalité et fiction : le pilier d'une structure onirique

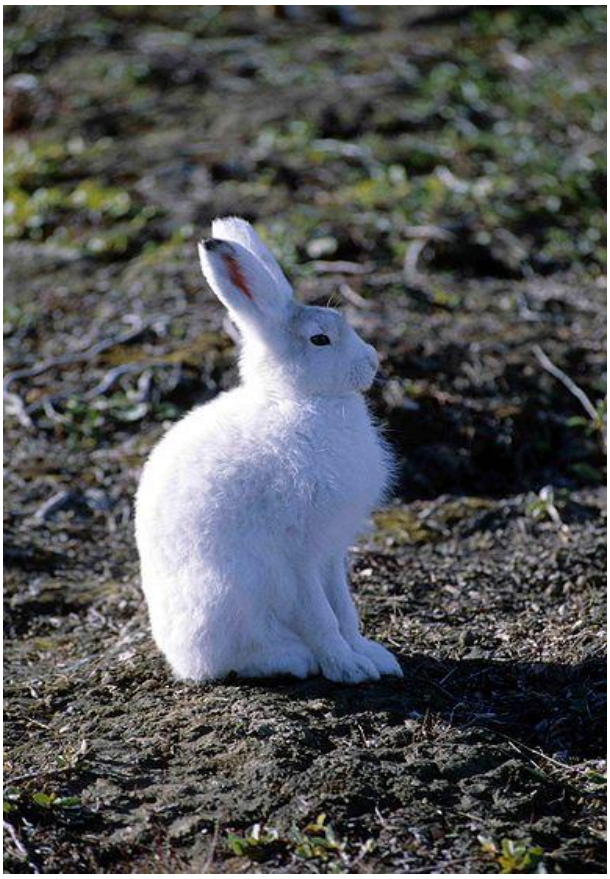
1) Le Lapin Blanc, animal au caractère particulier qui joue le rôle de passeur et fil conducteur

Fig.3 : Le Lapin Blanc est décrit les yeux roses et revêt un gilet cependant le détail qui va surprendre Alice est la montre qu'il sort de la poche de son gilet. [Tenniel]

Le Lapin Blanc est le premier animal apparaissant dans ce conte, ce qui lui confère une importance au sein du récit. Il est décrit avec des yeux roses et revêtu d'un gilet (Fig.3). Alice ne trouve rien de remarquable à cela, et n'est pas plus surprise lorsqu'il se met à parler (I, p41). Le détail qui va la surprendre est lorsque le Lapin Blanc tire une montre de la poche de son gilet, regarde l'heure et se met à courir de plus belle. Sa curiosité la pousse alors à suivre ce petit lapin pressé. Est-ce ce lapin humanisé qui a attisé sa curiosité ou bien est-ce de savoir pourquoi il était en retard ? Toujours est-il que le Lapin Blanc revêt le rôle de l'élément initiateur du conte sans lequel Alice n'aurait pas atterri au Pays des Merveilles. Il est le seul animal du pays imaginaire à être autorisé à passer dans le monde réel, permettant le passage entre ces deux mondes (réalité et fiction).

Cependant, malgré notre plongeon dans la fiction grâce au Lapin Blanc, Carroll prend soin de ponctuer son texte de nombreux détails nous ramenant à la surface du terrier. En effet, le rêve est un des piliers de ce conte. Or l'emprunt d'éléments au quotidien devient essentiel pour rendre crédible le caractère onirique de son œuvre. Quels éléments empruntés à la réalité permettent aux animaux de réaliser ce pont entre réalité et fiction, essentiel à la structure onirique d'*Alice* ?

Fig.4 : Le Lièvre Arctique partage la même couleur blanche que le Lapin Blanc et sa course effrénée lui confère le caractère pressé de son homologue du Pays des Merveilles. [Ansgar Walk]



En premier lieu, le caractère pressé du Lapin Blanc est à replacer dans un contexte naturaliste. En effet, comment ne pas penser au lièvre arctique doté d'une fourrure blanche lui servant de camouflage ? (Fig.4). Le lapin/lièvre est à classer dans les animaux de proie. Sa meilleure défense est la fuite. Le lièvre arctique peut atteindre soixante kilomètres par heure. Cette course effrénée est importante pour sa survie face à son principal prédateur, le loup arctique. Ainsi, la peur est le moteur de son empressement.[60] Tout comme le lièvre Arctique, le Lapin Blanc est un animal peureux : inquiet d'être en retard (I), puis d'avoir perdu l'éventail et les gants (IV), il sera ensuite nerveux lors du cortège de la reine puis anxieux de révéler à Alice l'emprisonnement de la Duchesse (VIII). Lewis Carroll écrit d'ailleurs dans un article « Alice on the stage » qu'il devrait porter des lunettes, avoir une voix tremblante et les genoux qui s'entrechoquent : un air qui suggèrerait son incapacité à dire « bouh à une oie ». [18]

Sa peur est aussi un emprunt à la réalité. L'explication nous est apportée par Martin Gardner dans *The Annotated Alice*, qui nous révèle, que l'expression qu'utilise le Lapin lorsqu'il croit qu'il va être exécuté (IV, p71) : « aussi sûr que les furets sont des furets », n'est pas anodine car le furet est un réel prédateur du lapin. Il continuera à lui sucer le sang au niveau du cou tant que le lapin se débattra ce qui est corrélé à sa frayeur d'être exécuté par la duchesse puis décapité par la Reine. [18]

Cependant, le Lapin carrollien est ambivalent. D'abord peureux, il devient tyrannique envers Alice. C'est au cours du chapitre IV intitulé « Un lapin envoie Pierre et pierres » que nous apprenons le plus sur lui. Ce chapitre nous dépeint l'intérieur de la maison du Lapin, morceaux de son intimité, et nous le présente à l'opposé lorsqu'il joue son rôle de maître des lieux : il est colérique envers ses domestiques, donnant sans cesse des ordres : il interpelle Alice (lorsqu'il la confond avec Marie-Anne) « avec colère », appelle d'une voie furieuse « Pat » un autre de ses domestiques, le traitant d'imbécile. De plus, il utilise des méthodes plutôt

radicales pour faire sortir Alice de chez lui : il envisage de brûler sa maison puis lapide la pauvre enfant.

Il réapparait enfin avec une trompette et un morceau de parchemin pour jouer son rôle de héraut lors du procès des tartes volées (XI, p157) (Fig.5). Le Lapin Blanc a pris de l'assurance au cours du récit. Est-ce parce qu'il revêt le costume de héraut tel un acteur qui s'oublie pour laisser place à son personnage ou est-ce qu'il a évolué à l'image d'Alice qui prend, elle aussi de l'assurance ? Toujours est-il qu'il n'hésite pas à corriger le Roi :

« - Délibérez pour rendre votre verdict, ordonna le Roi aux jurés

- Pas encore, pas encore ! protesta le Lapin. Il y a beaucoup à faire avant d'en arriver là ! » (XI, p160)

Il lui indique ce qu'il doit faire : « Il faut absolument que Votre Majesté fasse subir un contre-interrogatoire à ce témoin » (XI, p165), ou dire : « Votre Majesté a voulu dire ''sans importance'', naturellement » dit-il d'un ton très respectueux, mais en fronçant les sourcils et en faisant des grimaces » (XII, p169).

Fig.5 : Le Lapin Blanc réapparait avec une trompette et un morceau de parchemin pour jouer son rôle de héraut au procès. Il reprend régulièrement le Roi sur le déroulement.
[Tenniel]

Non seulement le Lapin Blanc est l'élément initiateur de ce conte, mais ses réapparitions régulières (il intervient dans la moitié des douze tableaux), lui confèrent le rôle de fil conducteur du récit. Ce Lapin Blanc permet ainsi de relier les différents chapitres entre eux et de donner corps à cette histoire.

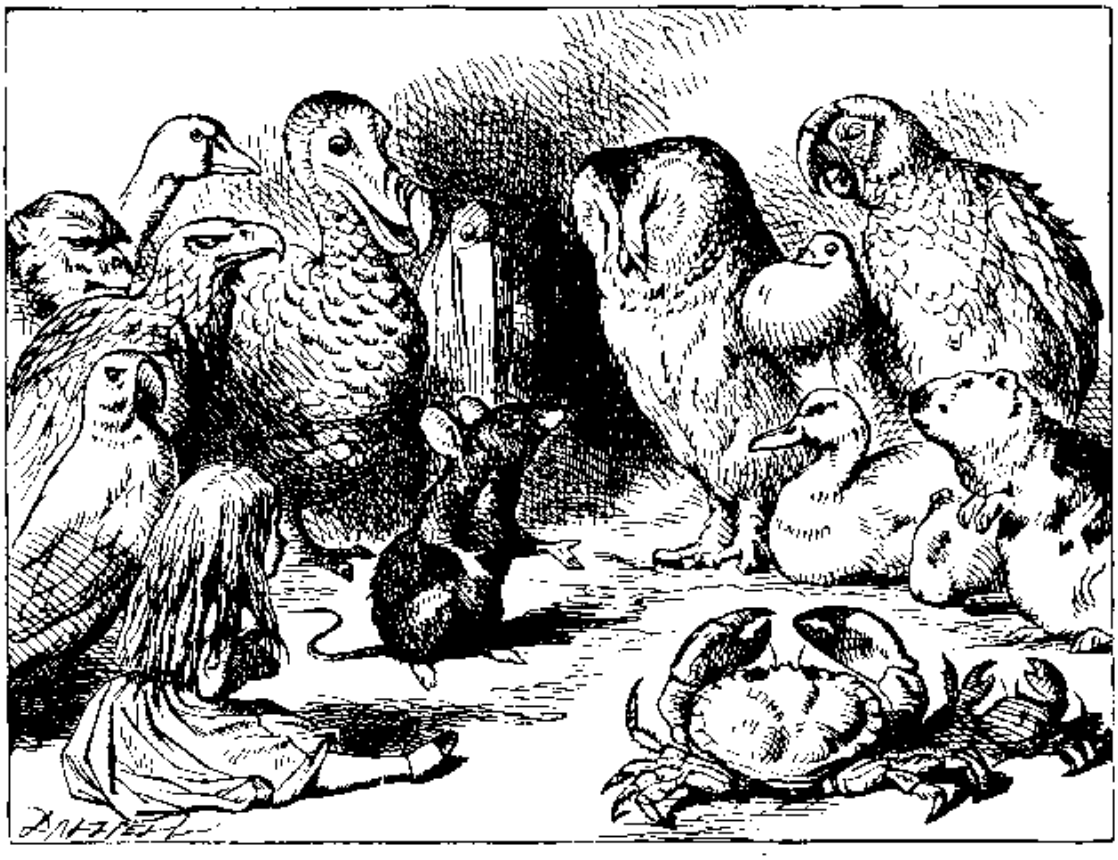
2) Les animaux, objets de caricature

Nous savons qu'Alice est née sous la pression de l'événement. Carroll conta alors son histoire aux petites Liddell en improvisant complètement lors d'une promenade sur la Tamise près d'Oxford. Quoi de plus logique pour Charles Lutwidge Dodgson, enseignant à Oxford, que de s'inspirer de personnages qui l'entourent ou évoqués lors des discussions avec Alice ?

Ainsi, Charles, connu pour ses parodies au sein de ses pamphlets, ne se gêna pas pour caricaturer des figures adultes et autoritaires connues d'Alice. Ces caricatures réalisent de nouveau un pont entre fiction et réalité. En effet une caricature est une image non conforme à la réalité, obtenue en altérant et accentuant certains traits de caractère souvent drôles, ridicules ou déplaisants.

Tout d'abord Miss Prickett, gouvernante d'Alice Liddell, fait l'objet de caricature en l'image de la Souris. Elle fut d'abord prise pour un morse ou un hippopotame (II, p57). Certes Alice, lors de sa rencontre était rendue minuscule, toutefois Miss Prickett était-elle marquée par l'embonpoint ? Cette entrée en matière était certainement pour amuser la fillette, cependant, cette légèreté n'efface pas l'inquiétude d'Alice face à cette gouvernante car la Souris est dépeinte comme possédant beaucoup d'autorité sur les animaux de la mare (III, p61) (Fig.6). Cette autorité s'inscrit dans la rigueur de l'enseignement victorien. [18]

Fig.6 : La Souris est la caricature de la gouvernante d'Alice, Miss Prickett. Elle possède beaucoup d'autorité sur les animaux de la marre. [Tenniel]



Or, au contact de cette Souris, Alice, fillette de la bourgeoisie anglaise, va rechercher dans la grammaire latine de son frère : « Une souris, d'une souris, à une souris, ô souris ! », puis dans son manuel de français : « Où est ma chatte ? » (II, p58, cette interrogation étant réellement en français dans le texte original) pour s'adresser à elle. Mais, son effort ne fut pas très concluant. Carroll s'amuse-t-il à montrer l'inefficacité du système éducatif de l'époque ?
En effet, la littérature, alors tournée en dérision, fait place à une leçon d'Histoire sur Guillaume le Conquérant. Cette histoire critique de nouveau l'instruction de l'époque victorienne. Car, d'une part, la Souris raconte l'histoire de Guillaume le Conquérant pour sécher tous les animaux tombés dans la mare aux larmes. La présentation de cette leçon d'histoire se veut aride, vide de pédagogie et d'attrait. D'autre part, elle cite beaucoup de protagonistes sans réellement expliquer les faits historiques.

En effet, historiquement, Guillaume le conquérant, fils illégitime, devient duc de Normandie dès l'âge de huit ans suite au décès de son père. Il fera de celle-ci un duché puissant, craint du roi de France. Il s'empare ensuite de la couronne d'Angleterre, après sa victoire à la bataille d'Hastings au cours de laquelle il s'opposa au dernier roi anglo-saxon du pays, Harold Godwinson en 1066. Cette conquête fait de lui l'un des plus puissants monarques de l'Europe occidentale et conduit à de très profonds changements dans la société anglaise, dont l'élite anglo-saxone disparaît au profit des seigneurs normands. [57]L'Angleterre ne s'est pas soumise facilement et plusieurs révoltes éclatèrent comme en 1068, Edwin et Morcar qui tentèrent de soulever la Mercie en se rangeant derrière Edgar Atheling, qui fut élu roi, mais ils ne surent pas rassembler des forces suffisantes pour tenir tête à l'invasion de Guillaume le Conquérant, à qui ils se soumirent rapidement. Ils furent emmenés en tant qu'otage en Normandie par Guillaume le Conquérant. [57]

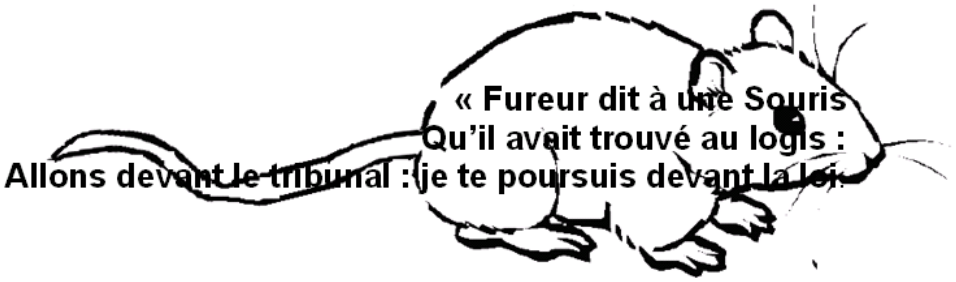
Le récit de la Souris est vague et inexact. Elle affirme qu'Edwin et Morcar se déclarèrent pour lui (à savoir Guillaume le Conquérant, III, p62-63), mais en réalité, ils durent se soumettre et furent emprisonnés. Ainsi, les souvenirs de Carroll sur Guillaume le conquérant étaient-ils vagues ? A-t-il embelli l'Histoire pour ne pas effrayer une fillette ? Ou a-t-il délibérément modifié l'Histoire pour tourner en ridicule le récit de la Souris ?

Des éléments laissent à penser que Carroll souhaitait tourner en ridicule cet enseignement victorien. En effet, d'après Martin Gardner, Carroll serait généalogiquement relié aux comtes Edwin et Mocar et ce passage nébuleux serait une citation de « Short Course of History » de Havilland Chepmell, ouvrage étudié par les petites Liddell avec leur gouvernante. Par ailleurs, il se souvenait très bien des différents acteurs de l'Histoire alors que le récit de la Souris est mal construit, apportant des indications historiques floues. Cette dernière hypothèse parait donc la plus probable. [18]

Outre la non-pédagogie de la Souris, son comportement d'institutrice est tourné en dérision. Elle débute par s'éclaircir la gorge, elle s'assure que tout le monde est attentif et réclame le silence : « Hum ! Hum ! reprit la Souris d'un air important. Tout le monde est prêt ? […] Faites silence, s'il vous plaît ! » (III, p62). Puis lorsqu'elle est incapable de fournir une explication, elle tente de le faire taire en lui montrant son ignorance (« Trouvant cela, répondit la Souris d'un ton plutôt maussade. Je suppose que tu sais ce que ''cela'' veut dire », III, p63), pour finir par

éluder tout simplement la question (« La Souris fit semblant de ne pas avoir entendu cette question », III, p63).

Enfin l'autorité et la sécheresse de l'enseignement de cette Souris sont mises en exergue face au génie pédagogue qu'est Carroll. En effet, le calligramme de Carroll en forme de queue de souris rend attractif cette comptine en y insérant des notions de poésie. Le New York Times rapporte que ce calligramme, lorsqu'il est rendu sous la simple forme de strophes, prend alors l'apparence d'une souris révélant ainsi ce que les anglais appellent le ''tail rhyme'' et qui fut très justement rendu par Papy dans la traduction française (III, p68) : [39]



Je n'accepte pas de refus ;
Je tiens que ce procès m'est dû :
Or il se trouve qu'aujourd'hui moi je n'ai rien à faire et toi ?

La souris répond au roquet :
Mon cher Monsieur un tel procès,
Sans juge et sans aucun jury, ne se peut pas je le crains fort.

Je serai juge et puis juré,
Répondit Fureur le rusé.
C'est moi qui rendrai le verdict. Je te condamnerai à mort. »

Cette souris se compose de deux vers courts (octosyllabe) rimant entre eux et formant le corps, suivis d'un vers long du double de la longueur (seize syllabes) formant la queue et qui rime, quant à lui avec le vers long de la strophe suivante.
Pour comprendre toute l'étendue du génie carrollien, il faut revenir à la version originale dans laquelle Carroll joue alors avec l'homophonie de ''tail'' qui signifie queue et ''tale'' le conte. Puis ''tail'' est repris dans la forme du calligramme et dans le type des rimes.

La Souris a beaucoup de choses à nous enseigner mais à son insu. Ses cours rhétoriques, caricaturant Miss Prickett, paraissent bien pâles, sans saveur face à l'enseignement glissé par Carroll pour sa jeune amie, Miss Liddell.

Plus surprenant, Carroll se caricature lui-même sous les traits du Dodo (Fig.7). Martin Gardner rapporte que cette caricature provient de l'autodérision de Charles à propos de son bégaiement. En effet, lorsque Charles se présentait, il montrait des difficultés à prononcer son nom : « Do-Do-Dodgson ». De plus, Carroll n'est pas le seul à plonger dans le Pays des Merveilles, il y introduit toute l'équipée présente lors de la ballade en barque. En effet, son ami le Révérend Duckworth sera représenté sous les traits du canard (« Duck » en anglais), Lorina, l'ainée des sœurs Liddell, sera le Lori, perroquet australien et Edith est l'Aiglon (« Eagle » en anglais).[18]

Cette réintroduction renforce le caractère onirique de l'œuvre. Ainsi, Carroll plonge le lecteur au milieu du rêve d'Alice. Or Carroll s'étant inspiré d'Alice Liddell, il n'est alors pas surprenant, qu'Alice rêve des personnes qui l'entourent ce jour là.

Fig.7 : Le Dodo est la caricature de Lewis Carroll. En effet, lorsque Charles se présentait, il montrait des difficultés à prononcer son nom : « Do-Do-Dodgson ». [Tenniel]

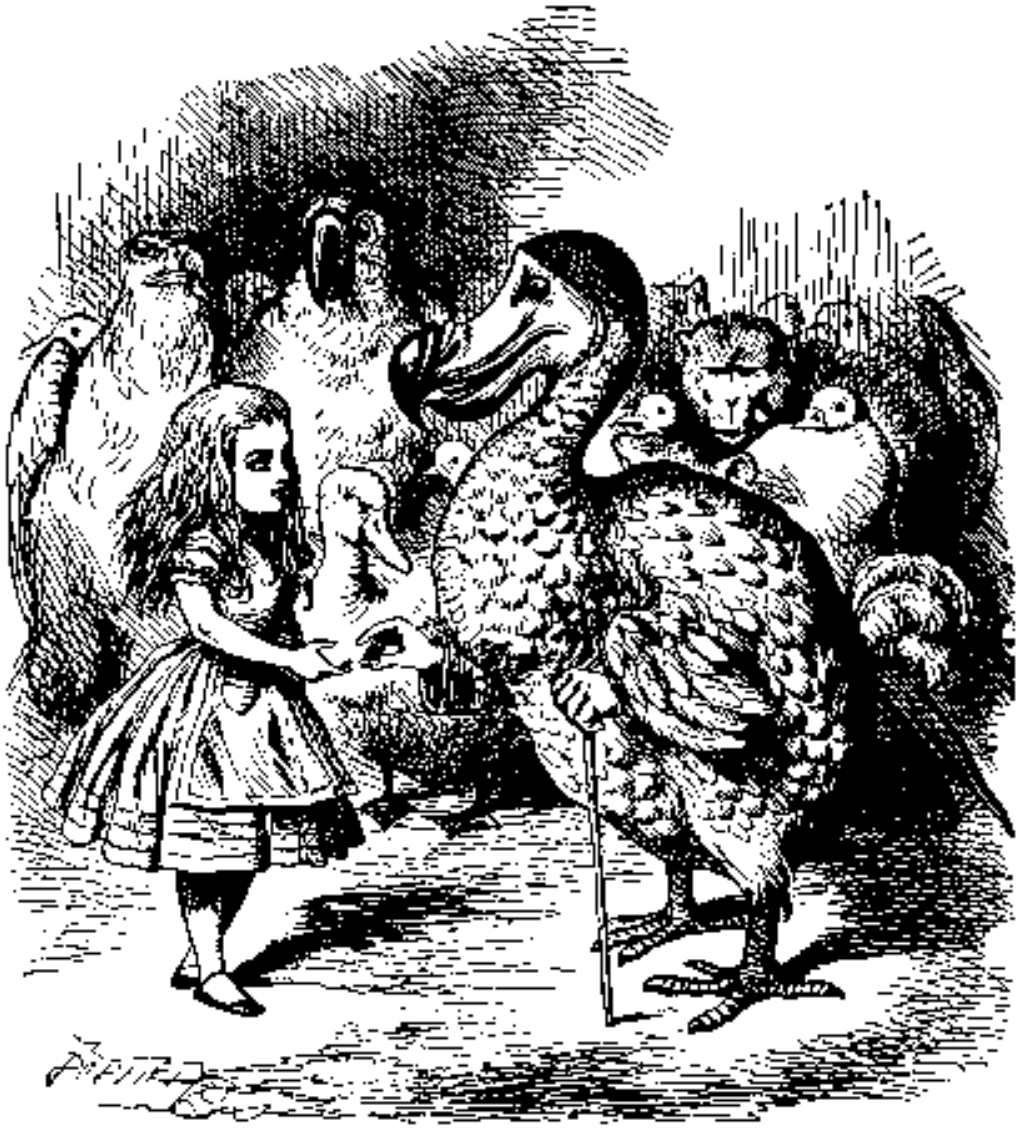


Fig.8 : Peinture de Dodo de Jan Savory exposé au museum d'histoire naturelle d'Oxford qui a certainement inspiré Carroll pour son récit. [en:Image:ExtinctDodoBird.jpeg]

Par ailleurs, au musée universitaire d'histoire naturelle d'Oxford se trouvent les restes d'un dodo ainsi qu'une peinture de Jan Savory représentant l'animal (Fig.8). Carroll avait l'habitude d'y emmener Alice pour la divertir. Ainsi il joue de nouveau à nous faire osciller entre réalité et fiction. Il a introduit dans son histoire le fantôme d'un animal que la petite Alice Liddell connaissait bien. Cependant comme nous l'avons précédemment vu, Carroll s'est attaché à nous montrer que son histoire n'est qu'un rêve. Le rêve de voir la première espèce éteinte à cause de l'Homme (image de toutes les extinctions animales) vivre et jouer au milieu des animaux qui nous entourent. [18]

Carroll ne se douta pas lorsqu'il inventa son histoire, que sa caricature serait, à notre époque de prise de conscience écologique, particulièrement moderne.

La caricature de Carroll ne s'arrête pas là. L'image du Dodo, animal maladroit, et inadapté (ses ailes sont trop courtes pour lui servir), est la métaphore d'un Charles Lutwidge Dodgson mal à l'aise dans le monde adulte qui l'entoure. En outre, par le biais du Dodo, Carroll dénonce le monde des adultes qui s'expriment de manière pompeuse. Ils utilisent un vocabulaire complexe, souvent incompréhensible et inaccessible à Alice. Cette élocution est parodiée par le ton solennel (III, p63) employé par le Dodo et par des termes qu'il ne comprend pas : « Parle plus simplement ! s'exclama l'Aiglon. Je ne comprends pas la moitié de ce que tu racontes, et, par-dessus le marché, je crois que tu ne comprends pas, toi non plus ! »

Par ailleurs, la caricature du Dodo réfléchissant un doigt sur le front à la manière de Shakespeare (III, p64) vient amplifier le burlesque de cette bourgeoisie guindée.

En outre, le Dodo sera à l'origine de la course au caucus (III, p64). Un caucus est une réunion de membres d'un parti politique dans le but de sélectionner un candidat à l'investiture ou promouvoir un changement de politique. Cette course est certainement une caricature visant les membres du comité qui tournaient en rond, allant nulle part dans leur décision et dont chacun recherchait une place politique en or. [32]

Enfin, la dernière caricature de Carroll est celle d'un trio pour le moins intrigant composé notamment du Lièvre de Mars et du Loir (Fig.9).

Fig.9 : Partie de thé extravagante au cours de laquelle Alice rencontre le Loir, le Lièvre de Mars et le Chapelier Fou. Ce trio est réputé pour être la caricature respectivement de J.M.E. Mc Taggart, G.E. Moore et B. Russel connus pour faire des parties de thé extravagante au Collège Trinity à Cambridge [Tenniel]

Le Lièvre de Mars est présenté comme fou par le Chat du comté de Chester. Carroll joue avec l'expression très usitée à l'époque « mad as a March hare », à savoir « fou comme un lièvre de mars ». Cette expression proviendrait du fait que le lièvre de Mars est réputé pour devenir fou à la période de rut. A l'origine on parlait de Lièvre des marais (« marsh » en anglais) qui est devenu Lièvre de mars (du à l'homonymie : « march ») ce qui correspond à peu près au début de la saison de rut au printemps. C'est pourquoi Alice espère, du fait qu'elle est en mai, que le Lièvre ne sera plus fou, « du moins peut être qu'il sera moins fou qu'il ne l'était en mars » (VI, p107). Carroll a une nouvelle fois fait appel à ses connaissances en biologie lorsqu'il crée son personnage. [18]

Quant au Loir, il passe son temps à dormir. Le nom anglais du loir, « dormouse » proviendrait du latin *dormire* qui réfère à l'hibernation de l'animal ce qui n'explique pas pourquoi cet animal dort tout le temps au cours de ce conte puisque celui-ci se déroule en mai ; toutefois le loir est un animal nocturne ce qui explique qu'il dorme la journée. Cette capacité du Loir à bien dormir quel que soit l'endroit, est par ailleurs à l'origine de l'expression française « dormir comme un Loir ». Carroll s'est de nouveau inspiré de la nature pour créer son personnage. [18]

Un autre fait est inspiré de la réalité : le Loir qui dort sur la table lors de la partie de thé. Martin Gardner nous explique que, dans *Some reminiscences of Williams Michael Rossetti*, le loir est modelé sur le wombat de compagnie de la famille Rossetti qui a pour l'habitude de dormir sur la table. Or Carroll connaissait les Rossetti et leur rendait visite, on peut donc supposer qu'il s'en soit inspiré pour son Loir. [18]

Fig.10 : La scène où le Chapelier fou et le Lièvre de Mars mettent le Loir dans la théière provient du fait qu'à l'époque victorienne les enfants possédaient souvent un loir gardé « en cage » dans une grosse théière. [Tenniel]

Un autre élément qui pourrait nous apparaître aujourd'hui absurde mais qui devait être bien connu d'Alice Liddell, se trouve dans l'épisode où le Chapelier fou et le Lièvre de Mars mettent le Loir dans la théière. En effet, cette image semblerait provenir, d'après Roger Green, du fait qu'à l'époque victorienne les enfants possédaient souvent un loir et les gardaient « en cage » dans une grosse théière avec du foin au fond (Fig.10). [18]

Enfin, bien que le Chapelier Fou ne soit pas un animal, et par conséquent ne peut être l'objet de cette étude ; il ne peut toutefois être dissocié du Lièvre de Mars et du Loir. En effet, ce trio est reconnu aujourd'hui pour sembler être la caricature respectivement de B. Russel, G.E. Moore et J.M.E. Mc Taggart connus pour faire des parties de thé extravagantes au Collège Trinity à Cambridge. Toutefois dans cette caricature, c'est la réalité qui rattrape la fiction. En effet, les trois compères n'étaient pas nés à l'époque de la publication d'Alice ; Carroll n'a donc pas pu s'en

inspirer. Néanmoins, fait intriguant, les travaux de ces illustres personnages trouvent une résonnance avec ce chapitre. [18]

En effet, J.M.E. Mc Taggart est connu pour son fameux travail sur l'irréalité du temps. Cette thèse prend le contre-pied de la réalité du temps que Carroll nous expose. Ce temps particulièrement présent dans ce conte (dès le début le Lapin Blanc sort de la poche de son gilet une montre ce qui intrigua tout particulièrement Alice), est alors personnifié dans ce chapitre. [41] Par ailleurs, le paradoxe de Moore pointe l'incohérence particulière d'une phrase du type "*It's raining outside but I don't believe that it is*" (il pleut dehors, mais je ne crois pas qu'il pleuve). En revanche "*It's raining outside but he doesn't believe that it is*" (il pleut dehors, mais il ne croit pas qu'il pleuve) est une formulation acceptable. Ce paradoxe montre qu'il existe une dissymétrie entre la formulation de la croyance à la première et à la troisième personne. Il révèle les difficultés de la langue faisant écho à l'exposé de Carroll sur la complexité du langage adulte.[62]

3) Des animaux fantastiques

Carroll utilise majoritairement un bestiaire familier, néanmoins il n'hésite pas à puiser dans le bestiaire de l'imaginaire pour créer les deux animaux qui vont suivre. Et bien que minoritaires (6%), ces deux espèces font l'objet de deux chapitres entiers (soit un sixième de l'ouvrage) et leur origine est pour le moins surprenante…

Le Griffon qui accompagne Alice auprès de la Simili-Tortue, est une créature légendaire présente dans différentes cultures. Toutes s'accordent sur sa représentation, hybride de l'aigle et du lion. Quadrupède mythique, il possède une tête, un poitrail, des ailes et des antérieurs d'aigle et un abdomen et des postérieurs de lion. Certaines variations lui attribuent une queue de serpent ou des oreilles de cheval. Ce mélange du lion, roi des animaux et de l'aigle, roi des airs, lui confère une image puissante et majestueuse. Le Griffon serait alors doté du vol, de la vitesse et de la vision perçante de l'aigle, et de la force et du courage du lion. [42, 53]

Le Griffon est connu pour habiter les steppes de Scythia qui s'étendent de nos jours de l'Ukraine à l'Asie centrale. Ces plaines regorgeaient d'or et de pierres précieuses. De par ses qualités précédemment citées, le Griffon est connu pour être le gardien de ces steppes. Tout étranger tentant de voler cet incommensurable trésor était écartelé par le Griffon. Il semblerait que le peuple Scythien utilisait des os pétrifiés géants pour appuyer leur légende. Ces « os de Griffon » seraient en réalité des fossiles de dinosaures : le Protoceratops. [42, 56]

Il est intéressant de noter que Carroll ne prend pas la peine de nous expliquer ce qu'est un Griffon. Il renvoie au dessin de Tenniel (Fig.11), rendant alors l'image indispensable au texte et renvoyant à l'interrogation d'Alice : « à quoi peut bien servir un livre où il n'y a ni images ni conversations ? ».

Fig.11 : Le Griffon accompagne Alice auprès de la Simili-Tortue. Il est habituellement l'emblème de l'extrême vigilance, toutefois Carroll a choisi de le dépeindre endormi… [Tenniel]

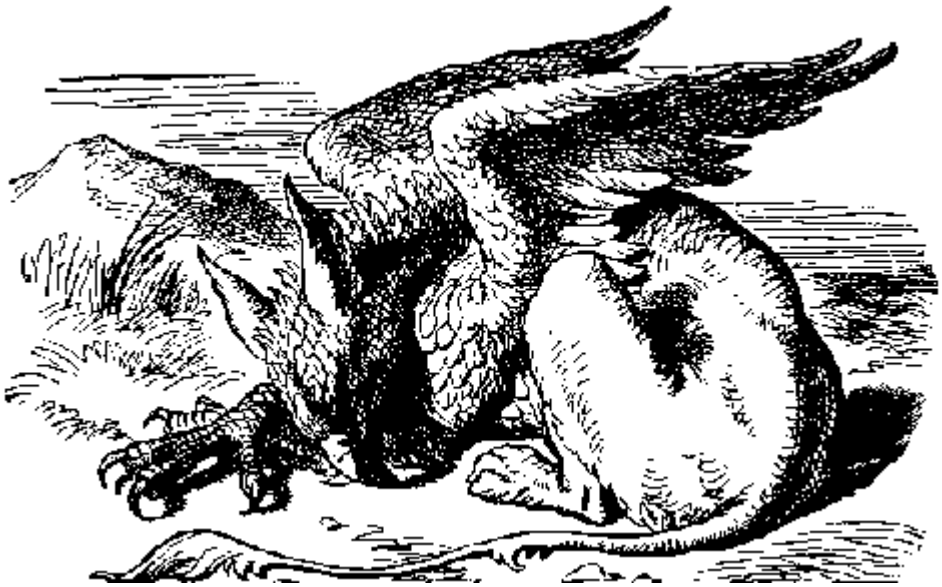
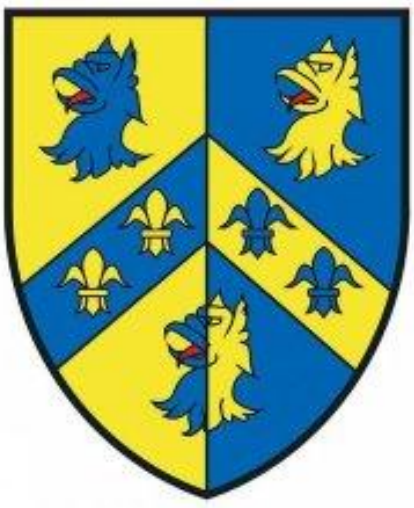


Fig.12 : Le Blason se situant sur la grille de la porte d'entrée principale du Trinity College à Oxford comporte trois têtes de griffon. Ainsi, Carroll et les petites Liddell étaient familier de ce légendaire animal. [chch.ox.ac.uk]



Carroll réalise la satire de la légende du Griffon. En effet, le Griffon, emblème de l'extrême vigilance, est dépeint endormi… (IX, p 140) (Fig.11) Pourquoi Carroll a-t-il introduit cet animal mythique ? En réalité cet animal a inspiré de nombreux blasons dont celui se situant sur la grille de la porte d'entrée principale du Trinity College à Oxford (Fig.12). Le Griffon, emblème du Trinity college, est aussi le nom d'un club de débat actuel au sein de cet établissement. Existait-il déjà à l'époque victorienne ? [18]

Toujours est-il que Carroll et les petites Liddell étaient familiers de ce légendaire animal. Cette familiarité remonterait d'ailleurs à l'enfance de Carroll. John Pudney, dans *Lewis Carroll and his world*, rapporte que le bureau jacobin en bois de chêne du père de Charles avait une représentation du Griffon. Charles a certainement dû être imprégné de cet animal fantastique dans son enfance ; il aura alors glissé un clin d'œil de sa jeunesse dans ce conte qu'il écrivit pour une enfant chère à ses yeux. [12]

Tout comme le Griffon, la Simili-tortue est une espèce complètement inventée. Cependant, son origine est tirée d'éléments du quotidien de l'auteur et de sa muse permettant de maintenir le lien entre réalité et fiction. Cette tortue est une invention de Carroll qui se moque des coutumes culinaires de la bourgeoisie victorienne. En effet, au XIXe siècle, la soupe à la tortue était très en vogue, symbole d'opulence. Cette soupe était essentielle lors des diners de cérémonies (elle était présente à chaque banquet donné par le maire de Londres). Bien que les anglais soient considérés comme culinairement peu aventureux, l'exploration et la colonisation de l'Orient, les amena à être demandeurs de nouvelles sensations gustatives, notamment au sein de l' « Upper Classe ». Cependant, l'importation de ces tortues exotiques avait un prix que ne pouvait se permettre la classe moyenne. Ainsi fut inventée la soupe à la simili tortue qui était une imitation de la soupe à la tortue verte et qui se faisait généralement à base de veau (c'est pourquoi Tenniel la représente avec une tête de veau). La soupe à la Simili tortue est devenue elle-même très populaire dans le milieu anglo-saxon, à tel point qu'Abraham Lincoln, seizième président des Etats-Unis, en servit lors de son diner d'investiture, le 4 mars 1861. La petite Alice Liddell, enfant de la bourgeoisie anglaise à certainement déjà dû gouter cette soupe. [18, 36, 46]

Les références au monde réel que Carroll glisse dans son œuvre ne s'arrêtent pas là. En effet, l'image des longs sanglots de la Simili-Tortue n'est pas anodine.

Les tortues marines sont connues pour pleurer copieusement, notamment lorsqu'elles vont sur terre lors de la ponte. Ces tortues absorbent l'eau de mer pour subvenir à leur besoin hydrique mais leurs reins ne sécrètent qu'une urine isotonique. Afin de maintenir leur osmolarité sanguine, ces tortues sont dotées d'une glande spécialisée au coin de l'œil pour évacuer l'eau salée ingérée, donnant alors cette impression de larmes (Fig.13). Lewis Carroll aimant beaucoup la zoologie connaissait certainement cette anecdote. Cette impression de larmes ne se constate que lorsque ces tortues sont hors de l'eau (les larmes se mélangeant à l'eau de mer dans le cas échéant). [18, 47]

Fig.13 : Tortue marine sortie hors de l'eau pour pondre. La trainée sous les yeux correspond à l'eau de mer en excès qui est évacuée par une glande spécialisée au coin de l'œil, donnant une impression de larmes. [United States Fish & Wildlife Service (USFWS)]

C’est sans doute pour cette raison qu’Alice rencontre la Simili-tortue « assise triste et solitaire sur une petite saillie rocheuse » (IX, p141)(Fig.14).

Fig.14. : Alice et le Griffon écoute attentivement les souvenirs nostalgiques de la Simili-Tortue à propos de son enfance, qu’elle accompagne de longs sanglots. [Tenniel]

Pour finir, Carroll va jouer de nouveau sur les mots avec « Tortoise » (qui signifie tortue de terre en comparaison à « Turtle » provenant des fonds marins) « Taught us » d’où le fait que la tortue enseigne. Ce jeu de mots est magnifiquement repris par Papy avec la Tortue Grecque qui enseigne le grec. Non seulement Papy a réussi à transposer ce jeu de mot mais il a gardé à l’esprit la signification de « Tortoise ». En effet, la tortue Grecque est une espèce terrestre originaire du Maghreb et du sud de l’Espagne et est actuellement classée parmi les espèces menacées.

4) Des animaux adjuvants

Les quatre animaux qui vont suivre peuvent apparaître comme étant secondaires à l'histoire car ils ne sont qu'évoqués ou peu présents au sein du récit, toutefois ils ont un rôle clef dans la progression d'Alice dans son rêve.

Tout d'abord, Dinah, la chatte d'Alice. Son évocation constante la rend présente à nos yeux alors qu'elle est physiquement absente du Pays des Merveilles. Elle est le seul animal réel et pourtant, un des seuls à ne pas donner lieu à une description, ni de représentation graphique. A quoi peut bien ressembler Dinah ? Nul ne le sait. Néanmoins, sa réalité va bien au-delà du conte puisque Dinah est l'un des deux chats Tabby des petites Liddell. Il faudra pour cela attendre six ans que Carrol rédige la suite d'Alice, *De l'autre côté du Miroir*, dans laquelle, à la toute dernière illustration, Tenniel nous donne un aperçut : Dinah est représentée, entourée de ses deux chatons, Kitty et Perce-neige (Fig.15). Ce petit chat est alors de couleur Tabby, tout comme la réelle Dinah dont Tenniel et Carroll se seront certainement inspirés.

Fig.15 : Dinah est représentée, entourée de ses deux chatons, Kitty, dans les bras d'Alice, et Perce-neige. Elle est représentée de couleur Tabby et ne semble pas appartenir à une race particulière. [Tenniel]

Par ailleurs, son nom ainsi que celui de l'autre chat des petites Liddell, Villikins, lui provient d'une chanson « Villikins and his Dinah » rédigée par Campbell, Ransford and co. en 1853. Cette chanson porte sur l'histoire d'une jeune fille de seize ans, prénommée Dinah, qui, alors que son père souhaite ardemment la voir mariée, se donne la mort pour y échapper. Villikins, éperdument amoureux de la jeune fille, se donne lui aussi la mort en buvant le poison qui a mis fin aux jours de sa dulcinée. Cette chanson, certainement inspirée par *Roméo et Juliette* de

Shakespeare, devait être enseignée par Ruskin, maître des petites Liddell et aura inspirée les fillettes pour prénommer leurs chats. [18]

Dinah, malgré son absence, va lui attirer le rejet des autres créatures : « la Souris s'éloignait d'elle en nageant aussi vite que possible, et en soulevant une véritable tempête à la surface de la mare » (I, p60), « Ces paroles [à propos de Dinah] causèrent une grande sensation dans l'assistance. Quelques oiseaux s'envolèrent sans plus attendre » (II, p69), Néanmoins Alice reste convaincue malgré tout qu'elle est « la meilleure chatte du monde ! » (III, p70) ce qui rappelle fortement Candide de Voltaire qui pense que son château est le meilleur endroit au monde.

Dinah va beaucoup manquer à Alice suite à sa chute dans le terrier du Lapin d'où son évocation permanente. Cette évocation constante rappelle la nostalgie qui s'installe lorsqu'une personne immigre seule dans un pays étranger. Toutefois il est à noter que Dinah n'apparaît que dans le premier tiers de l'ouvrage. Alice, dès le chapitre V intitulé «Conseils d'une chenille », cesse de la citer. S'est-elle rendu compte que sa chère Dinah ne lui attirait que le rejet des animaux ou sa nostalgie ayant alors disparue, se sent-elle plus forte pour affronter seule l'hostilité de ce pays ?

Dinah cesse d'apparaître lorsque la Chenille bleue entre en scène. Cette chenille complètement humanisée, est « assise les bras croisés, fumant tranquillement un long narguilé, sans prêter la moindre attention à Alice » (IV, p83) (Fig.16). Lorsqu'elle daigne enfin lui parler, sa réplique n'apparaît pas à Alice très encourageante : « Qui es tu ? » en anglais « Who are you ? » (V, p84). Cette question serait, d'après John Clark, membre de la Lewis Carroll Societies, une référence au travail de Charles Mackay dont Carroll aurait possédé l'ouvrage. [18]

Cette citation apparaît dans l'œuvre : « Memoirs of Extraordinary Popular Delusion and, the Madness of Crowds », dans lequel Mackay explique comment une expression telle que « Who are you ? », était devenue une blague populaire de l'époque. En effet, il rapporte comment cette expression est sortie de nulle part, surgissant soudainement comme un champignon… « One day it was unheard, unknown, uninvented; the next it pervaded London» -un jour personne ne connaissait cette expression, le lendemain tout Londres en était imprégné. [28]

Cette expression s'appliquait à pratiquement toutes les situations : les insolents l'utilisaient pour faire offense, les ignorants pour éviter de s'exposer, et toute utilisation informelle devenait une blague. Chaque nouveau venu dans un pub se voyait questionné à ce sujet. S'il avait l'air stupide, se grattait la tête et ne savait que répondre, la foule s'esclaffait alors de tout coté. [28]

Carroll possédant cet ouvrage devait certainement connaître son utilisation à des fins humoristiques. Ainsi cette chenille se veut drôle en interrogeant de la sorte la pauvre Alice fraichement débarquée dans ce pays imaginaire. [18]

Fig.16 : Alice fait la rencontre de la Chenille qui est complètement humanisée, « assise les bras croisés, fumant tranquillement un long narguilé, sans prêter la moindre attention à [elle] ». [Tenniel]

La Chenille bleue a un rôle clef, mis en exergue par une évocation centrale (V) au sein du conte. Entourée par un halo de fumée, elle évoque l'image d'un sage en pleine réflexion. Cette image de sagesse est accentuée par son questionnement qui pousse Alice à s'interroger sur son identité, question particulièrement philosophique, métaphysique.

Par ailleurs, cette Chenille, après avoir aidé Alice par une énigmatique sentence, lui révèlera la réponse sans même qu'elle ait posé la question comme si elle avait lu dans ses pensées. Cette réflexion appartient aux travaux sur la perception extrasensorielle à laquelle Carroll croyait beaucoup ; il a par ailleurs été membre de la Society of Psychical Research fondée en 1882 à Londres. [18, 21, 33]
Cette Société étudie la parapsychologie qui consiste en l'étude rationnelle de faits inexplicables en l'état actuel des connaissances scientifiques et mettant en jeu le psychisme et son interaction avec son environnement. Ainsi, la perception extra-sensorielle correspond à la perception que possède le psychisme de son environnement autrement que par nos cinq sens.
Cette phrase paraît surprenante pour un mathématicien, féru de logique dont on attend un esprit cartésien et qui prend tout son sens au Pays des Merveilles, où tout est permis!

Un gros Pigeon fait suite à la Chenille philosophe et se jette au visage d'Alice, la prenant pour un serpent (V, p91). Une fois encore, Carroll fait appel à ses connaissances en zoologie pour inventer son histoire ; le serpent étant un prédateur bien connu des œufs d'oiseaux. Ce pigeon, bien qu'il ne soit pas un des animaux piliers de ce conte, joue un rôle important en tant qu'animal adjuvant. En effet, en accusant Alice d'être un serpent, il la pousse à s'identifier à une petite fille pour ensuite la laisser perplexe face à son syllogisme non fondé (le Tous étant sous entendu par la généralisation que fait le Pigeon) :

(Tous) Les serpents mangent des œufs,
(Tous) Les petites filles mangent des œufs
Donc les petites filles sont une espèce de serpent !

Alors qu'Alice venait de s'affirmer en tant que petite fille, ce syllogisme vient la perturber quant à sa réflexion ; en effet, « cette idée était tellement nouvelle pour Alice qu'elle resta sans mots dire pendant une ou deux minutes » (V, p93).

Pour finir, le Chat du comté de Chester sera le seul ami d'Alice dans ce pays de fous. Ce chat est connu internationalement, il est autant évoqué au cours des conversations que ne l'est Alice ! Quels éléments emprunts à la réalité à bien pu inspirer Lewis Carroll lorsqu'il imagina son chat ?

Charles Lutwidge Dodgson, originaire du comté de Chester (Daresbury), a certainement dû rencontrer de nombreux chats, chats du comté de Chester ! Toutefois, sa description et la représentation de Tenniel, n'apportent aucun indice quant à la race de ce chat ; certainement un chat Européen (ou Domestic short hair). Le Chat du comté de Chester serait l'image imaginaire de Dinah ; sa couleur Tabby dans l'illustration de Tenniel l'en rapproche par l'apparence. [51]

Ce qui caractérise ce chat et qui va surprendre Alice est son sourire (Fig.17). En effet, Martin Gardner rapporte que « sourire comme un Chat du comté de

Chester » (« grin like a Cheshire Cat ») était une expression très en vogue à l'époque victorienne qi signifie « être particulièrement content de soi-même ». L'origine de cette expression reste aujourd'hui source de nombreuses spéculations. [18]

Fig.17 : Le sourire du Chat-du-conté-de-Chester est le détail qui surprendra Alice. Toutefois l'origine de ce sourire est sujette à nombreuses spéculations ; il est tellement connu qu'il sera à l'origine de l'expression anglaise ''grin like a Cheshire Cat'' [Tenniel]

Le sourire de ce chat pourrait provenir des enseignes de différentes auberges du comté de Chester, qui représentaient deux lions au large sourire. Ces grotesques visages souriants, loin d'être majestueux, ont du attirer l'attention et amuser le jeune Charles au cours de ses promenades dans les environs. [36]

Une autre explication nous est fournie par Anne Clark dans *Lewis Carroll: A Biography*. A l'époque médiévale, un fameux habitant du comté de Chester, John Cathedral, dont le blason portait la représentation d'un chat, arborait un large sourire lorsqu'il était en colère. La légende raconte qu'il est mort au combat un sourire aux lèvres alors qu'il défendait sa ville. Ainsi, en son honneur, les fromagers du comté de Chester, confèrent à leurs fromages, la forme d'un chat au large sourire. Traditionnellement, ce fromage est consommé par la queue pour finir par le sourire. Carroll, dans son enfance a certainement dû apercevoir, voire goûter, l'un de ces fromages aux formes si particulières et s'en sera inspiré plus tard pour son histoire. [1, 51]

Une autre inspiration pourrait provenir de l'église du village de Grappenhall, village proche de Daresbury dans laquelle se trouve un chat affichant un sourire, sculpté dans la pierre, juste au dessus de la fenêtre ouest. Le père de Charles Lutwidge était vicaire de Darebury et voyageait souvent dans le comté, il est probable que Carroll, enfant ait accompagné son père et visité cette église…ou est-ce au cours d'une promenade dans un autre village du comté de Chester, Pott

Shrigley, que Carroll tira son inspiration ? [38] En effet, le blason de la famille Pott, sculpté au cœur de l'arche de l'église, est un chat sauvage qui sourit. En outre, d'autres statues auraient pu inspirer les personnages de l'œuvre, tel que le roi de cœur. [38]

Une autre précieuse révélation provient d'un journal londonien, le Telegraph, ainsi que d'un journal américain, le Chicago Tribune qui dévoilèrent, au cours de l'été 1992, la découverte de Joël Birenbaun, membre de Lewis Carroll Society. En effet, celui-ci au cours d'une promenade dans le Yorkshire, visita l'église de Croft, St Peter Church. Cette église devait être connue de Carroll puisque le déménagement de sa famille à Croft en 1843 fait suite à la nomination de son père en tant que recteur de la paroisse. [40]

Fig.18 : Chat souriant sculpté dans la pierre dans l'église de St Peter Church de Croft. Ce chat est une autre hypothèse comme source d'inspiration de Carroll pour son Chat de Chester. [flickr.com]

C'est en s'agenouillant pour prier que Birenbaun fit sa découverte : un chat plutôt quelconque sculpté sur le panneau mural (Fig.18), semblait disparaître lorsqu'il se baissait davantage pour ne laisser apparaître que son sourire. Cette image n'est pas sans rappeler la disparition du Chat de Chester qui « disparut très lentement, en commençant par le bout de la queue et en finissant par le sourire », laissant Alice perplexe, « Ma parole ! pensa Alice, j'ai souvent vu un chat sans sourire, mais jamais un sourire sans chat !... C'est la chose la plus curieuse que j'aie jamais vue de ma vie ! » (VI, p 107). Cette curiosité fut-elle partagée par Carroll? L'a-t-elle inspiré pour son chat? [39]

Toutes ces informations ne sont que spéculation et le sourire du Chat de Chester restera aussi célèbre et mystérieux que celui de Mona Lisa !

Ce Chat mystérieux a suscité bien des interrogations et sa philosophie sur la route à emprunter a fait l'objet de nombreuses études dont le fameux *A Philosopher Looks at Science* par John Kemeny. Alors qu'Alice lui demande quel chemin emprunter, le Chat lui explique qu'il est d'abord nécessaire d'avoir un but :

« - Voudriez vous me dire, s'il vous plaît, par où je dois m'en aller d'ici ?
- Cela dépend beaucoup de l'endroit où tu veux aller.
- Peu m'importe l'endroit…
- En ce cas peu importe la route que tu prendras. »

Ainsi Kemeny reprend cette théorie pour expliquer que dans la recherche scientifique, il est nécessaire de spécifier nos buts c'est-à-dire où nous souhaitons nous rendre. Mais une fois que cette décision est prise, la science nous indiquera la

direction, ainsi que les moyens et la manière de nous y rendre. Le Chat incarne la science et ne peut aider Alice que si celle-ci lui présente son but. [11]

De plus, la question de la folie régnant au Pays des Merveilles reste controversée. Bien que notre Chat de Chester démontre à Alice que tout le monde dans ce pays, est fou : « Nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle. » (VI, p105) à l'aide de son syllogisme non fondé. Cette affirmation à laquelle le lecteur adhère au vu du non-sens et de l'absurdité apparente des personnages de ce conte, est loin d'être une pure folie. En effet, Charles Dodgson spécule que, lorsqu'un individu rêve, il pense que son rêve est réel. Or chaque personne qui pense qu'une chose est réelle alors qu'elle ne l'est pas, peut être considérée comme folle. Ainsi nous sommes tous fous lorsque nous dormons !

En conséquence, lorsqu'Alice demande « Comment savez vous que je suis folle ? », le Chat lui répond « Si tu n'étais pas folle, tu ne serais pas venu ici. » (VI, p105) ; ici correspondant non seulement au pays des Merveilles mais aussi dans son rêve qu'elle croit réel ! Le Chat de Chester n'est donc pas si fou, il sait qu'Alice se promène dans son propre rêve…

Puis, alors qu'Alice retrouve son ami le Chat de Chester dans le jardin de la Reine, le Roi le condamnera à la décapitation. Pour le défendre, Alice emploiera un proverbe bien connu au temps carrollien (Fig.19) : « un chat peut bien regarder un roi » (en anglais, « A cat may look at a King », VIII, p131). Ce proverbe provient du fait que certains monarques requéraient une soumission absolue de la part de leurs subordonnés, qui se traduisait, en particulier lors des cérémonies, par l'interdiction de le regarder ou de s'adresser directement à eux. Toutefois, il est impossible de dresser les animaux à un tel degré de soumission, notamment les chats. Ainsi, bien que ces animaux appartiennent à la cours et sont par conséquent des subordonnés du Roi, ceux-ci sont alors excusés et possèdent le privilège de regarder le Roi. Ainsi ce fameux proverbe anglais de l'époque signifiait que les inférieurs ont certains privilèges en présence des supérieurs. [18]

Fig.19 : Le Chat de Chester refuse de baisser les yeux devant le Roi. Pour le défendre, Alice emploiera un proverbe bien connu au temps carrollien : « un chat peut bien regarder un roi » [Tenniel]

C) Une pédagogie par l'animal : un enseignement bestial !

Alice évolue dans un monde extraordinaire « où tout est si extravagant, où l'on bavarde avec les bêtes ». Ce passage rappelle *les Fables* de La Fontaine qui, dans une lettre expliquait à Monseigneur le Dauphin :

« Tout parle en mon Ouvrage, et même les Poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes. »

Carroll en a voulu ainsi lui aussi. Bien que piètre enseignant débitant mécaniquement ses cours et suscitant l'ennui auprès de ses élèves, son génie pédagogique est mis au grand jour dans son roman.

Tout au Pays des Merveilles est sujet à enseignement. Bien que la structure d'Alice au pays des merveilles soit celle d'un conte pour enfants, ce n'est jamais l'histoire elle-même qui en constitue l'intérêt. En effet le charme réside dans le traitement de chaque épisode. A chaque rencontre nous sommes invités à une méditation. Chaque chapitre aborde une notion importante, où une matière enseignée à l'école (Tab.3).

Tableau 3 : Les différentes notions abordées par Carroll dans son ouvrage, en fonction des chapitres

1	Physique : Pesanteur / Géographie	7	Physique: Temps/ Langage/ Alphabet
2	Mathématiques/ Géographie/ Français/ Latin	8	Jeu et arbitraire des règles
3	Histoire/ Politique/ Poésie	9	Education
4	Habitation	10	Danse
5	Philosophie: Qui suis-je?/ Classification	11	Justice: déroulement d'un procès
6	Convention sociale/ Philosophie: Où vais-je?/ Logique (Syllogisme)	12	Justice: arbitraire des lois/ Rêve

Etait-ce pour enseigner aux petites filles qui n'avaient pas accès aux mêmes enseignements que les petits garçons ? Comment ne pas se souvenir d'Alice qui est allée chercher « la Grammaire Latine de son frère » (II, p59) ?

1) L'éducation de la Simili-Tortue et du Griffon et son organisation

Nos deux compères, le Griffon et la Simili-Tortue, se souviennent, non sans nostalgie, de leur apprentissage scolaire dans les fonds marins (IX).

Tout d'abord, la Tortue commence par nous présenter son enseignant. Sans enseignant, il ne peut y avoir d'enseignement d'où son importance et par conséquent la première évocation à propos de son éducation. Ainsi leur maîtresse était une tortue de mer qu'ils surnommaient ''Tortue Grecque'' car elle enseignait le Grec. Le jeu de mots de la version originale est plus marquant car Carroll joue sur l'homophonie de ''Tortoise'' (tortue de terre) et ''Taught us'' qui signifie « nous

enseignait ». Cette tortue avait le rôle d'enseigner et son surnom est là pour rappeler la fonction.

Ensuite, la Simili-Tortue nous énumère consciencieusement les différentes matières qu'elle a étudiées : Rire et Médire qui correspondent à notre Lire et Ecrire. Puis Ambition, Distraction, Laidification et Dérision se rapportent aux différents types de calcul : Addition, Soustraction, Multiplication et Division.

Alice ne sait pas ce que peut signifier ''Laidifier'', ce qui n'est pas surprenant car ce terme est une pure invention carrollienne. En effet Carroll, utilise la capacité de notre cerveau à reconnaître un mot en partant de sa racine. A titre d'exemple, ''continuellement'' est catégorisé par notre cerveau comme adverbe grâce au –ment terminal ; celui-ci va alors chercher la racine continue et en déduit le sens. Sur ce même procédé, le lecteur comprend le sens de Laidifier car il va chercher la racine 'laid' dont il connaît la signification. Pourtant ce mot n'existe pas et Alice a bien raison d'en demander la signification. Le Griffon sur la logique précédemment révélée, ne comprend pas comment Alice ne connaît pas ce mot et le lui démontre grâce au terme embellir qui, lui, existe.

D'autres matières viennent compléter la base de cet enseignement : Ivoire (Ancienne et Moderne) et Mérographie qui ne sont autres qu'Histoire et Géographie et qui une fois encore sont d'autant plus drôles en version originale puisque l'Histoire devient ''Mystery'' qui signifie mystère et géographie est transformé en Seaographie ; ainsi leur professeur leur enseignait certainement les mystères de l'Histoire et la géographie des fonds marins (''Sea'' signifiant mer) !

La Simili-tortue a appris à Feindre (à la marelle) au lieu de Peindre, Troquer au lieu de Croquer et Lésiner au lieu de Dessiner (il est à noter que John Ruskin, critique d'art, enseignait une fois par semaine le dessin, le croquis et la peinture aux petites Liddell) ! Et son ami le Griffon a appris le Patin et la Greffe au lieu du Latin et du Grec ! [18]

Ainsi, Carroll, pour amuser les petites Liddell se moque des matières scolaires qui leur étaient enseignées, tout en préservant l'importance d'une bonne éducation défendue par notre Simili-Tortue. Le lecteur pourra ainsi relever que les sciences hormis les mathématiques de base à savoir le calcul, ne sont pas enseignées (la physique et la biologie ne sont pas abordées).

La Tortue explique ensuite à Alice et au lecteur l'organisation d'une ''semaine'' d'enseignement. Le premier jour, la Tortue recevait son enseignement pendant dix heures, le lendemain pendant neuf heures et ainsi de suite… Carroll joue sur les homonymes cours et court (en anglais Lesson –leçon- et to Lessen – diminuer-) et glisse une notion de mathématique relevée par Alice, qui n'est visiblement pas à la portée de nos deux compères, à savoir la notion de nombres négatifs…

Enfin, la Tortue est très fière de son enseignement car elle reproche à Alice de ne pas croire qu'il existe des écoles marines… « - Oui, nous allions à l'école dans la mer, quoique cela puisse te paraître incroyable… » (IX, p143). Elle continue en expliquant qu'elle recevait « une excellente éducation » car son école affichait au bas du prospectus « matières supplémentaires : français, musique et blanchissage » (IX, p143). Il faut savoir qu'à l'époque victorienne, certaines écoles proposaient, avec supplément, des cours de musique et de français ainsi qu'un blanchissage réalisé par l'école une fois par semaine. Le blanchissage n'était bien sûr pas enseigné,

Carroll, en prenant au pied de la lettre le prospectus (French, music and washing-extra), se moque des pratiques courantes. [18]

Carroll, au travers de ses jeux de mots et l'attachement de sa Tortue, met en exergue l'importance de l'éducation en lui dédiant tout un chapitre (« Histoire de la Simili-Tortue », IX, p140-145). La petite Alice se rend alors compte qu'elle n'est pas seule à recevoir un enseignement, ces drôles de créatures sont, elles aussi, allées à l'école, et une fois adultes, y repensent avec nostalgie. Carroll passe un message à ses enfants-lecteurs : tout être vivant doit apprendre et cet apprentissage, bien qu'il apparaisse aujourd'hui comme pesant, nous fournit une véritable source d'intérêt que nous regretterons une fois adulte.

2) L'enseignement scientifique délivré par le Lièvre, le Loir et la Simili-Tortue

Alors qu'Alice tente de se rappeler la table de multiplication, connaissance de base en mathématique, Carroll y glisse un véritable casse tête pour mathématicien : 4X5=12 est vrai en base 18 (et non en base 10 comme l'impose le système décimal), 4X6=13 est vrai en base 21, soit 3 bases de plus, si nous continuons ce raisonnement en incrémentant la base de 3, le système s'effondre et nous ne pouvons atteindre 20 puisque 4X12=19, mais 4X13 dans un système de base 42 correspondrait à 1 suivi du symbole pour 10, la pauvre Alice n'atteindra jamais 20, comme sous entendu ! [18]

Alice tente de se remémorer seule sa table de multiplication, en revanche les trois fous de la partie de thé extravagante vont lui fournir un enseignement bien plus complexe sur la notion de temps. Le temps est un concept inventé par l'Homme pour appréhender les changements dans le monde. La mesure du temps était préoccupante pour nos aïeuls afin d'organiser la vie sociétale. Ils se sont inspirés des phénomènes périodiques tels que le retour des saisons, le déplacement de l'ombre d'un arbre… Cette notion est difficile à appréhender par l'enfant car, comme le souligne Piaget, contrairement à l'espace qui peut être approché en partie par de la géométrie en deux dimensions tels que les triangles, carrés…il est impossible d'agir sur le temps qui fuit sans cesse. Le temps ne pourra être abordé que par des intermédiaires tels que l'espace. Les occidentaux sont attachés à cette représentation spatiale : le présent est le lieu où je me trouve, le passé derrière moi et le futur devant moi. Cette représentation du temps a par ailleurs fait naître des expressions telles que « se retourner sur son passé » ou « avoir l'avenir devant soi ».[27] C'est en utilisant une représentation spatiale que Carroll, va aborder cette notion en reliant le temps à un phénomène observable par l'enfant à savoir le déplacement des aiguilles d'une montre (l'enfant peut appréhender le déplacement spatial et le relier au temps qui s'écoule). Toutefois, Carroll va y insérer une nouvelle notion à savoir que le temps est relatif à chaque individu.

Cette relativité du temps est à relier à Einstein et sa découverte sur la relativité physique qui a profondément modifié la notion du temps. En effet, cette découverte a permis de mettre en évidence que les mesures au cours d'une expérience ne sont pas forcément les mêmes pour des observateurs différents en fonction de leur référentiel, mais par contre ces mesures vérifient les mêmes équations. Cette théorie

contraint les scientifiques à revoir leur croyance en un temps absolu. Carroll semble appréhender cette notion lorsqu'Alice compte le temps en heures et nos trois compères en jours. Alice, étant encore une enfant, se rattache à l'immédiateté du temps, c'est certainement pourquoi elle se rattache à sa connaissance du temps en heures. Toutefois, l'Homme a établi différentes échelles pour appréhender les phénomènes qu'il cherche à dater. En effet, l'évolution de la Terre se compte en millions voir milliards d'années. Ainsi pourquoi serait-il plus stupide d'avoir une montre en année qu'une montre en heure?

Par ailleurs, alors que Piaget étudie notamment la psychogenèse du temps scientifique, Bergson s'attache à la notion de temps psychologique. En effet, il dénonce une confusion entre le temps vécu et le temps mesuré. Le temps mesuré s'écoule inlassablement de la même manière mais sa perception en est différente d'un individu à l'autre. Qui n'a jamais annoncé, à la fin d'un petit moment de bonheur qui prend fin, « Déjà ? Je n'ai pas vu le temps passer ! ».

En effet, lorsque Carroll explique comment, si Alice était amie avec le Temps, elle pourrait l'accélérer ou l'arrêter selon les circonstances ou l'envie, il met en relief la capacité d'élasticité du temps. Qui, de nous, n'a jamais souhaité accélérer les interminables minutes d'un cours ? Ou arrêter le temps lorsque nous nous amusions ? Tim Burton, dans son film *Big Fish* s'est amusé lui aussi avec ces deux notions. Son héros, Edward Bloom explique que « lorsque l'on rencontre l'amour de sa vie, le temps s'arrête. Et bien c'est vrai. Ce qu'on ne dit pas, c'est que quand le temps reprend son cours, il file à une vitesse folle pour rattraper son retard. »

En effet, bien que notre perception du temps soit différente, le temps mesuré lui, s'écoule à l'infini ; il ne nous attend pas… et comme le fait très justement remarquer Alice, il existe aussi un temps biologique, « notre petite horloge interne » qui nous ramène à cette notion de temps immuable. Quel est l'intérêt d'être à l'heure du repas si nous n'avons pas faim ?

Afin de rendre plus attrayante et intelligible cette notion abstraite du temps, Carroll va la personnifier. Il joue avec les expressions en les prenant au pied de la lettre. En effet, Alice se retrouve à battre le temps et Le Chapelier l'a carrément tué ! Ces expressions sont empruntées à la musique. Le professeur d'Alice lui demande de savoir battre la mesure pour respecter le rythme, tandis que le Chapelier a du massacrer le rythme de sa chanson, mettant le Temps en colère!

Depuis cet épisode, le temps s'est arrêté et la partie de thé recommence éternellement ! Carroll met en valeur l'éternel recommencement des journées et le lecteur d'aujourd'hui peut y lire une moquerie de la coutume des anglais de prendre le thé chaque fois à la même heure (coutume qui n'existait pas à l'époque victorienne) ! Le lecteur se retrouve face au paradoxe qui veut que le temps se soit arrêté mais que l'action ne cesse de recommencer à l'infini !

Plus tard, nos trois compères aborderont les suites avec la déclinaison des jours où le massacre du temps a eu lieu :

« - je crois bien que c'était le quatorze mars, dit-il
- Le quinze, rectifia le Lièvre de Mars
- Le seize, ajouta le Loir » (XI, p160)

Cette suite arithmétique est très simple puisqu'elle suit la formule : (n) + 1 = (n+1) ! Toutefois les suites ne sont abordées que tardivement dans les études des enfants, et les jeunes filles de l'époque n'apprenant que le calcul de base, n'y ont certainement pas accès. Le lecteur pourra d'ailleurs constater que Le Chapelier retarde de deux jours, tout comme sa montre dans l'épisode du thé extravagant. [18, 19]

Enfin, Alice va, sans s'en rendre compte, appréhender des notions de biologie. En effet, Carroll à travers le Loir et le Lièvre aborde la notion de chronobiologie. Le Loir, animal hibernant, et le Lièvre dont la saison des amours revient cycliquement au printemps, sont deux animaux illustrant la notion d'horloge interne qui est à relier à une sécrétion rythmique d'une hormone : la mélatonine. Cette hormone est sécrétée par une petite glande du cerveau (la glande pinéale) qui reçoit des informations sur l'intensité lumineuse. Ainsi, le lièvre perçoit que les jours rallongent au printemps déclenchant alors son cycle de reproduction. Ces mêmes jours de printemps vont permettre au loir de sortir de son hibernation.

Quant à la Simili-Tortue, nous l'avons vu, elle illustre la notion de glande excrétrice. En effet, contrairement aux reins des mammifères qui réabsorbent l'eau et concentrent les urines, les reins des tortues n'effectuent qu'une filtration glomérulaire. L'eau n'est pas réabsorbée. Ainsi l'urine des tortues est dite isosthénurique (de même concentration que le plasma). Cependant, les tortues marines s'abreuvent d'eau de mer ; elles absorbent alors une quantité de sel importante qui s'avèrerait délétère sur leur organisme si elle n'était pas éliminée. Afin de maintenir leur osmolarité sanguine, ces tortues sont dotées d'une glande spécialisée au coin de l'œil pour évacuer l'eau salée ingérée. Ces glandes sont dotées de cellules spécialisées dans la sécrétion de sodium permettant d'évacuer le surplus d'eau salée. [18, 47]

3) L'enseignement littéraire prodigué par une multitude d'animaux

Carroll à travers son héroïne nous interroge : « A quoi peut bien servir un livre où il n'y a ni images ni conversations ? ». Cette conversation est omniprésente au Pays des Merveilles. Elle est malmenée, mise sens dessus-dessous, pour mieux nous révéler la richesse de notre langage. Carroll s'appuie sur le non-sens qui est l'art de réaliser sous une apparence logique, des raisonnements dénués de sens. Selon Laffay, le *nonsense* serait le « sens de l'humour appliqué aux mots » c'est-à-dire la conscience de la part d'irrationnel du langage. [58]

Marina Yaguello explique dans *Alice au pays du langage*, qu'une règle tacite veut qu'on parle en société, même pour ne rien dire. Se taire quand on n'a rien à dire ne s'applique que dans certaines situations (avec des proches). Ainsi, au cours d'un diner lorsqu' « un ange passe », chacun ressent une gêne et raconte la première anecdote qui lui passe par la tête permettant de maintenir le contact verbal. En

linguistique, ce maintien du contact et la prise de contact entre deux locuteurs est appelé fonction phatique. [17]

Carroll remet en cause cette fonction : Alice petite fille bourgeoise doit être habituée aux conversations de salon et recherche sans cesse à nouer le contact ; toutefois elle se retrouve face à un monde déconcertant dans lequel les personnages témoignent du plus grand mépris envers les règles de la dimension phatique de la communication. En effet, chaque fois qu'elle tente d'engager la conversation, les animaux la fuient : « Je vous en prie, monsieur…Le Lapin sursauta violemment […] puis décampa dans les ténèbres» (II, p53), « Ô Souris, sais-tu comment on peut sortir de cette mare ? Je suis lasse de nager par ici, ô Souris ! (Elle croyait qu'il fallait s'adresser en ces termes à une souris […] la Souris s'éloignait d'elle en nageant aussi vite que possible » (II, p57), sans compter toutes les fois où les créatures lui ordonnent de se taire ! : « Tais-toi ajouta le Griffon »(IX, p143) : « chut, chut » (VII, p117) « asseyez vous et ne prononcez pas une seule parole avant que j'ai fini » (IX, p141) [14]

Ces règles stéréotypées sont constamment ridiculisées. Les formules de politesse, les phrases destinées à établir ou maintenir le contact sont prises au pied de la lettre. Après tout, quel animal se soucie de la politesse ou de la nécessité de conserver une conversation au risque d'en être gêné si cette dernière s'arrête ? Les animaux permettent alors à Carroll de briser les règles de la communication phatique sans que personne n'en soit surpris, ni outré... Ainsi les automatismes du langage n'ont pas leur place au Pays des Merveilles. [17]

En effet, Carroll part en guerre contre les automatismes, le sens commun, les idées reçues. Le non-sens carrollien se sert de la polysémie pour créer l'ambigüité. Le langage devient alors source de mystère, de surprise. En effet, le locuteur doit souvent interpréter un mot en fonction du contexte ou de son sentiment personnel. Sa compréhension s'appuie alors sur ce qu'il connait, et souvent ses habitudes contextuelles lui ont permis l'apprentissage d'un seul des sens d'un terme ; terme qu'il aura rencontré au cours d'une lecture par exemple. [17]

L'épisode du cours d'histoire (III, p63) en est l'exemple :

« - […] Stigand lui-même, archevêque de Canterburry, bien connu pour son patriotisme, trouvant cela opportun...

- Trouvant quoi ? demanda le Canard.
- Trouvant cela, répondit la Souris d'un ton plutôt maussade. Je suppose que tu sais ce que ''cela'' veut dire.
- Je sais ce que ''cela'' veut dire quand c'est moi qui le trouve, rétorqua le Canard. C'est généralement une grenouille ou un ver. La question est de savoir ce que trouva l'archevêque. »

Le Canard connait le terme ''cela'' dans un sens bien particulier, dans un contexte précis. Le lecteur comprenant que ''cela'' est un pronom référant à la situation. Il se rend alors compte que le Canard prend le sens de ''trouver'' au pied de la lettre à savoir trouver un objet et qu'il se borne au sens qu'il connait pour ''cela'', il ne cherche pas à en comprendre le sens au sein de la conversation. Cette méprise, outre le fait quelle génère le rire du lecteur, amène à s'interroger sur le sens de ''cela'' avec le Canard. Le lecteur prend alors conscience de la pluralité des sens pouvant être pris par cet adverbe. La remarque du Canard fait s'attarder le lecteur

sur cette polysémie. Sans cette question, le lecteur se serait alors laissé porter par le texte sans prendre le temps de s'interroger.
Ainsi, Carroll, en prenant au pied de la lettre ces expressions, déroute nos habitudes et rappelle la richesse des sens de la langue. Il pousse le lecteur dans ses retranchements et nous oblige à réfléchir sur nos habitudes, à nous remettre en question. Au bout du compte nous découvrons que le non-sens carrollien n'est pas l'absence de sens, mais bien plutôt l'infinité des sens possibles.

C'est Carroll lui-même qui nous met sur la voie par l'intermédiaire de la Duchesse : « Occupez vous du sens et les mots s'occuperont bien d'eux mêmes ». En effet, le mot par lui-même n'est rien. La juxtaposition de mots sans se soucier du sens ne participe en rien au langage. Or le langage a pour rôle de véhiculer la pensée ; donc s'il n'a aucun sens, l'idée ne peut être comprise, sa transmission est alors un échec. [16, 17]

Par ailleurs, le sens d'une phrase n'est pas dépendant du mot seul. En effet, comment ne pas se souvenir du langage des Schtroumpf ? « J'ai schtroumpfé une schtroumpfette schtroumpfement schtroumpfe ! » disait le Schtroumpf fleur bleu et pourtant le lecteur comprend cette phrase sans problème…. Ce qui apparait alors à travers le non-sens carrollien, c'est que le sens ne repose pas seulement sur les mots, l'écrivain doit prendre en compte la syntaxe et la sémantique pour construire son énoncé. [17] En effet, la syntaxe a aussi un rôle important. La syntaxe est l'arrangement des mots grâce à l'affectation d'une fonction à chacun d'eux, permettant ainsi d'organiser les énoncés, et de marquer les relations qui s'établissent entre chacun d'eux selon les règles de la grammaire. L'ordre des mots est donc important dans toute syntaxe. Néanmoins, la syntaxe ne se réduit pas à ranger les mots en classes (verbe, nom, adverbe…), elle doit aussi prendre en compte les règles de la sémantique, qui elle, s'intéresse à la signification des mots. Il y a entre sémantique et syntaxe les mêmes rapports qu'entre le fond et la forme. [17]

La syntaxe peut prendre différentes formes, pourvu que la sémantique soit préservée. Carroll nous le rappelle lorsqu'Alice, arrivée à la maison de la Duchesse observe la scène entre les deux valets de pied.

« Le Valet de pied-Poisson commença par prendre sous son bras une immense lettre, […], puis il la tendit à l'autre [Valet de pied-Grenouille] en disant d'un ton solennel :

- Pour la duchesse. Une invitation de la Reine à une partie de croquet.

Le Valet de pied-Grenouille répéta du même ton solennel […]

- De la Reine. Une invitation à une partie de croquet pour la Duchesse. » (VI, p95)

Fig.20 : Les deux valets de pied s'échangeant l'invitation de la Reine pour la partie de croquet. Cette scène nous prouve que la syntaxe peut être changée si le sens est conservé. [Tenniel]

Cette scène prouve que la syntaxe peut varier pourvu que le sens soit maintenu. Le Poisson et la Grenouille nous prouvent que la phrase, en changeant, garde son sens mais que, selon la syntaxe (Fig.20), l'énonciateur met l'accent sur l'expéditeur ou le destinataire. Cet épisode rappelle la scène du *Bourgeois gentilhomme* de Molière (Acte II, Scène 4) dans laquelle le héros, Monsieur Jourdain, recherche la manière la plus galante pour écrire : « Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ». Dans les deux cas le lecteur rit de la situation et des différentes déclinaisons possibles.

La sémantique possède donc un rôle majeur dans la construction de la phrase et donc d'un énoncé. En effet, lorsque le Chapelier répond à Alice « Ce qui est exactement le cas de ma montre à moi […] Alice se sentit terriblement déconcertée : cette remarque semblait n'avoir aucun sens » (VII, p112), et pourtant elle était correctement écrite. (« and yet it was certainly English » n'a pas été traduit par Papy…). Cette remarque révèle l'importance de la sémantique avec laquelle Carroll joue avec malice.

D'après Yaguello, il existe, dans le langage, trois types d'anomalies sémantiques qu'il faut éviter pour conserver une syntaxe correcte :

1) L'énoncé n'a pas de sens parce que les mots n'existent pas (Carroll se sert de cette première anomalie dans le poème du Jabberwocky dans la suite d'Alice, *De l'autre côté du miroir*).
2) L'énoncé est en contradiction avec la logique.
3) L'assemblage des membres d'une phrase sans rapport entre eux, soit par le biais de découpage-collage arbitraire d'un texte imprimé, soit par repli successif d'un papier. [17]

Carroll s'appuie sur la seconde anomalie sémantique pour bâtir son non-sens. En effet, lorsqu'Alice demande « Comment dois-je faire pour entrer ? », la Grenouille, en guise de réponse, lui demande à son tour « Faut-il vraiment que tu entres ? » (VI, p97). La question d'Alice n'a pas de sens si elle n'est pas autorisée à entrer car ''comment'' suggère qu'elle cherche à s'en donner les moyens, ce qui suppose qu'elle en ait le droit. L'énoncé d'Alice est en contradiction avec la logique et la Grenouille le lui fait remarquer ; c'est à ce moment que le lecteur se rend compte de cette anomalie sémantique. [17]

Un autre exemple plus frappant se déroule au cours de la partie de thé extravagant. Le Lièvre de Mars propose à Alice d'un ton encourageant « Prends donc un peu de vin » alors qu'il n'y en a pas. Il est illogique de proposer quelque chose qu'on ne possède pas. Puis Le lièvre continue en proposant à Alice « Prends donc un peu plus de thé » (VII, p117), il présuppose alors qu'elle en a déjà pris. Ces non-sens mettent en relief non seulement la folie du Lièvre mais aussi sa grossièreté. [17]

Le non-sens carrollien invite sans cesse le lecteur à prendre ses distances avec ses habitudes : par rapport aux personnes qui vivent sous ses yeux, aux faits qui lui sont donnés, aux idées qu'on lui expose; l'auteur, par son œuvre, fait naitre un doute systématique à l'égard de tout ce qui est affirmé, développe notre sens critique.

Par ailleurs, Gattegno explique que le comique intensifie cet état d'incertitude du lecteur qui ne sait s'il doit garder son sérieux ou éclater de rire face aux affirmations de l'auteur. Freud disait « S'il nous est impossible de généraliser, nous serions fort tentés de rapporter le caractère spécifique du comique que nous recherchons au réveil de l'infantile, et de concevoir le comique comme la récupération du ''rire infantile perdu'' … Ainsi le rire serait chaque fois dû à la comparaison de mon moi adulte et de mon moi infantile ». Le monde adulte ne peut nous donner la liberté, lui dont les lois intellectuelles, morales ou même esthétiques sont strictes : c'est le souvenir que le rire va chercher dans l'inconscient, de l'état de grâce de notre enfance ; et pour y parvenir Carroll nous plonge dans le monde du merveilleux, monde où il est normal de dialoguer avec des créatures ! [9]

Le non-sens carrollien est un détournement perpétuel qui participe à l'entendement des enfants face à des expressions et un vocabulaire compliqué des adultes. Ainsi, il peut être difficile de comprendre en quoi consiste la soupe à la Simili-tortue; toutefois la chanson est là pour nous rappeler que cette soupe est faite à base de « viande et poisson » et qu'elle est moins chère que « deux sous », certainement en comparaison à la soupe à la tortue verte (X, p156).

Les expressions « Sourire comme un Chat-du-conté-de-Chester » tout comme « un chat peut bien regarder un Roi » ou encore « Fou comme un Lièvre de Mars », trois expressions très usitées à l'époque victorienne, sont très imagées et permettent à l'enfant de mieux les mémoriser car il aura pu les fixer dans son imaginaire. De même, le jargon juridique peut paraître parfois complexe mais Carroll s'en amuse, en représentant, à la manière d'un dessin animé, la signification : « un des cochons d'Inde applaudit et fut immédiatement étouffé par les huissiers. […] ils avaient un grand sac de toile dont on fermait l'ouverture par des ficelles ; ils y fourrèrent le cochon d'Inde, la tête la première, puis ils s'assirent dessus. ». Alice reconnaît qu'elle avait lu cette expression auparavant mais qu'elle n'avait pas compris le sens jusqu'à cette description humoristique. (XI, p164).

Outre les expressions, les poèmes d'Alice sont aussi objets de détournements de poèmes bien connus du public victorien et participent à ce non-sens.

Le premier poème que récite Alice porte sur un crocodile (II, p56) :

"Voyez le petit crocodile:
Comme sa queue se tord
Lorsqu'il répand les eaux du Nil
Sur ses écailles d'or !

Voyez son sourire d'ivoire
Ses griffes en poinçons !
Il accueille à pleine mâchoire
Tous les petits poissons ! "

Pour comprendre la parodie de ce poème, il faut revenir à l'original. Carroll s'est amusé à détourner les deux premières strophes d'un poème très fameux de l'époque victorienne : « Against Idleness and Mischief » («Contre l'Inactivité et la bêtise») de Isaac Watts. [18]

"How do the little crocodile
Improve his shinning tail,
And pour the water of the Nile
On every golden scale!

How cheerfully he seems to grin,
How neatly spreads his claws,
And welcomes little fishes in,
With gently smiling jaws! " [18]

"How do the little busy bee
Improve each shinning hour,
And gather honey all the day
From every opening flower!

How skilfully she builds her cell,
How neat she spreads the wax,
And labours hard to store it well,
With the sweet food she makes! " *

Ce poème est particulièrement moralisateur et l'enfant victorien doit le répéter sans cesse pour le connaître par cœur ! Carroll, par cette parodie, se moque de l'éducation victorienne : il détourne la morale en choisissant un crocodile paresseux qui n'a pas besoin d'un travail laborieux pour manger, il n'a qu'à « accueillir » les poissons dans sa gueule, face à une petite abeille travailleuse qui récolte son miel. Par ailleurs, il se moque aussi de l'apprentissage victorien qui inculte aux enfants en faisant répéter.

** Voyez la petite abeille active / Comme chaque heure s'illumine*
Quand elle rassemble le miel / Provenant de chaque fleur épanouie
Voyez comme elle construit avec habilité sa ruche/ Comme elle écarte la cire avec soin
Elle travaille dur pour mettre en réserve/ Toute la nourriture sucrée qu'elle crée.

Cette répétition devient pour eux une douce musique dont le sens ne leur importe plus. Carroll par son détournement reproduit le même rythme, la même musicalité, alternance d'octosyllabes et d'hexasyllabes mais suscite l'intérêt en changeant le sens du poème.

Carroll, toujours en s'appuyant sur la musique de ces comptine, a aussi travesti d'autres poèmes tels que The Star de Jane Taylor (VII, p115) : [18]

"Scintille, ô ma chauve-souris!
Que fais tu dans le soir tout gris ?
Tu voles dans le ciel d'été
Comme un petit plateau à thé ! "

"Twinkle, twinkle, little bat!
How I wonder what you're at!
Up above the world you fly,
Like a tea-tray in the sky." [18]

"Twinkle, twinkle, little star,
How I wonder what you are!
Up above the world so high,
Like a diamond in the sky."* [18]

La musicalité de ce poème est particulièrement conservée. Carroll a non seulement respecté l'heptasyllabe, mais il n'a pratiquement pas changé les mots. Ainsi lorsque Le Chapelier fou demande à Alice « Je suppose que tu connais cette chanson ? » (VII, p114), c'est en réalité Carroll qui fait un clin d'œil à tous ses lecteurs, tous ses enfants qui reconnaissent ce fameux poème grâce à la préservation de sa forme !

Aujourd'hui ces poèmes sont tombés dans l'oubli et le lecteur doit faire l'effort de rechercher d'où ils proviennent pour comprendre leur rôle dans le non sens carrollien. En effet, pour l'époque victorienne particulièrement moralisatrice, ces détournements sont un non-sens total ! Qui oserait louer la bêtise et l'inactivité ? Même La Fontaine dans sa fable ''La Cigale et la Fourmi'' exhorte ses lecteurs à fournir un dur labeur. Quant à la deuxième « nursery », Carroll a inventé ce poème sans se soucier du sens : Qui irait comparer une chauve-souris à un plateau à thé ? Ce poème va de nouveau à l'encontre du sens commun créant ainsi le rire du lecteur. Par ailleurs nous pouvons noter que Carroll s'est de nouveau inspiré des animaux pour ses poèmes. La chauve-souris est plus proche de l'enfant que ne l'est une étoile suscitant son intérêt. En effet, l'urbanisme à l'époque victorienne, bien qu'en plein essor, restait très peu développé ; Oxford était entouré de champs, il est très possible qu'Alice et ses sœurs côtoyaient ce petit animal. Par ailleurs la chauve-souris fait écho au chapitre « Dans le terrier du Lapin » (I, p45), lorsqu'Alice s'interroge sur le fait que les chats peuvent manger des chauves-souris…

En outre, à travers ces comptines, Carroll en a profité pour glisser des notions de poésie au travers l'histoire de la Souris.

En effet, Carroll utilise le calligramme qui est un poème dont la disposition des termes produit une représentation en rapport avec le texte permettant d'allier l'imagination créée par les mots et une sensation visuelle. En France, le calligramme est connu notamment grâce à Guillaume Apollinaire qui est d'ailleurs l'inventeur du terme (mot valise de calligraphie et idéogramme) (Fig.21).

** Scintille, scintille, petite étoile / Comme je me demande ce que tu es !*
Tu es si haut au dessus du monde / Comme en diamant dans le ciel.

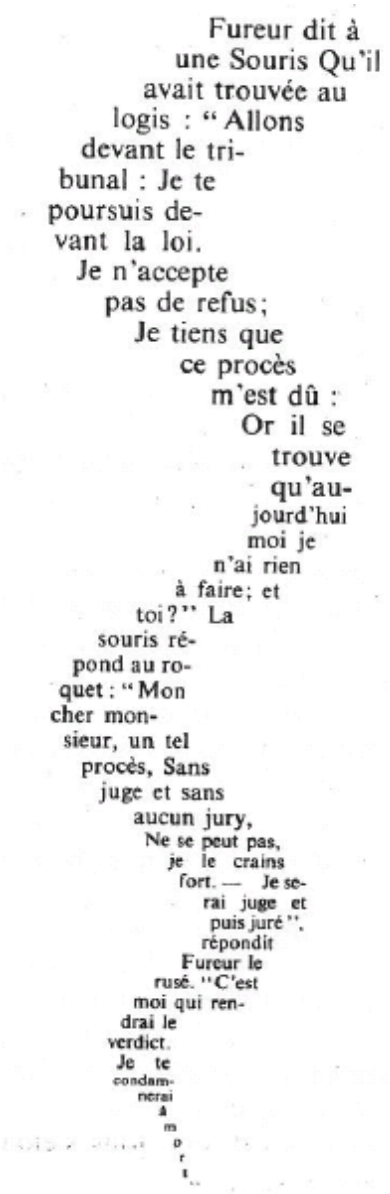
Fig.21 : La Colombe poignardée, est l'un des calligrammes de Guillaume Apollinaire. [Guillaume Apollinaire]

Ainsi, ce calligramme en forme de queue de souris rappelle le signifié à savoir la Souris. Il invite le lecteur à prendre le temps de l'imagination. Cette queue évoque la Souris qui s'éloigne dont on ne voit plus que la fin du corps et vient appuyer sa fuite, la parole s'envole au loin… (Fig.22)

Carroll réalise une « synecdoque graphique » en utilisant la queue pour rappeler l'animal. En effet une synecdoque est une figure de style qui consiste à remplacer un terme par un autre ayant une relation d'inclusion. Cette figure de style permet de mettre en relief la queue de la Souris (''tail'' en anglais), nœud du problème, permettant au lecteur de s'attarder davantage sur le jeu de mots basé sur l'homophonie de tale et tail.

Le calligramme permet alors de faire découvrir aux enfants-lecteurs qu'un poème n'est pas seulement écrit pour être appris par cœur et simplement récité (comme le fait consciencieusement Alice), mais qu'il peut être regardé. Il permet aussi à l'enfant de prendre conscience de l'importance de la signification, du sens des mots et non apprendre par cœur sans comprendre puisque le dessin rappelle le signifié du poème.

Fig.22 : Calligramme relatant la longue et triste histoire de la Souris. Ce récit explique pourquoi les Souris détestent les chats. Ce calligramme est en forme de queue de souris invitant le lecteur à imaginer la fuite de la Souris. (III, p68) [Carroll]



Comme étudié précédemment, nous avons pu constater que ce jeu de mots va plus loin en utilisant le ‘‘tail rhyme’’.

« Fureur dit à une Souris
Qu’il avait trouvé au logis :
Allons devant le tribunal : je te poursuis devant la loi... »

C’est au moyen âge que fut inventé le ‘‘tail rhyme’’ traduit en français par rime couée. Cette forme de versification est souvent utilisée dans les sizains où un vers court fait suite à deux vers long selon le schème suivant : aab/aab (ce type de strophe a d’ailleurs été utilisé par Verlaine dans son poème ‘‘Automne’’). Carroll a pris le contre-pied de cette forme en utilisant un vers long au lieu du vers court habituel, on parle alors de rime en double queue. Cette forme fut de nouveau en vogue à la période du Romantisme notamment utilisée dans le sonnet. A l’origine utilisé dans les lyriques, le choix de ce rythme est approprié à l’histoire très personnelle et tragique de la Souris puisque le lyrisme est l’expression d’une émotion personnelle intense.

Tale/Tail n’est pas le seul jeu de mots s’appuyant sur l’homophonie, le Pays des Merveilles en regorge. Il ne faut pas oublier qu’Alice est tout d’abord un conte oral. Carroll, qui adore jouer avec la langue de Shakespeare - à qui il fait un clin d’œil (III, p64) : il resta assis pendant un bon moment un doigt sur le front (c’est dans cette position qu’on voit Shakespeare, la plupart du temps, sur les tableaux qui le représentent), ne put s’empêcher de ponctuer son texte de jeux sur les sonorités pour amuser cette enfant chère à ses yeux. Quoi de plus attendrissant que le rire d’un enfant ? Et quoi de plus amusant pour une enfant de jouer avec les sonorités ?

Ainsi, lorsque le Chat de Chester demande à Alice : « Est-ce que tu as dit cochon ou cocon ? » (VI, p107) il met en lumière le fait qu’un seul son suffit pour changer le sens d’un mot, entrainant ainsi un malentendu (au sens strict du terme). Ces malentendus mettent en relief la fonction ‘’distinctive’’ du phonème (unité de la langue parlée). Outre les jeux de mots qui utilisent la polysémie, Alice est remplie de jeux de mots sur les différents sons mettant en évidence les limites du langage dû à la prononciation. Ne sommes nous pas amenés, souvent à épeler pour nous faire comprendre ? [17]

Et qui, lors de l’apprentissage d’une langue étrangère, ne s’est pas retrouvé dans la situation où, après avoir prononcé un mot, votre locuteur vous corrige en vous donnant l’impression de dire exactement le même mot ? Cette situation à d’ailleurs été reprise dans le film d’Alain Berbérian , « La cité de la peur » :

« - Je suis quasiment sûr que nous avons affaire à un serial killer.
- Pardon ?
- Je crois que nous avons affaire à un serial killer.
- Un quoi ?
- Un serial killer.
- Un ?
- Un serial killer. Un tueur en série.
- Ah... Un serial killer. »

La prononciation fait partie de l'apprentissage d'un langage et a un rôle primordial dans la transmission d'un message. Carroll en jouant avec les sonorités nous révèle ainsi son importance vis-à-vis du sens. Lors d'une conversation, le travail est partagé : non seulement l'énonciateur doit correctement établir son message, mais le destinataire doit être attentif au discours de l'autre. C'est par des jeux de mots s'appuyant sur l'homophonie que sont nés les différentes matières de la Simili-Tortue et du Griffon (Ambition/Addition, Distraction/Soustraction…) et que s'explique l'importance du brochet (Brochet/Projet) dans la vie.

Carroll enrobe son apprentissage littéraire par des figures de style. Ces figures de styles sont chaque fois révélées ou illustrées par un animal. Ainsi, les trois fous de la partie de thé débattent sur l'expression : « Tuer le temps » (« He's murdering the Time », (VII, p115), traduit par Papy : Il massacre le temps !) est une métaphore prise au pied de la lettre et qui va entrainer une nouvelle figure de style : la personnification du Temps. La métaphore participe aussi au non-sens carrollien. Elle s'appuie sur la polysémie d'un mot pour créer un univers symbolique et a l'audace de rapprocher deux termes, ce qui dérange le lecteur vis à vis de ses habitudes de pensée, puisque seule la cohérence syntaxique est à respecter ; la cohérence sémantique n'est que secondaire. Ainsi « tuer le temps » n'a pas de sens puisque tuer suppose d'ôter la vie, or le temps étant une notion abstraite, il est impossible de lui ôter sa vie. Toutefois Carroll, attaché au sens, personnifie le Temps, rétablissant ainsi la cohérence sémantique. [61]

Par ailleurs, il est amusant de noter que la personnification du temps correspond au processus de pensée d'un enfant qui n'a pas accès à la compréhension d'une métaphore et la prend ''au pied de la lettre'', procédé souvent réalisé par Carroll. Par exemple, lorsqu'une maman dit à son enfant « tu m'as laissée tomber », l'enfant répondra « où ? ». Carroll fréquentant souvent les enfants, avait dû remarquer cette particularité. Il met ainsi en évidence les difficultés de compréhension du langage utilisé par les adultes.

En revanche, nous pouvons regretter que la traduction de Papy ne permette pas de jouer avec l'expression ''massacrer le temps'' tandis que ''tuer le temps'' signifie s'occuper en attendant que le temps passe, faisant alors écho à cet interminable thé au cours duquel est posé la fameuse devinette : « Pourquoi un Corbeau ressemble à un bureau » (VII, p110) qui n'a pas de solution. Elle permet au trois compères de s'occuper et à pour objectif de faire travailler l'imagination… Alice en affirmant qu'ils pourraient mieux employer leur temps ne se rend pas compte de l'éternel recommencement du thé et combien l'ennui peut être pesant. Cet éternel recommencement ne pourrait-il pas être à l'origine de la folie de ces trois créatures ?

Par ailleurs, la personnification ne s'arrête pas au Temps, elle est omniprésente aux Pays des Merveilles. Elle participe à la structure onirique de l'histoire par le biais du merveilleux. En effet, la personnification est une figure de style qui consiste à attribuer des caractéristiques humaines à l'animal ou à une chose inanimée. Sans elle, aucun des animaux peuplant le Pays des Merveilles n'existerait ; sans ce merveilleux, le rêve n'aurait pas lieu ! Cette personnification est particulièrement marquée lors de la description de la Chenille : « Une grosse chenille bleue, assise les bras croisés, fumant tranquillement un long narguilé » (IV, p83) et va au-delà de la simple humanisation. Elle revêt des traits caractéristiques de l'adulte dont notamment la possibilité de fumer. Ainsi, il n'est pas surprenant que ce soit cette Chenille qui soulève la question philosophique de l'identité. [64]

Le chiasme est une autre figure de style qui participe au non-sens. Ainsi, lorsqu'Alice se demande « Est-ce que les chats mangent les chauves-souris ? et parfois Est-ce que les chauves-souris mangent les chats ? » (en anglais : «Do Cats eat Bats ?, Do Bats eat Cats ? », I, p45). Ce chiasme formé par le jeu des sonorités et la simple inversion d'une lettre est particulier. Il correspond à une régression car les termes employés sont les mêmes opérant ainsi une redondance. Cette régression entraîne une impression de solennité. [52]

Le lecteur assiste à une inversion des rôles prédateur/proie de manière la plus sérieuse qui soit, provoquant ainsi le rire du lecteur. Carroll précise que l'ordre des mots importe peu puisqu'elle n'avait de réponse à aucune des deux questions. Toutefois, bien que le chiasme puisse être perçu telle une inversion mathématique (a=b, b=a), Carroll s'appuie sur la syntaxe et non sur la sémantique pour réaliser cet échange. En aucun cas, il met en avant une quelconque égalité.

D'ailleurs, cette forme chiasmatique sera reprise par notre trio de fous lors du thé extravagant pour révéler l'impossibilité d'une inversion :

« - C'est comme si tu disais que ''Je vois ce que je mange'' c'est la même chose que : ''Je mange ce que je vois !

- C'est comme si tu disais, repris le Lièvre de Mars, que : ''J'aime ce que j'ai'', c'est la même chose que ''J'ai ce que j'aime !'' ».

Cependant, Carroll conscient des exceptions à la règle déroute son lecteur par l'intervention du Loir :

« - C'est comme si tu disais […] que : ''Je respire quand je dors'', c'est la même chose que ''Je dors quand je respire''

- C'est bien la même chose pour toi » (VII, p110-111).

En réalité, l'inversion n'est pas possible, elle appartient au non-sens. Le Chapelier ne fait que se moquer du Loir qui passe ses journées à dormir. [19]

L'oxymore est aussi une figure de style qui suscite la surprise en rapprochant deux termes de sens opposé. Ainsi, « l'énorme petit chien » permet d'interpeller le lecteur et de mettre en relief la petite taille d'Alice. Cet oxymore s'explique par le regroupement des mots ''petit'' et ''chien'' qui traduit l'appartenance de ce chien au groupe des « petites races » tels que les Bichons en comparaison au chien de « grande race » tel que le Saint Bernard.

Cette figure de style devient imagée lorsque Carroll utilise la métaphore du cheval de trait (IV, p81) rendant compte du rapport de taille entre les deux protagonistes. Cette figure participe généralement à la formation du rêve car seule l'imagination peut rapprocher une telle opposition. En revanche la tautologie est très terre à terre. En effet, une tautologie est une figure de style dont la formulation ne peut être que vraie : « Aussi sûr que des furets sont des furets » ne peut être contestée.

Parmi les tautologies se distinguent les syllogismes. En effet, le syllogisme se base sur deux propositions appelées prémices et supposées vraies pour en tirer une conclusion. Un exemple courant est le suivant :

Tous les hommes sont mortels. (prémice majeure)
Socrate est un homme. (prémice mineure)
Donc Socrate est mortel. (conclusion) [16]

En revanche, si le syllogisme est perverti, sa forme peut être valide, sa conclusion n'en demeure pas moins fausse.

Tous les chats sont mortels.
Or Socrate est mortel.
Donc Socrate est un chat.

Ce syllogisme est faux (dans le cas bien entendu où Socrate n'est pas le nom d'un chat mais du philosophe) car bien que l'ensemble des mortels inclue les chats, il inclut aussi tous les êtres vivants dont les hommes. Il n'y a pas de recouvrement de l'ensemble ''chat'' et ''mortel''[66]

Lorsque le Chat du conté de Chester essaye de prouver à Alice qu'il est effectivement fou tout comme les habitants du pays des merveilles, il lui tient le raisonnement suivant (VI, p106) :

« - Pour commencer est-ce que tu m'accordes qu'un chien n'est pas fou ?

- Sans doute
- Eh bien, vois tu, un chien gronde lorsqu'il est en colère, et remue la queue lorsqu'il est content. Or, moi je gronde quand je suis content, et je remue la queue quand je suis en colère. Donc, je suis fou »

Alice à beau objecter aussitôt « - Moi j'appelle ça ronronner, pas gronder », le chat écarte la difficulté en lui rétorquant « - Appelle ça comme tu voudras ».

Ce raisonnement est en réalité soutenu par un syllogisme sous jacent et pourrait être énoncé de la manière suivante :

• Prémice majeur : « un chien n'est pas fou » sous entendu « Aucun chien n'est fou ». En effet le Chat de Chester utilise ''un'' comme article indéfini et non comme un nombre afin de généraliser son énoncé. En outre, Carroll définit ce qu'il entend par chien à savoir qui possède les deux caractéristiques suivantes : « gronde lorsqu'il est en colère, et remue la queue lorsqu'il est content »

• Prémice mineure : «je gronde quand je suis content, et je remue la queue quand je suis en colère » sous entendu « Je ne suis pas un chien » car je ne réponds pas aux caractéristiques du chien (je fais l'inverse).

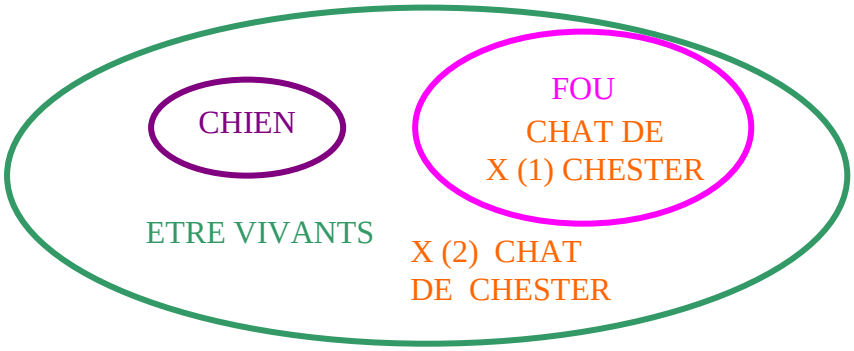
• Conclusion : « Je suis fou »

Ainsi ce syllogisme se résume à « Aucun chien n'est fou. Le Chat de Chester n'est pas un chien. Donc le Chat de Chester est fou ».

Pour comprendre comment ce Chat raisonne, il faut utiliser les règles de la logique en mathématique et la notion d'ensemble et d'inclusion.

Ainsi l'ensemble ''chien'' n'est pas inclus dans l'ensemble ''fou'' et l'ensemble ''je/Chat de Chester'' n'est pas inclus dans l'ensemble ''chien'', le Chat de Chester en arrive à la conclusion qu'il est inclus dans l'ensemble ''fou'', or mathématiquement c'est inexact (Fig.27).

Fig.23 : Graphique représentant les ensembles d'inclusion définis par le syllogisme du Chat de Chester. Ce graphique montre que le Chat peut être fou mais il peut aussi appartenir à aucune de ces deux catégories (chien et fou).

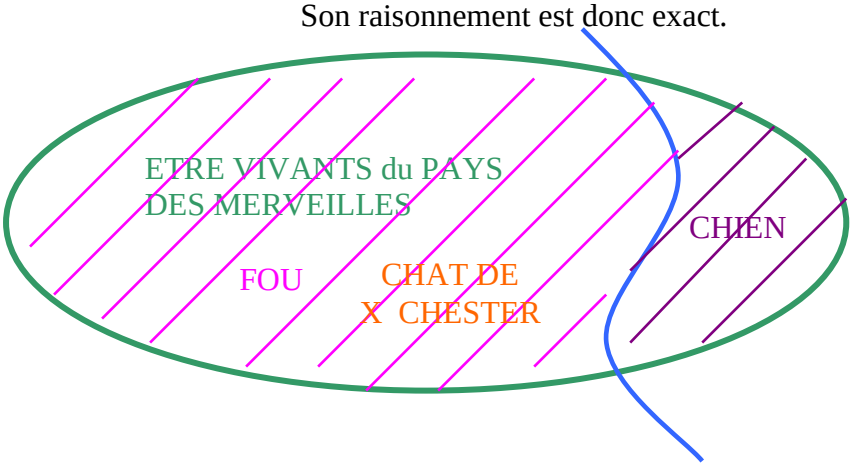


En effet comme le montre le graphique (Fig.23), le Chat peut être fou mais il peut aussi appartenir à aucune de ces deux catégories (chien et fou).

Toutefois, le raisonnement du Chat n'est pas complètement erroné, en effet il faut replacer son développement au sein du Pays des Merveilles.

Alice lui a demandé « Comment savez vous que vous êtes fou ? » et non de démontrer comment il savait que tout le monde était fou. Ainsi, le Chat de Chester tient pour acquis que toutes les créatures du Pays des Merveilles sont folles « Ici tout le monde est fou. Je suis fou. Vous êtes folle. » (hormis les chiens puisque « un chien n'est pas fou » est la prémice majeure qu'il nous demande de valider).

Fig.24 : Graphique représentant les ensembles d'inclusion définis par le syllogisme du Chat de Chester en prenant en compte la théorie de celui-ci à propos de la folie inhérente au Pays des Merveilles. Ce graphique montre que le Chat ne peut être que fou.
Son raisonnement est donc exact.



Comme le montre le graphique (Fig.24), il n'existe au Pays des Merveilles que deux catégories : les fous et les chiens. Le Chat de chester n'étant pas un chien, il est par conséquent à classer dans la catégorie des fous. Son raisonnement est donc vrai.

Il est par ailleurs intéressant de noter que le seul animal classé ''non fou'' est le seul qui n'est pas doué de parole et qui agit comme Alice a l'habitude de les voir dans la réalité. Cet « énorme petit chien » est le seul à ne pas nous dérouter par son comportement.

Bien entendu, ce raisonnement laisse tout de même dubitatif le lecteur qui sent qu'il existe une faille. Pourtant, contrairement à la question de vocabulaire que soulève Alice « Moi j'appelle ça ronronner, pas gronder », l'erreur ne vient pas de là et le Chat a bien raison de lui rétorquer « Appelle ça comme tu voudras » (VI, p106). En effet, même en admettant que cette caractéristique soit fausse, il ne remplit pas l'autre caractéristique du chien ; le Chat de Chester n'est pas un chien !

L'erreur provient d'une part de ce que le Chat se permet de généraliser sur le fait qu'aucun chien n'est fou, et d'autre part sur le fait que tous les êtres du Pays des Merveilles soient fous, or ni le premier énoncé ni le second n'ont été vérifiés!

Le non-sens, les figures de style, les jeux de mots participent donc au rire, au merveilleux et au rêve de ce conte. Or l'action conjuguée de ces trois éléments est capitale. Ils interdisent au lecteur de juger les êtres et les choses sur leur apparence, de faire confiance à priori à ce qui se donne aux sens. Le rire en conteste le sérieux, le rêve la solidité, le merveilleux la nécessité. Alice est teintée de toutes les imperfections d'un langage où les confusions abondent, où le sens des mots n'est jamais assuré, où la vérité n'a pas d'existence objective.

4) Philosophie : une quête identitaire rendue possible par la confrontation avec la Chenille, le Pigeon, et le Chat de Chester

Jean-Jacques Lecercle dans *Alice*, affirme que « Construire son identité, c'est d'abord déconstruire celle qu'on vous a fabriquée ». Pour ce faire, la petite Alice va fuir les conventions de son époque, fuir le joug familial qui lui imposent d'être ce qu'on veut qu'elle soit : une petite fille de la bourgeoisie anglaise. [10]

« Alice commençait à se sentir très lasse de rester assise à côté de sa sœur » (I, p41), lasse de se comporter comme une petite fille bien élevée dans une société où les enfants n'ont aucun droit. Son impulsivité, son envie de fuir les conventions sociales et sa curiosité la pousseront à suivre le Lapin Blanc.

Alice débarque dans un monde où les conventions s'évanouissent. Lecercle nous révèle comment Alice brave les règles : [10]

1) « Une petite fille ne sort pas toute seule ». Alice s'empresse d'échapper à la surveillance de sa sœur saisissant le premier prétexte qu'elle trouve : un Lapin blanc en retard.
2) « Une petite fille ne parle pas à un inconnu ». Alice ne fait que ça : parler. Parler avec les animaux, avec elle-même. Parler est un plaisir sans cesse renouvelé par les jeux de mots et le non-sens carrollien. Quoi de plus naturel pour une fillette qui se demande « A quoi peut bien servir un livre où il n'y a ni images ni conversations ? » (I, p41).
3) « La curiosité est un vilain défaut ». De curiosité, Alice n'en manque pas. C'est son moteur essentiel : « Dévorée de curiosité » (I, p42), elle se jettera à travers champs et dans le terrier, pour rejoindre le Lapin Blanc et découvrir ce monde extraordinaire de transgression.
4) « Tu ne joueras pas le Dimanche ». Cette interdiction victorienne rend compte de la pesanteur des conventions auxquelles Alice tente d'échapper. Cette fuite la mène dans un Pays où le jeu abonde :

devinettes, jeu de cartes, course au caucus, partie de croquet, histoires, chansons, danse… Ce jeu trouve une résonnance avec le je. C'est au travers du jeu qu'elle grandit, acquiert de la maturité, sait enfin qui elle est.

Alice, après s'être débarrassée des conventions sociales et de son chaperon, va subir des changements de taille qui vont la faire douter. En effet, devenir adulte pour un enfant, c'est avant tout grandir, grandir physiquement. Cette notion est partagée par Alice qui associe grande taille et âge adulte : « On devrait écrire un livre sur moi, ça, oui! Quand je serai grande j'en écrirai un… Mais je suis grande maintenant […] en tout cas ici je n'ai plus de place pour grandir… Mais alors, poursuivit-elle, est-ce que j'aurai toujours l'âge que j'ai aujourd'hui ? » (IV, p75). Ainsi, qu'en est-il lorsque nous rapetissons ? Rajeunissons-nous ? Il est alors aisé de comprendre le malaise d'Alice qui change sans cesse de taille.

Enfin la perte de ses connaissances et de son rang social (le Lapin va la confondre avec sa servante, IV, p71) va accompagner la perte de son identité ; la pauvre Alice perd alors tous les repères de son ancienne vie. Les quatre premiers chapitres s'attachent à déconstruire l'identité fabriquée d'Alice, pour qu'à partir du cinquième chapitre, « Le conseil d'une chenille », elle soit ouverte à la discussion, libre de toute croyance. C'est seulement après la destruction de ses convictions intimes que les animaux vont daigner discourir avec elle. Sa reconstruction pourra ainsi se faire doucement suite à la confrontation aux différents animaux qui suivront.

La première question que pose la Chenille, « Qui es-tu » (V, p84) entame la reconstruction d'Alice. Cependant, avant même de formuler une réponse le « Je » hésitant d'Alice nous révèle son incapacité à savoir qui elle est. En revanche il traduit sa maturité à se concevoir comme une entité.

En effet, selon Kant, l'enfant qui commence à parler ne dit pas spontanément ''je'', il parle de lui à la troisième personne ! L'acquisition du ''je'' est un réel apprentissage qui arrive tardivement. En effet, l'enfant doit être suffisamment mature pour s'éveiller à la conscience de soi. [30]

Cette individualité, selon Lacan, s'acquiert en partie grâce au stade du miroir. En effet, l'enfant, avant cette étape, s'est approprié des parties de son corps à l'aide de sa bouche, ses mains, ses yeux. Il sait que les mains et les pieds qui passent devant son visage sont à lui et qu'il peut en faire ce qu'il veut. Le miroir lui permet de se voir comme un tout, un ensemble limité par un contour. Il découvre aussi que l'Autre dans le miroir n'est qu'une image et non un être réel : il acquiert le passage du monde réel à l'imaginaire, étape fondamentale vers l'acquisition du ''je''. Ce ''je'' me détache de l'Autre et s'acquiert avec l'acquisition du langage. [34]

Alice, être doué de langage, sait qu'elle existe par elle-même mais ses aventures vont lui permettre de répondre à la question qui est-elle ?

Cette inquiétude au sujet de son identité est tellement présente dans l'esprit d'Alice qu'elle détourne l'expression « Explique-toi » (V, p84) qui habituellement signifie explique ce que tu essaies de dire. Elle comprend alors qu'elle doit expliquer qui elle est et non ses propos.

Son apprentissage va d'abord débuter par l'enseignement de la Chenille. Alice va d'abord découvrir que la question de l'identité ne relève pas de l'image du corps. En effet, le discours qui suit montre qu'Alice ne sait plus qui elle est, en partie à cause de son changement de taille (V, p92) :

«- […] ça vous brouille les idées de changer si souvent de taille dans la même journée.

- Pas du tout [répond la Chenille]
- Vous ne vous en êtes peut être pas aperçue jusqu'à présent ; mais quand vous serez obligé de vous transformer en chrysalide, […], puis en papillon, je suppose que ça vous paraîtra un peu bizarre.
- Certainement pas. »

La conviction de la Chenille permet de faire comprendre à Alice, que les changements de taille au cours d'une vie, ne changent pas ce que nous sommes. Ainsi, plutôt que subir ces métamorphoses, elle doit apprendre à gérer ces changements et vivre en harmonie avec. Quoi de plus pertinent qu'une chenille pour illustrer cette théorie de Schopenhauer qui explique que l'identité ne peut être bâtie sur le changement d'apparence d'un corps. Selon lui, l'identité est à relier à la conscience d'un individu qui elle, est immuable. [26]

Alice semble avoir retenu la leçon puisque par la suite, elle maîtrise ses changements de taille en croquant dans un bout ou l'autre du champignon et atteint ainsi une taille appropriée. Cette première prise de conscience va lui permettre d'aller plus loin dans la construction de son identité.

Puis Alice découvre la théorie de l'évolution des espèces à travers les difficultés de la classification. L'épisode du Pigeon va lui permettre d'acquérir son appartenance au genre humain face à l'animal.

« Son cou se tordait aisément dans toutes les directions comme un serpent. […] Serpent ! cria le Pigeon. Mais je ne suis pas un serpent ! riposta Alice. […] Je suis…je suis…je…je suis une petite fille» Bien qu'hésitante Alice prend alors conscience de son appartenance à l'espèce humaine en opposition au reptile représenté par le serpent. Son hésitation est légitime puisque quelques temps auparavant elle venait de comparer son cou à un serpent.

Cet épisode amène la question épineuse de la classification. Encore aujourd'hui la classification reste périlleuse et Small écrivit à son sujet : « L'ironie est de constater que les spécialistes en classification biologique n'ont pas réussi à se doter d'une claire systématique et d'une claire nomenclature à l'intérieur de leur propre champ d'activité et de ses composants […] ». [53]

Ce chapitre soulève aussi la question « qu'est ce qui différencie l'Homme de l'Animal ? ». Question complexe puisque l'Homme est un animal. Il n'est donc pas surprenant que le Pigeon ait rapproché Alice des Serpents. Toutefois son rapprochement ne se base en rien sur des caractéristiques morphologiques comme l'a été conçue la classification des espèces par Linné. En effet, morphologiquement parlant, Alice et le Serpent partagent le même règne (animal) et le même embranchement (vertébré) mais diffèrent dès la classe (Mammifère versus Sauropsidé). Autant dire qu'ils sont particulièrement éloignés ! Cependant le Pigeon par sa logique se rapprochant du syllogisme va tenter de démontrer à Alice son appartenance à la classe des Sauropsidés.

Or son raisonnement est faux. Le Pigeon part du principe que tous les serpents et que toutes les petites filles mangent des œufs. Or la caractéristique ''manger des œufs'' n'est pas un critère inhérent à l'espèce des serpents ou des humains, il est inconstant ; le Pigeon ne peut en aucun cas les rapprocher. Alice ne sachant pas son identité, reste perplexe devant la théorie du Pigeon : « Cette idée était tellement nouvelle pour Alice qu'elle resta sans mot dire pendant une à deux minutes… » (V, p93). [20]

C’est lorsqu’Alice a réussi à réaliser ses deux projets : maîtriser ses variations de taille et atteindre le joli jardin, qu’elle va enfin être capable de décliner son identité auprès de la Reine. Mais l’aventure ne s’arrête pas là, il semblerait qu’elle ait encore de nombreuses choses à apprendre.

C’est au cours du procès que les créatures du Pays des Merveilles lui reconnaissent son nom et l’appellent ainsi. Une fois reconnue comme telle, elle peut enfin partir de ce monde extravagant et retourner chez elle.

Il est intéressant de noter que ce conte se referme sur un procès qui a pour but de retrouver l’identité du voleur. Encore une fois la question de l’identité est au centre des discussions. Par ailleurs, les jurés notent leur nom de peur de l’oublier, perdraient-ils alors leur identité ? [19]

La question de l’identité à travers le nom se retrouve dans l’œuvre de Shakespeare, *Roméo et Juliette*. L’héroïne soulève la question de la correspondance entre le signifiant et le signifié : « Ton nom seul est mon ennemi. Tu n’es pas un Montague, tu es toi-même. Qu’est ce qu’un Montague ? Ce n’est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui fasse partie d’un homme… […] Qu’y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose embaumerait autant sous un autre nom. ». Toutefois, est-il réellement possible de se détacher de son nom sans perdre son identité ? Lorsque Roméo prend Juliette au mot et est prêt à renier son nom, il semble perdre son identité, ne sait plus comment se désigner : « Je ne sais par quel nom t’indiquer qui je suis ». [22]

La vie aux pays des merveilles est un discours perpétuel sur le sens des mots, l’intérêt des noms. Carroll commence par démolir nos idées reçues sur les mots, révélant ainsi au lecteur la nécessité d’un vocabulaire aux définitions sûres, et enfin il reconstruit un langage à l’abri de ses faiblesses. La démolition se fait grâce à l’accumulation des jeux de mots, au non-sens carrollien, obligeant sans cesse Alice à se rectifier. Voilà pourquoi les habitants du pays des merveilles ont tous peur de perdre leur nom. Pour Carroll comme pour les petits enfants, le nom garde une valeur magique ; il ne se contente pas de désigner la chose nommée, il lui appartient en propre. La prononcer c’est en quelque sorte (re)créer cette dernière.

Par ailleurs, Alice s’interroge sur son identité au sein de son rêve. Son inquiétude provient de son inconscient. Elle grandit et ses changements ont amené des incertitudes. Elle se confie aux animaux car il est plus facile pour un enfant d’exprimer ses peurs à des créatures dont il se sent complice qu’à ses proches aux attitudes complexes.

5) L'enseignement de la vie

a) Les Homards nous enseignent la danse

La danse est inhérente aux activités mondaines de la société victorienne. Toute personne de la haute société doit montrer ses apparats aux bals qui rythment le calendrier. Son importance est telle que la danse fait partie des ''accomplishements'' que toute jeune fille bourgeoise doit acquérir. Parmi les différentes danses de salon, le quadrille était très en vogue. Cette danse serait issue de la contredanse française qui était à la mode au XVIIIe siècle. Fait amusant, la contredanse française proviendrait elle-même de la ''country danse'' (danse de campagne) apparue au XVIe siècle en Angleterre. La description du Quadrille faite par la Simili-Tortue serait bien basée sur la contredanse anglaise qui se dansait en ligne (tandis que la contredanse française se dansait en carré) « - Eh bien, expliqua le Griffon, on commence par s'aligner sur un rang au bord de la mer… - Sur deux rangs ! s'écria la Simili-Tortue ! » (X, p147). [54, 65] Un quadrille en particulier a su s'imposer : le quadrille des Lanciers (apparu en 1856). Ainsi, d'après Martin Gardner, le Quadrille des Homards serait né d'un nouveau jeu de mot carrollien. En effet, dans la version originale : Homard correspond à Lobster en anglais qui serait proche de Lancier ! [18, 65]

b) Une Grenouille et un Lièvre à l'école de la bienséance

Carroll se moque des conventions dans le chapitre VI « Poivre et Cochon », lorsqu'Alice, arrivée à la maison de la Duchesse, « alla timidement jusqu'à la porte et frappa un coup. », le Valet de pied-Grenouille lui rétorque alors que « ce n'est pas la peine de frapper » car personne ne lui ouvrira. Il ajoute : « si tu étais à l'intérieur, tu pourrais frapper et moi je pourrais te faire sortir » (VI, p97).

Ainsi, les paroles de la Grenouille sont pleines de bon sens : pour qu'il ouvre la porte à Alice, cela suppose qu'il se tienne de l'autre côté. Etant lui-même à l'extérieur, la logique veut qu'Alice se tienne à l'intérieur pour frapper à la porte. Or cette réplique suscite la surprise et le rire du lecteur car les règles de la bienséance veulent qu'une personne frappe avant d'entrer mais jamais il ne lui a été intimé de frapper en sortant. Carroll, par le biais de la Grenouille, met ainsi en évidence l'arbitraire des règles régissant les conventions sociales.

L'impolitesse du trio fou commence par le non-sens à hurler « Pas de place ! Pas de place ! » alors qu'ils sont attablés à un seul côté de la table et « qu'il y a de la place à revendre » (VII, p109). Puis, le fait que le Lièvre de Mars propose du vin à Alice alors qu'il n'y en a pas, est de nouveau un non-sens qui permet à Carroll de mettre en avant la grossièreté dont il fait preuve, ce qu'Alice ne tardera pas à lui faire remarquer : « En ce cas, ce n'est pas très poli de votre part de m'en offrir » (VII, p107). Le Lièvre lui fait ainsi remarquer à son tour son manquement aux règles de la politesse : « Ce n'est pas très poli de ta part de t'asseoir sans y avoir été invitée » (VII, p107). Le Lièvre contrairement à Alice ne met pas les formes, il se contente de la tutoyer. Papy met ainsi en relief les relations entre les deux protagonistes : le vouvoiement d'Alice face au tutoiement du Lièvre laisse à penser que celui-ci représente l'adulte. Ainsi au cours de ce thé, il se moque des conventions sociales et de la bienséance.

c) Un bestiaire entier pour illustrer le déroulement d'un procès

Carroll, au cours des deux derniers chapitres d'Alice tourne en dérision les procédures judiciaires de l'époque et décrit le déroulement d'un procès de manière imagée et amusante. Alice, petite fille bien éduquée, « a lu diverses descriptions dans plusieurs livres » mais n'a « jamais pénétré dans une salle de tribunal » (XI, p157). Ce procès va lui permettre de mettre en pratique son apprentissage théorique. Néanmoins, elle semble prendre ce procès comme un divertissement telle qu'une pièce de théâtre car elle aimerait « que le procès s'achève […] et qu'on fasse circuler les rafraichissements » (XI, p157).

Afin de comprendre l'enseignement de Carroll, il convient d'avoir les mêmes connaissances de base qu'Alice en matière de droit anglais. Ainsi, Spencer, professeur de droit à l'université de Cambridge, nous explique dans *La procédure pénale anglaise*, le déroulement d'une audience de jugement :

1) lecture de l'acte d'accusation à l'accusé qui plaidait coupable ou non
2) interrogation des témoins dans le cas où l'accusé plaide non coupable
3) le jury considérait son verdict et le rendait
4) En cas de condamnation, prononçait la peine [13]

Ces audiences de jugement étaient publiques. En règle générale, personne ne représentait l'accusation ou la défense à l'exception des délits (seule catégorie d'infraction où l'accusé ne risquait pas la peine de mort !). Ainsi revenait au juge le rôle d'interroger les témoins. En outre, la règle des preuves, permettant de rejeter par exemple des ouï-dire, de la Common Law n'était pas en cours à l'époque. Par conséquent, l'audience se déroulait très vite : début du XIXème siècle, les audiences n'excédaient pas trente minutes. [13]

Le jury se compose de douze personnes tirées au sort. Son rôle est de statuer sur la dénomination, coupable ou non, de l'accusé ; toutefois c'est au juge qu'il revient de décider de la sentence. [13]

Au Pays des merveilles, l'audience est elle aussi publique. « Une grande foule composée de petits animaux et de petits oiseaux » (XI, p157) s'était rendue au tribunal pour assister au procès du Valet de cœur. Au sein de cette multitude d'êtres vivants, Alice va reconnaître le juge à la perruque et les jurés très certainement car ils étaient au nombre de douze. Ces jurés correspondent à un véritable bestiaire obligeant Alice à utiliser le mot ''créature'' (sur la représentation de Tenniel, le lecteur peut relever : une grenouille, un rat, un furet, un loir, un lézard, un hérisson, un coq, une taupe, un canard, un écureuil, et deux espèces de perroquet au premier plan). Cette complète mixité peut révéler les effets du hasard qui est en vigueur lors de la sélection…

En outre, ces douze jurés possèdent une ardoise pour noter les événements ; ils revêtent le rôle de greffier qui ne devait pas exister à l'époque victorienne. Ces ardoises font écho aux écoles ; ardoise sur laquelle l'enfant écrivait son calcul.

Une fois le rôle des différents personnages établi, Carroll prend soin de recréer les différentes étapes de la procédure. Cependant il se moque certainement de la rapidité des audiences car le juge/Roi ou la Reine ne respectent pas l'ordre et tentent d'expédier le procès en sautant des étapes. Le Héraut/Lapin doit sans cesse rétablir l'ordre (Un Héraut étant un officier en charge de transmettre certaines publications solennelles et régler les cérémonies) :

« - Héraut, lisez l'acte d'accusation […]

- Délibérez pour rendre votre verdict, ordonna le Roi aux jurés
- Pas encore, pas encore !
- Appelez le premier témoin » (XI, p159-160)

Ici, la réflexion du Roi est un non sens total car il n'a pas demandé à l'accusé s'il plaidait coupable ou non. En effet, si l'accusé plaide coupable, les jurés n'ont pas de verdict à prononcer ! Toutefois, le lecteur peut supposer que Carroll sous entend que le Valet de cœur plaide non coupable car l'interrogation des témoins suit la lecture de l'acte d'accusation.

En outre, le lecteur notera que l'interrogatoire du Roi est inutile : il pose des questions qui ne font pas avancer le procès. Lewis Carroll souligne alors l'arbitraire de la justice ; le Roi, de par le choix de ses questions, peut orienter le vote du jury.

Puis il continue en répliquant :

« - Délibérez pour rendre votre verdict […]

- Plaise à Votre Majesté, il y a encore d'autres preuves à examiner, dit le Lapin Blanc en se levant d'un bond » (XII, p170)

Puis la Reine intervient, elle aussi, cherchant à sauter les étapes :

« - La sentence d'abord, la délibération ensuite. » (XII, p174)

Cette réflexion royale est de nouveau un non-sens. En effet, bien que ce soit au juge/Roi de convenir d'une sentence, cette étape sous tend que l'accusé est coupable et mérite une correction, or il a été prouvé que le Valet n'était pas coupable. En effet, le poème, pièce à conviction, révèle :

« Vous nous en avez donné trois,
Et lui vous les a bien rendues devant mes yeux » (XII, p172)

Ainsi, le lecteur comprend que la Reine a donné trois tartes au Valet qui les lui a rendues.

A travers cette caricature de procédure pénale, Carroll présente les acteurs et les différentes étapes d'une telle procédure notamment grâce au Lapin Blanc. Celui-ci par ses interventions met l'accent sur l'organisation qu'il est impératif de suivre. Son enseignement se poursuit lorsque Carroll en prenant au pied de la lettre l'expression : « Il y eut une tentative d'applaudissement qui fut immédiatement étouffée par les huissiers » (XI, p164), rend imagée cette notion abstraite et permet à Alice et l'enfant-lecteur de s'en faire une représentation mentale et ainsi de mieux comprendre cette notion abstraite (étudiée au cours de l'enseignement littéraire).

En outre, Carroll réalise une satire de l'arbitraire de la justice à l'époque victorienne qui laisse au juge le rôle de mener l'interrogatoire. [19]

C) Les bénéfices personnels tirés de la rencontre des animaux

Il est amusant de constater que les enseignements délivrés par Carroll, nous sont tous suggérés, sibyllins. Si le lecteur ne fait pas l'effort de se remettre en question sur ses connaissances, de s'interroger sur le non-sens, il ne verra alors d'*Alice*, qu'un conte pour enfant absurde dont l'engouement est démesuré par rapport à l'œuvre. A contrario, d'autres, qui auront fait l'analyse du texte, vous soutiendront que ce livre est assurément pour adulte. Ils en oublieront l'enrobage merveilleux de ce conte empli de jeux et la particularité de penser de l'enfant qui est loin d'être comparable à l'adulte. Ce sont les différentes lectures qui en font la force et la renommée à travers les âges l'élevant au titre de classique.

Carroll a ponctué son texte d'enseignements sans jamais en expliciter un seul. Toutefois, lorsque l'enfant-lecteur abordera l'une de ces notions en classe, celle-ci suscitera un intérêt certain puisqu'elle lui rappellera le conte de son enfance, facilitant ainsi son apprentissage.

La question qui nous vient alors est comment Carroll a-t-il réussi à susciter l'intérêt chez ses amis enfants qui ont lu ce conte ? En quoi les animaux participent à cet intérêt ? Quels sont les avantages de les utiliser ?

1) L'Animal, objet de fascination, favorise l'imagination nécessaire au développement cognitif et émotionnel de l'enfant.

Pour qu'une histoire suscite l'intérêt d'un enfant, il faut qu'elle le divertisse et qu'elle éveille sa curiosité. Carroll a ponctué son texte de jeux et de comptines enfantines, si bien que l'enfant apprend en s'amusant. Mais pour attiser sa curiosité, il introduit l'animal. Celui-ci constitue un Autre attirant et rassurant.

En effet, selon Freud, "les enfants n'ont aucun scrupule à considérer les animaux comme leurs égaux à part entière. Ils se sentent davantage apparentés aux animaux qu'à leurs parents, qui peuvent bien être une énigme pour eux. Dans un premier temps, la ressemblance est du côté de l'animal, la différence du côté de l'adulte." Cette identification s'explique par le fait que l'Animal renvoie des attitudes authentiques. Il ne cherche pas à duper, à ''faire semblant'', et ses besoins sont basiques, proches des leurs ; ainsi les enfants semblent comprendre plus aisément leurs comportements que ceux des humains. Le pédopsychiatre, Bernard Brusset, ajoute que " l'enfant est sans arrêt confronté aux limites de ce qu'il ne peut comprendre. Il est exclu non seulement d'un certain nombre d'activités des parents mais aussi des conversations familiales, de l'intelligence de ce qui se passe autour de lui. Il partage cette situation avec l'animal. " [33]

Voilà pourquoi l'enfant est attiré vers l'animal et se passionne pour ces histoires d'animaux quel que soit notre récit. Les aventures d'*Alice* réussissent à attirer l'enfant par le biais des animaux, puis grâce à eux, lui fournissent un enseignement. En s'identifiant à l'héroïne, ces enfants vont faire l'apprentissage du sens critique et construire leur identité. Si Carroll avait fait l'usage d'adultes, l'enfant n'aurait certainement pas pris de recul sur les jeux de mots prenant pour acquis que ce qu'affirme un adulte est véridique, et il n'aurait probablement pas construit son

identité, car pour devenir mature l'enfant ressent le besoin de s'émanciper, de demander conseil à un Autre qui lui ressemble.

Le pédiatre anglais Winicott soutient que : "L'enfant a besoin de faire marcher son imagination, de rêver, de vivre dans un monde à lui. Il doit se distancer de ses parents et plus il est jeune, plus cela est difficile." Ainsi, pour enrichir sa vie, il faut en outre, que ce récit stimule son imagination afin de l'aider à développer son intelligence et à voir clair dans ses émotions. [33]

Or, l'animal-parlant est objet du merveilleux et stimule l'imagination de l'enfant. Cet imaginaire est essentiel pour lui permettre d'y voir plus clair dans ses émotions ; c'est pourquoi les enfants jouent avec leurs peluches et leur accordent la parole. Ils attribuent à chacune d'elles un aspect de leur personnalité ce qui leur permet d'apprendre à mieux la maîtriser. L'animal-parlant des contes de fées permet cette transposition. Alice, en tombant dans ce pays imaginaire, va comprendre et apprendre beaucoup : le Lapin peureux va apprendre à se maitriser pour tenir le rôle du héraut, la chenille va grandir sans inquiétude révélant à Alice que ses angoisses ne sont pas fondées. *Alice* est un véritable ouvrage initiatique dans lequel l'héroïne se découvre et apprend à maîtriser le langage, à s'insérer dans la société, à s'affirmer. Ces animaux qui nous renvoient certains traits de caractères différents trouvent écho chez l'enfant-lecteur. Mais, n'est-ce pas Charles, lui-même, qui, à travers eux, tente de maîtriser ses émotions ?

Selon Piaget, l'imagination permettrait à l'enfant de combler ses lacunes cognitives ; elle lui permettrait de donner une explication rationnelle ou non, aux phénomènes du monde qui l'entoure. En effet, l'imagination permet de prendre des distances avec le monde réel pour élaborer de nouvelles images. L'enfant peut alors avoir une vision plus riche et plus complexe de la réalité. [27]

Les sciences sont nées de ce besoin de compréhension du monde. Le scientifique doit d'abord envisager le domaine des possibles, avant d'en vérifier l'exactitude. Ainsi, L'imagination permet de développer la pensée conceptuelle de l'enfant participant à son développement cognitif.

En outre, l'animal participe non seulement au développement de l'imagination de l'enfant, mais aussi à celle de l'adulte. L'homme s'est inspiré des animaux pour inventer de nouvelles technologies. Comment ne pas se souvenir de Léonard de Vinci qui tenta d'imiter les oiseaux pour s'envoler dans les airs ? L'animal, source d'inspiration, permet à l'Homme de développer son intellect en élaborant des théories. Cette puissance créatrice serait, d'après Vygotsky (psychologue russe), plus puissante à l'âge adulte car l'imagination s'appuyant sur le réel, elle s'appuie sur l'expérience de chacun de nous. [27]

Cette imagination importante pour l'intellect adulte se développe toutefois au stade de l'enfant. Le conte de fées connaît l'importance de stimuler l'imagination de l'enfant et se sert non seulement de la fascination de l'enfant pour l'animal mais aussi de son pouvoir merveilleux pour faciliter ce phénomène cognitif.

Enfin, le merveilleux dans lequel l'animal joue un rôle majeur, est une alternative à la pâleur de la vie. Alternative très joliment dépeinte dans *Big Fish* qui raconte l'histoire d'un père, Edward Bloom, qui enjolive sans cesse la réalité. Il préfèrera raconter comment il a raté la naissance de son fils parce qu'il s'est battu avec le plus gros poisson du lac pour récupérer son alliance, plutôt que d'avouer la vérité. Ce merveilleux teinte la vie d'Edward d'une touche de poésie, tout comme le merveilleux permet à Alice d'échapper à sa vie morne de petite bourgeoise

victorienne. Il a permis de transformer les bruits monotones de la campagne en une histoire extravagante, pleine de surprises, où il est possible de converser avec les bêtes…

2) L'animal, objet d'affection, catalyse le développement d'une socialisation

L'enfant découvre au contact de l'animal une façon de s'exprimer différente de la sienne, utilisant le langage du corps. Il découvre qu'une communication est possible au-delà de toute parole. Un propriétaire d'animal, surtout un enfant, comprend très bien les miaulements de son chat qui se frotte à la fenêtre pour sortir ! Or l'enfant de six, sept ans, est confronté au monde social et au langage des adultes effarant de complexité, alors que l'animal lui parle avec immédiateté. Cette promiscuité s'explique par le fait que le petit enfant transmet ses messages par ses babillages et ses gestes puis son vocabulaire basique ; son stade d'évolution est le même que celui de l'animal. L'animal, capable de communication et objet de fascination, devient initiateur de relations sociales et aide l'enfant à structurer sa personnalité. En effet, l'enfant, avec l'animal, s'entraine à discourir, acquièrt une confiance en lui. L'animal n'émet pas d'objection, ne répond pas et ce silence est considéré par l'enfant comme un assentiment. A contrario, un jappement sera considéré comme un encouragement. L'animal est un public non critique. Néanmoins, Carroll a choisi de donner la parole à ses animaux ; ils deviennent alors un public critique dans le but de faire évoluer son héroïne, de la pousser à s'interroger. [4]

Les écrivains de contes pour enfants s'inspirent du fait que l'animal est plus parlant à l'enfant, pour le faire discourir. Cependant d'après Piaget, les enfants ne parlent que de riens : « les questions adressées par les enfants à d'autres enfants sont relatives à l'activité quotidienne et immédiate ». L'intérêt d'Alice, lors de l'histoire du Loir, porte sur ce que les trois petites filles mangeaient et non sur la manière de sortir du puits. Le Loir représente un autre enfant pour Alice qui discourt avec lui comme elle le ferait avec l'un de ses camarades de classe, contrairement à la Chenille qui est à l'image d'un adulte.

Par ailleurs, les enfants ne sont que très peu attentifs aux mots mais plutôt aux images auditives ou visuelles qu'ils engendrent. Ainsi, Alice recherche le nœud dans la queue de la Souris et non le nœud du problème. Le nœud d'un problème est une idée trop conceptuelle, c'est pourquoi elle s'attache à rechercher une image concrète à savoir l'image d'un réel nœud dans la queue de son interlocutrice.

En outre, les phrases et les mots, qui composent une histoire pour enfant, sont souvent là pour créer, par des effets sonores, une ouverture sur l'imaginaire, le rêve. Carroll a repris cette stratégie dans ses poèmes qui n'ont aucun sens mais dont la musicalité s'impose comme ‘‘Twinkle, Twinkle, little bat’’. Mais ces effets sonores se retrouvent aussi dans le langage animalier du monde réel et Carroll s'en est servi pour bâtir le rêve d'Alice : « la rumeur confuse de la basse-cour » et « les meuglements lointains » sont l'origine des « cris du Griffon » et des « lourds sanglots de la Simili-Tortue » (XII, p177). L'animal revêt là un nouveau rôle : initiateur de rêves. L'homme emprunte souvent à son quotidien pour imaginer, s'évader.

Ainsi, Charles, bien qu'il conte son histoire pour amuser trois fillettes chères à ses yeux, en a certainement profité pour s'évader dans la peau de son double, le temps d'une promenade en barque. Il rêve éveillé et se sert du monde qui l'entoure pour créer son histoire. En effet, le lapin, la souris, le canard, l'aiglon, les moutons, le meuglement du bétail, le lièvre, la chenille, le pigeon, le chat sont tous des animaux qui peuvent être rencontrés lors d'un pique-nique dans la campagne anglaise du XIXème siècle. Carroll aurait-il rebondi sur la rencontre de ces animaux au cours de l'après midi pour créer ses différents personnages ? Par ailleurs, le blason de l'école sous lequel il passe fréquemment et la soupe à la simili-tortue qu'il a déjà dû goûter sont autant d'éléments de son quotidien qui, dans son rêve, lui ont permis de rompre avec la monotonie de sa vie.

Enfin, éduquer un enfant, c'est l'aider à donner un sens à sa vie. Cependant, si le parent est trop présent, l'enfant refusera tout conseil.

Ainsi, l'animal-guide de conscience est souvent utilisé dans les contes de fées pour prodiguer les conseils de l'adulte tout en préservant la distance nécessaire à l'épanouissement de l'enfant. Comment ne pas se souvenir de Jiminy Criquet ? Jiminy joue le rôle de la mauvaise conscience et sermonne Pinocchio après qu'il a laissé Gepetto aux mains du carabinier (Chapitre 4). Mais Jiminy va prendre plus d'importance dans le Walt Disney, venant en aide à Pinocchio à chaque rencontre et devenant un animal incontournable parmi le bestiaire des contes. Dans *Alice*, le Chat-du-conté-de-Chester va jouer ce rôle. Il apparaît au moment où Alice s'y attend le moins et l'aide à se diriger dans la forêt, lieu obscur, symbole de l'inconscient. Il lui donne la clef de compréhension du Pays des Merveilles en lui expliquant qu'il règne une douce folie en ce monde extravagant. Il est son seul ami.

Au fur et à mesure que l'enfant grandit, l'animal va devenir un refuge, un confident à qui il va confier ses joies et ses peines, ses angoisses. Lorsque l'enfant fait ses premiers pas à l'école, il découvre une nouvelle structure sociale différente des codes sociaux de la famille dans laquelle il a évolué jusqu'à présent. Il va vivre une véritable rupture, et peut-être, se sentir seul pendant quelques temps. Ces compagnons de tous les jours aident l'enfant à surmonter ces épreuves et le besoin d'extérioriser ses angoisses est un passage important pour lui permettre d'avancer et de grandir, d'où l'importance de l'animal-confident. Alice qui fait l'apprentissage d'un nouvel univers, va se confier à la Chenille. L'angoisse de sa perte d'identité devient pesante, elle ressent le besoin d'en parler à quelqu'un qui, elle espère, ne la jugera pas et qui écoutera ses problèmes liés à l'enfance. Puis notre héroïne va demander conseil au Chat de Chester. Elle s'en remet à son jugement pour lui indiquer la meilleure direction à prendre. [4]

3) L'animal, sujet d'observation, favorise le développement de la biologie et l'enseignement

L'animal développe l'observation, il pousse l'enfant à oublier sa démesure narcissique et s'intéresser aux problèmes des autres. Alice, alors qu'elle recherche désespérément son identité, se retrouve face au désespoir du Pigeon qui tente sans cesse de protéger ses petits des serpents. Elle découvre que le Loir n'a pas les mêmes besoins ; animal nocturne, il passe sa journée à dormir. Ainsi, l'enfant découvre la vie par cette observation, base de la biologie : l'animal a des besoins,

peut tomber malade, s'accouple, meurt. L'enfant fait l'apprentissage de la vie. Comment se fait-il que l'enfant ait tant de facilité à se sentir proche de l'animal alors qu'une fois adulte, il a tant de difficulté à admettre cette proximité? Cet apprentissage a été long et fastidieux, il aura fallu des années pour que l'Homme accepte cette vérité qui lui semble si humiliante : l'Homme est un Animal.

L'Homme se croit si supérieur de par son langage et son intelligence ! Un des pionniers rapprochant l'Homme de l'Animal fut Montaigne, qui conféra un langage aux bêtes. Il soutient que les animaux ont un langage et que l'incompréhension et l'incapacité à communiquer est une faute à partager : « Ce défaut qui empêche la communication entre les animaux et nous, pourquoi ne viendrait-il pas aussi bien de nous que d'eux ? Reste à deviner à qui revient la faute de ne pas pouvoir nous comprendre : car nous ne les comprenons pas plus qu'ils ne nous comprennent. Et c'est pourquoi ils peuvent nous estimer bêtes, comme nous le faisons pour eux.». Cette thèse de Montaigne est vite tombée dans l'oubli face à l'Animal-machine de Descartes qui fut pourtant fortement décrié à l'époque par Gassendi. Ce dernier soutenait que les bêtes possédaient une âme. Mais par frilosité au vu des condamnations qu'il risquait de l'Inquisition, sa thèse fut elle aussi très vite oubliée…Puis vint Leibniz, qui avec sa théorie des monades (petite unité d'un corps), abolit la frontière entre l'Homme et l'Animal. La différence entre l'Homme et l'Animal n'est plus une différence de nature mais une différence de degré. Enfin, Buffon et son anatomie comparée, ainsi que Darwin et sa théorie de l'Evolution, ont terminé de nous convaincre de l'importance d'étudier l'Animal pour mieux appréhender l'Homme. Ainsi est née la biologie, science qui étudie la vie…[6, 49]

En effet, Buffon disait : « Si les animaux n'existaient pas, nous serions encore plus incompréhensibles à nous mêmes ». L'observation de l'animal permet de mieux connaître notre corps. Carroll s'en est servi lorsqu'il nous présente sa Tortue qui pleure à chaudes larmes. Cette observation de la nature a mis en évidence la présence d'une glande excrétrice qui vient compléter le rein. Ce besoin de connaissances amène l'Homme à la dissection de l'Animal afin de mieux appréhender son anatomie. L'animal devient instrument de science : des expériences sont réalisées pour mieux comprendre la physiologie. Puis Bourgelat, inventeur de la biopathologie comparée, nous démontre l'intérêt de l'animal dans l'amélioration de la médecine humaine : "Nous avons connu l'intimité des rapports qui existent entre la machine humaine et la machine animale, rapports qui sont tels que l'une et l'autre médecine s'éclaireront et se perfectionneront mutuellement, lorsque, renonçant à un ridicule et funeste préjugé, on cessera d'appréhender de se dégrader et de s'avilir en considérant la nature des animaux, comme si cette même nature et le vrai n'était pas toujours et partout dignes des recherches de quiconque sait observer et penser". [49]

Par ailleurs, l'animal permet l'illustration de notions abstraites. Carroll, à travers nos trois compères de la partie de thé extravagante, aborde la notion du temps. Le choix du lièvre et du loir n'est pas anodin. Le lièvre tient sa folie de l'arrêt du temps en mars, saison du rut, tandis que le loir tient sa paresse de l'arrêt du temps le jour alors que c'est un animal nocturne. Ces deux animaux sont particulièrement représentatifs de leur subordination au temps et notamment à la saisonnalité qui s'écoule. L'animal permet à l'enfant d'avoir une autre perception du temps. Par exemple un chat ne vit en moyenne que quinze ans. Il permet à l'enfant

de l'observer évoluer, grandir, se reproduire et d'être confronté à la mort de son compagnon. Chaque animal porte en lui une caractéristique qui peut être à la base d'un enseignement. Carroll avait compris l'intérêt de l'animal dans l'apprentissage. En effet, outre le Loir et le Lièvre, le lecteur est plus attentif aux différentes notions et comprend avec Alice que l'identité ne dépend pas des changements corporels grâce à la Chenille ou que le Lapin, animal pressé, subit un stress permanent …

4) L'animal, outil de satire, favorise le développement du sens critique

Par ailleurs, les caractéristiques de chaque animal ont servi aux auteurs de satires. En effet, l'animal sert également d'outil de critique sociale ou politique. Ainsi, ces créatures qui gardent une apparence animale mais qui possèdent un esprit humain permettent de dégager et d'amplifier des traits de caractère des hommes pour en dégager les vices ou les ridiculiser. Dans la majorité des cas, les animaux sont empruntés au bestiaire familier. Ils sont finement observés et leurs particularités restent cohérentes. Cette utilisation est particulièrement répandue à l'époque où la censure est très présente. L'exemple le plus connu en France est La Fontaine, qui, à travers ses *Fables*, critique la royauté: « Les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. » Cette censure étant particulièrement sévère (emprisonnement à la Bastille voire exécution), pousse La Fontaine à demander la protection de Madame de Montespan (la favorite du Roi Louis XIV) et à utiliser l'animal pour dissimuler la personne ciblée. Charles Lutwidge Dodgson était connu pour ses pamphlets. Il n'est donc pas surprenant que Lewis Carroll se soit servi des animaux pour critiquer la société victorienne. [8]

''Les animaux malades de la peste'' fait écho à la critique de la justice réalisée par Carroll. Alors que ce dernier critiquait l'arbitraire de la justice dont l'interrogatoire est mené par le juge seul, La Fontaine, critique l'arbitraire de la justice dont la sentence dépend du statut social. Il utilise judicieusement l'image que véhiculent les animaux dans notre représentation occidentale. Ainsi, le Lion, symbole de pouvoir et de puissance, est à l'image du Roi, le Loup, beau parleur, homme de justice (clerc) prononce le réquisitoire, le Tigre et l'Ours, animaux puissants, représentent l'aristocratie et l'Ane, bête et naïf, animal faible, est un bouc émissaire parfait ! La Fontaine se moque du fonctionnement de la cour et la morale de cette fable est clairement exposée : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ». Il critique l'hypocrisie des Grands qui feignent de faire un examen de conscience, et la naïveté des Petits qui ne réagissent pas face à l'injustice. Alors que La Fontaine est ouvertement moralisateur, le tour de force de Carroll est de fournir un enseignement et une critique sans fondement moraliste. Il se moque d'ailleurs de la morale au travers des morales de la Duchesse qui n'ont aucun sens ! Par ailleurs Carroll reste à un vocabulaire intelligible par l'enfant contrairement à La Fontaine qui reconnaît que son second ouvrage « a pris un air et un tour un peu différent » ; il vise les adultes et non plus les enfants. [8]

Au final, la personnification de l'animal est une figure de style qui non seulement apporte un élément au merveilleux, mais qui permet aussi de prendre ses distances, d'apporter un décalage à une analyse qui pourrait s'avérer austère. Une ''Fable'' de La Fontaine est plus légère et plus humoristique qu'un ''Caractère'' de La Bruyère ; Œuvres toutes deux moralisatrices. L'utilisation de l'animal permet de faire passer un message, une critique sans trop froisser la cible.

A la différence de La Fontaine, Carroll ne s'attaque que très peu à la royauté. Le Roi et la Reine sont dépeints grâce aux jeux de cartes et non par les animaux. En outre, ces animaux, hormis la caricature de Miss Pricket en Souris, ne visent personne en particulier. Sa critique est celle de la bourgeoisie et non de la Cour. Il s'attaque aux habitudes de tout un chacun. Ses animaux n'étaient donc pas, utilisés dans le but, contrairement à La Fontaine, d'éviter la censure ! Toutefois, Carroll s'est servi d'une autre particularité partagée par toutes les bêtes : une vie organisée autour de règles différentes des nôtres. Cette différence, qui nous paraît être parfois une réelle anarchie, était cruciale pour Carroll. Elle lui a permis de transgresser les règles d'une société rigide et austère sans que personne ne se sente offensée. Après tout, cette douce folie est normale, ce ne sont que des animaux ! Ils n'ont pas le sens de la civilisation !

Carroll, grâce à *Alice*, critique donc une époque. Mais Carroll, qui avait conscience de la puissance d'attraction de l'animal, s'est-il rendu compte que l'animal lui permettait de faire passer ses idées auprès des enfants-lecteurs ? En effet, une satire est une œuvre à destination des adultes : La Fontaine a écrit ses *Fables* pour instruire les Hommes, c'est par la suite que son œuvre a été reprise dans le monde de l'enfance. Or Alice a été inventée et rédigée à l'intention des enfants, d'une enfant. *Alice* n'intéressait nullement les adultes, qui à l'époque victorienne, considéraient la littérature pour enfant comme mineure. Carroll était-il conscient qu'à travers son œuvre, ses animaux allaient transmettre son enseignement et ses idées aux générations futures ?

Carroll nous fait éprouver la profondeur des problèmes que ressentent les enfants : problème du langage, de la communication, l'insertion dans l'univers social des adultes, l'acquisition progressive des notions abstraites… Ces problèmes approchés par Carroll sont ceux des résultats auxquels Piaget est arrivé au cours de ses recherches. Or l'approche de ces problèmes ne repose ni sur une formation scientifique particulière de Carroll ni sur des souvenirs autobiographiques précis. Ainsi un homme qui passe le plus clair de son temps avec les enfants, ne peut pas ne pas s'identifier peu à peu à leurs problèmes. Il n'avait pas seulement conservé un pouvoir d'émerveillement ou une innocence enfantine, comme le Saint-Exupéry du *Petit Prince*, mais, très profondément, il était resté enfant. Cependant tout enfant qu'il demeure, Carroll est aussi, de par sa vie sociale, un adulte. Sans refuser l'univers enfantin, nous allons le voir en susciter un autre : au culte de l'enfance va succéder la découverte des joies de la logique.

CONCLUSION

Carroll, à travers son ouvrage permet ainsi d'aborder deux notions importantes dans notre société : l'éducation et le rôle des animaux.

L'éducation pour Carroll ne se résume pas à apprendre par cœur et répéter tel un perroquet. L'éducation ne consiste pas à conditionner l'être, mais à lui apprendre à réfléchir, à penser par lui-même ; c'est ce qu'il suggère dans *Alice au Pays des Merveilles*. Grâce à son fameux non-sens, il nous invite à ne rien prendre pour acquis, il nous invite à nous interroger sur le sens de chaque chose qui nous entoure, à prendre des distances sur nos habitudes. Il fait naître en nous un doute permanent qui nous pousse à nous remettre en question. Son œuvre aurait d'ailleurs pu être traduite par ''Alice au Pays du Questionnement'' car en anglais ''to wonder'' signifie à la fois s'émerveiller et se demander ! Carroll à travers son héroïne, enseigne à ses lecteurs, le sens critique.

Cette valeur fondamentale de l'enseignement est reprise dans l'œuvre de N.H Kleinbaum, magnifiquement retranscrite dans le film de Peter Weir, *Le Cercle des Poètes Disparus*. Cette histoire retrace l'enseignement anticonformiste de Mr. Keating dans un établissement américain austère et traditionnaliste. Cet établissement et son enseignement font écho aux pensionnats et enseignements austères et rigoureux de l'époque victorienne. Ce professeur, à l'image de Carroll, prône la liberté de penser et l'importance du sens critique face à un enseignement livresque.

Quant à l'animal, il joue dans nos sociétés occidentales, un rôle primordial. *Les aventures d'Alice au Pays des merveilles* est une œuvre qui permet d'ouvrir le débat. Outre l'apport indéniable à l'enfant pour son développement cognitif et émotionnel, sa socialisation, et son enseignement, outre l'apport à l'Homme pour le développement de la biologie puis dans son sillage de la médecine, et pour son utilisation dans la littérature, l'Animal apporte à la société, une source alimentaire, un soutien socio-éducatif et thérapeutique, une aide dans le travail, une source d'inspiration dans diverses cultures telles que la musique, le cinéma…

En effet, la domestication de l'animal a permis à l'Homme de se sédentariser en lui fournissant un apport alimentaire stable, lui permettant de porter son attention et son intelligence sur d'autres nécessités et lui a permis de former une société.

Aujourd'hui encore il est une ressource agricole considérable : la France, en 2007, comptait plus de dix-huit millions de bovins, un millions de chèvres, sept millions d'ovins, treize millions de porcins, deux cent millions de poules, et sept cent mille lapins permettant la production de viande, de lait, d'œufs, et produits dérivés. Il rapporte plus de vingt milliards d'euros et permet la création d'emploi, de l'éleveur au vendeur en passant par tous les intervenants de la chaîne alimentaire…[25]

Par ailleurs, l'animal est un apport socio-éducatif important. Il permet de responsabiliser les enfants ou les adolescents ayant perdu leurs repères, il permet de briser l'isolement des personnes âgées ou endeuillées en leur apportant une stabilité émotionnelle. Il facilite les contacts et interactions entre personnes (par exemple lorsqu'un individu promène son chien, il va échanger ses bons plans ou ses

difficultés avec un autre propriétaire). En outre, pour faire face à la multiplication des suicides en prison, la maison d'arrêt de Strasbourg a introduit l'animal permettant un dialogue et une remise en question du détenu, un éveil à l'Autre et participe à la remise en place de repère en les responsabilisant ; ils leurs fournissent également un sentiment de liberté au sein de l'établissement carcéral. Cette expérience unique en France s'est inspirée de la zoothérapie. [42, 50]

En effet l'animal apporte aussi un soutien thérapeutique. Il sert de guide aux aveugles, sert de médiateur entre le patient et le thérapeute lors d'autisme, de handicap mental, d'hyperactivité. Par exemple, lors d'autisme, l'enfant est coupé totalement ou partiellement du monde qui l'entoure, il se replie sur lui et a des difficultés à communiquer ; l'animal suscite un intérêt et favorise une communication autre que le langage, recréant un lien avec le monde qui l'entoure ; ou encore lors d'hyperactivité, l'animal conduit l'enfant à rester concentré sur son activité avec l'animal et ainsi diminue ses comportements impulsifs et l'encourage à verbaliser ses sentiments.

En outre, l'animal est utilisé dans la vie de tous les jours aux services de notre sécurité, comme le cheval dans la police montée, le chien dans la recherche de stupéfiant ou de personnes ensevelies lors d'avalanches ou tremblements de terre, le furet dans la chasse aux nuisibles ou encore dans l'élevage, les chiens de bergers qui rassemblent les troupeaux…

Ainsi, Alice au Pays des Merveilles est un livre important à bien des égards. Sa richesse permet à tous ses lecteurs matière à réfléchir !

Un dernier conseil, vous qui refermez cette thèse. Maintenant que vous vous êtes imprégnés de mes remarques, oubliez-les et relisez cette œuvre avec les yeux de l'enfant qui sommeille en vous. Emerveillez-vous des différentes rencontres que fait Alice et faites vous votre propre opinion…

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES:

1) ANNE CLARK (1979) *Lewis Carroll: A biography*. Edition Littlehampton Book Services Ltd (286p)

2) BRUNO BETTELHEIM (1976) *Psychanalyse des contes de fée*. Edition Robbert Laffon (476p)

3) CHARLOTTE BRONTE (1990) *Jane Eyre*. Traduction M. Gilbert et M. Duvivier. Edition Flammarion (480p)

4) GAIL MELSON. (2002). *Les animaux dans la vie de l'enfant*. Traduction F. Bouillot. Edition Payot. (323p)

5) GEORGES ROMEY (2005). *Dictionnaire de la symbolique des rêves*. Edition Albin Michel (692p)

6) HENDRICK C.D. de WIT. (1994). *Histoire du développement de la biologie.* Traduction A. Beaudière Edition Presse polytechniques et universitaires romandes. (3 volumes : 404, 460, 635p)

7) JACQUE De La ROCHETERIE (1997). *La symbolique des rêves. La Nature*. Edition Imago (259p)

8) JEAN de LA FONTAINE. (2002). *Fables*. Edition Classique de poche (542p)

9) JEAN GATTEGNO (1970) *L'univers de Lewis Carroll*. Edition José Corti (394p)

10) JEAN-JACQUES LECERCLE. (1998). Alice. Edition Autrement, Figures mythiques. (150p)

11) JOHN G. KEMENY. (1959) *A philosopher looks at science.* Edition : Princeton et Van Nostrand (273p).

12) JOHN PUDNEY. (1976). *Lewis Carroll and his world*. Edition Thames & H. (127p)

13) JOHN R. SPENCER. (1998) *La procédure pénale anglaise*. Edition Presse Universitaire de France (Collection : Que sais-je) (126p)

14) LAURENCE ESCUDE (1996) *Parcours de lecture : LEWIS CARROLL Les aventures d'Alice aux pays des merveilles*. Edition Bertrand-Lacoste. (126p)

15) LEWIS CARROLL (1865). *Les aventures d'Alice aux pays des merveilles – De l'autre côté du miroir*. Illustration de John Tenniel. Traduction de Jacques Papy. Edition Gallimard. (371p)

16) LEWIS CARROLL (1972) *Logique sans peine*. Traduction de Jean Gattégno et Ernest Coumet. Edition Hermann (291p)

17) MARINA YAGUELLO. (1981). *Alice au pays du langage : pour comprendre la linguistique*. Edition du Seuil. (207p)

18) MARTIN GARDNER (1999).*The annotated Alice The definitive edition*. Edition Norton (312p)

19) SOPHIE MARRET. (1995). *Lewis Carroll de l'autre côté de la logique*. Edition Presse universitaire de Rennes. (256p)

20) STEPHANIE LOVETT STOFFEL (1997) *Lewis Carroll au Pays des Merveilles*. Traduction de Pascale Froment. Edition Gallimard. (160p)

21) SUART DODGSON COLLINGWOOD. (1898) *Life and Letters of Lewis Carroll* Edition Nelson (372p)

22) WILLIAM SHAKESPEARE. (1983) *Roméo et Juliette – Le songe d'une nuit d'été.* Traduction de F.V. Hugo. Edition Le Livre de Poche (224p)

THESE :

23) ANNE MARIE MEUDAL (2005) *Le merveilleux au cinéma : Alice au Pays des Merveilles*. Thèse en littérature (Université du Maine)

24) CORINNE TZANAVARIS. (2007) *L'animal en tant que symbole et/ou archétype dans la pensée junguienne.* Thèse de Doctorat vétérinaire (ENVA) (94p)

INTERNET :

25) AGREST. Ministère de l'agriculture, de l'alimentation, de la pêche, de la ruralité, et de l'aménagement du territoire. (2007) Production animale - 2007 : Effectifs animaux. [http://agreste.agriculture.gouv.fr/IMG/pdf/structure2008T12-2.pdf] (Consulté le 23/02/2011)

26) ARTHUR SCHOPENHAUER. Le monde comme volonté et comme représentation. Texte philosophique : Schopenhauer, l'identité de la personne. [http://sergecar.perso.neuf.fr/textes_1/schopen19.htm]. (Consulté le 21/01/2011)

27) ANDREE ARCHAMBAULT et MICHELE VENET. Revue des sciences de l'éducation, vol. 33, n° 1. (2007) Le développement de l'imagination selon Piaget et Vygotsky : d'un acte spontané à une activité consciente. [http://id.erudit.org/iderudit/016186ar] (Consulté le 21/02/2011)

28) CHARLES MACKAY . Memoirs of Extraordinary Popular Delusion and the Madness of Crowds. (1848) Popular follies of greats cities, Chapter 13. [http://www.econlib.org/library/Mackay/macEx13.html] Dernière modification 1999 (consulté le 13 janvier 2011)

29) DAVID BORNSTEIN. Le journal Libération. (7 Décembre 2009) Oxford au pays d'Alice. [http://voyages.liberation.fr/grandes-destinations/oxford-au-pays-d-alice] (Consulté le 6 janvier 2011)

30) EMMANUEL KANT. Anthologie du point de vue pragmatique. Kant : posséder le je dans sa représentation. [http://actuphilo.com/la-classe-virtuelle-de-philosophie/ressources/kant-posseder-le-je-dans-sa-representation/]. (Consulté le 3/02/2011)

31) F.C.ROE Cahiers de l'association internationale des études française. (1956) L'image que se font les anglais de la littérature française. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1956_num_7_1_2070] (Consulté le 17/12/2010)

32) HOUGHTON MIFFLIN COMPANY. The American Heritage Dictionary of the English Language, Fourth Edition 2000. [http://www.thefreedictionary.com/caucus] Dernière modification en 2009. (Consulté le 11/01/2011)

33) INSTITUT METAPSYCHIQUE INTERNATIONAL. Parapsychologie – Fondamentaux. Définition de la parapsychologie. [http://www.metapsychique.org/Definitions-de-la-parapsychologie.html]

34) Drs JACQUELINE ROSSANT-LUMBROSO ET LYONEL ROSSANT. Doctissimo Rôle symbolique de l'animal pour l'enfant. [http://www.doctissimo.fr/html/psychologie/psycho_pour_tous/enfant_bebe/ps_1302_animal2.htm] (Consulté le 3/02/2011)

35) JACQUES LACAN. Bibliothèque psy. (2004) La vie mentale, la famille, le stade du miroir. [http://www.megapsy.com/Mental/pages/005.htm]. Dernière modification samedi 21 août 2004 (Consulté le 24/01/2011)

36) JANET CLARKSON. Food History. Turtle Soup and Mock Turtle Soup. [http://www.kitchenproject.com/history/It_Happened_This_Day/TurtleSoup.htm] Dernière modification 03/2001 (Consulté le 12 janvier 2011)

37) JANICK AUBERGER. Erudit : Contre-jour : cahiers littéraires, n° 13. (1997). Entre l'écrit et l'image, l'animal de fiction, un homme travesti? [http://id.erudit.org/iderudit/2561ac] (Consulté le 17/02/2011)

38) KARL SHUKER Shukernature. (Décembre 2010) The smile on the face of the Cheshire Cat. [http://karlshuker.blogspot.com/2010/12/smile-on-face-of-cheshire-cat.html] (Consulté le 17/01/2011)

39) Le journal du NEW YORK TIMES. Mai 1991. Tale in Tail(s): A Study Worthy of Alice's Friends [http://www.nytimes.com/1991/05/01/books/tale-in-tail-s-a-study-worthy-of-alice-s-friends.html] (Consulté le 6/01/2011)

40) MATT MURRAY. Chicago Tribune (Juillet 1992). Cheshire Cat Discovery Brings a Grin to Woodridge Man. [http://articles.chicagotribune.com/1992-07-13/news/9203030311_1_alice-liddell-lewis-carroll-society-rabbit-hole]. Consulté le 17/01/2011)

41) MICKAEL SIMON. Varia. (13 Septembre 2003). McTaggart et l'irréalité du temps. [http://zulio.org/journal/post/2003/09/13/mctaggart-et-l-irrealite-du-temps] (Consulté le 12/01/2011)

42) MINISTERE DE LA JUSTICE. Maison d'arrêt de Strasbourg (2010) La médiation animale.[http://www.ma-strasbourg.justice.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=53:la-mediation-animale&catid=4:les-activites&Itemid=8&lang=fr] Dernière modification le 8 novembre 2010 (Consulté le 23/02/2011)

43) MIREILLE VINCENT-CASSY. (1984) Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public (15e congrès, Toulouse). Les animaux et les péchés capitaux : de la symbolique à l'emblématique. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/shmes_1261-9078_1985_act_15_1_1441](consulté le 20 février 2011)

44) MONSTROPEDIA. The Monstruous Encyclopedia. Griffin. [http://www.monstropedia.org/index.php?title=Griffin] Dernière modification 24/02/2008 (consulté le 12 janvier 2011)

45) MONTAIGNE. Essai, Livre II (1573) Chapitre XII : Apologie de Raimond Sebond (extrait) [http://www.site-magister.com/prepas/montess2.htm] traduit en français moderne par Guy de Pernon [http://homepage.mac.com/guyjacqu/montaigne/livre2/trad/chap013/013.html] (Consulté le 17/02/2011)

46) PATRICK. The Fabulous Foodie, food and food culture ala carte. Mock Turtle Soup- An Exceedingly Brief History. [http://blog.fabulousfoodie.com/mock-turtle-soup-an-exceedingly-brief-history/] Dernière modification 1/04/2009 (consulté le 12 janvier 2011)

47) RENE LAFONT. Biologie comparée des grandes fonctions. Chapitre 8 : Osmorégulation. [http://www.edu.upmc.fr/sdv/docs_sdvbmc/Licence/biol/BFOAGF8.pdf] (Consulté le 23/02/2011)

48) ROBIN HUNZINGER ; Site de La revue des ressources. Une introduction à Lewis Carroll.[http://www.larevuedesressources.org/spip.php?article4&PHPSESSID=7530d6dacf2baccaa042c33a65bdbbb4] Dernière modification de cette page le 21 juillet 2010 (consulté le 13/09/2010)

49) VET2011. Année Mondiale Vétérinaire (2011). Bourgelat, inventeur de la biopathologie comparée. [http://www.vet2011.org/fr_bourgelat8.php] Dernière modification le 8 novembre 2010 (Consulté le 23/02/2011)

50) VIOLETTE LAZAR. Le journal Le Parisien. (2007). Un chien au chevet des personnes âgées. [http://www.leparisien.fr/paris/un-chien-au-chevet-des-personnes-agees-12-02-2007-2007760809.php] Dernière modification le 12 février 2007 (Consulté le 23/02/2011)

51) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 13 novembre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Chat_du_Cheshire] (consulté le 17/01/2011)

52) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 30 octobre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Chiasme] (consulté le 2/02/2011)

53) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 3 janvier 2011 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Classification_scientifique_des_espèces] (consulté le 21/01/2011)

54) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 1er octobre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Contredanse] (consulté le 25/01/2011)

55) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 21 janvier 2011 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Dronte_de_Mauricie] (consulté le 19/02/2011)

56) Wikipédia, the free Encyclopedia. Dernière modification de cette page le 11 janvier 2011 [http://en.wikipedia.org/wiki/Griffin] (consulté le 12/01/2011)

57) Wikipédia, l'encyclopédie libre Dernière modification de cette page le 9 janvier 2011 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_le_Conquérant] (consulté le 10/01/2011)

58) Wikipédia, l'encyclopédie libre Dernière modification de cette page le 12 janvier 2011 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Humour_anglais] (consulté le 20/02/2011)

59) Wikipédia, l'encyclopédie libre Dernière modification de cette page le 21 juillet 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lewis_Carroll] (consulté le 3/09/2010)

60) Wikipédia, l'encyclopédie libre Dernière modification de cette page le 4 janvier 2011 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lièvre_arctique#cite_note-0] (consulté le 6/01/2011)

61) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 26 décembre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Métaphore] (consulté le 2/02/2011)

62) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 16 juin 2009 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Paradoxe_de_Moore] (consulté le 12/01/2011)

63) Wikipedia, l'encyclopédie libre ; Dernière modification de cette page le 3 septembre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Pensionnats_pour_jeunes_filles_dans_l'Angleterre_georgienne_et_victorienne](consulté le 03/09/10)

64) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 30 octobre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Personnification] (consulté le 2/02/2011)

65) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 7 décembre 2010 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Quadrille_(danse)] (consulté le 25/01/2011)

66) Wikipédia, l'encyclopédie libre. Dernière modification de cette page le 22 janvier 2011 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Syllogisme] (consulté le 2/02/2011)

LES ANIMAUX D'ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, ŒUVRE DE LEWIS CARROLL

NOM et Prénom : FOURNIER Aurélie

RESUME :

Alice au Pays des Merveilles est un classique de la littérature enfantine, relayé notamment par les cinéastes Walt Disney et Tim Burton. Certains de ses animaux sont aussi populaires que son héroïne et pourtant aucune étude ne s'intéresse au bestiaire du Pays des Merveilles… Que rechercha son auteur, Lewis Carroll, lorsqu'il mit en scène plus d'une quarantaine de créatures ?

En effet, ce conte à part, rédigé par une figure paradoxale, s'amuse avec une faune dont la symbolique n'est pas la clef. Ces êtres vivants ont une résonnance bien plus intime pour leur créateur et sa muse (la petite Alice Liddell). Elles forment sans cesse un pont entre réalité et fiction, participant à la structure onirique de ce récit déroutant.

Par ailleurs, elles sont prétextes à enseignement, poussant le lecteur à une perpétuelle remise en question et au développement de son sens critique.

Enfin, la rencontre de ces créatures permet à l'héroïne et aux lecteurs, de tirer des bénéfices personnels : elles favorisent l'imagination nécessaire au développement cognitif de l'enfant, catalysent le développement d'une socialisation, collaborent au développement de la biologie et de l'enseignement, et encouragent le sens critique au travers de la satire.

Ainsi cette œuvre permet d'avoir un regard différent de celui scientifique, du vétérinaire. Elle met en évidence l'importance qu'ont pris les animaux dans nos sociétés occidentales ; une importance notamment socio-affective et éducative.

MOTS CLEFS : ART ANIMALIER / LITTERATURE / RELATION HOMME-ANIMAL / ENFANT / EDUCATION / BESTIAIRE / CONTE / REVE

JURY :

Président : Pr.
Directeur : Dre. Lenaïg HALOS
Co-Directeur : M. Denis TRARIEUX
Assesseur : Dr. Ludovic FREYBURGER

Adresse de l'auteur :
Melle FOURNIER Aurélie, 62 Ave du Gal de Gaulle, 92130 Issy les Moulineaux

ANIMALS IN LEWIS CARROLL' S "ALICE'S ADVENTURES IN WONDERLAND"

AUTHOR : Aurélie FOURNIER

ABSTRACT

Alice in Wonderland is a classic book for children made even more famous throughout the world by Walt Disney's and Tim Burton's movies. Many of the animals in Lewis Carroll's masterpiece are as popular as Alice herself. Surprisingly however, the forty-odd animals appearing in Wonderland have not been given much attention. No study has been devoted to Carroll's motives in chosing those animals and giving them specific features in his story.

Indeed, this unique story written by a non-conventional author – a mathematician - involves a variety of animals possibly used as symbols but whose symbolic significance fails to fully explain Lewis Carroll's choice . As it were, the animals in Wonderland should be regarded primarily as links between fiction and reality in the dreamlike atmosphere of this surprising story.

The animals in Wonderland seem also designed to serve an educational purpose. Indeed, they invite the young readers to let their mind wonder at everything and yet keep a critical atttude towards what they regard as reality.

At last, the encounter between Alice and the animals may be regarded as an encouragement given to children to use their imagination and to keep an open mind to education and social contacts

In offering the reader a new – non-biological - representation of the animal world Lewis Carroll illustrates the socio-affective and educational importance given to animals in western societies .

KEYWORDS ANIMAL ART / LITTERATURE / HUMAN-ANIMAL RELATION / CHILD EDUCATION / BESTIARY / TALE / DREAM

JURY :

President : Pr.
Director : Dre. Lenaïg HALOS
Co-Director : M. Denis TRARIEUX
Assessor : Dr. Ludovic FREYBURGER

Author's address:
Melle FOURNIER Aurélie, 62 Ave du Gal de Gaulle, 92130 Issy les Moulineaux